Titre : **7e REGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE** **HISTORIQUE** **1914-1919**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **http://gallica.bnf.fr** **droits : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : **IMPRIMERIE G. DELMAS – BORDEAUX.** **SANS DATE.**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2013**

Ancestramil


BELGIQUE
MEUSE
MARNE
CHAMPAGNE
ARGONNE
SOMME
LE 7e REGIMENT
D'INFANTERIE
COLONIALE
DANS LA
GRANDE GUERRE
AISNE
CHEMIN
DES
DAMES
REIMS
HERPY



L'État-Major du 7e Colonial à la fin de la campagne.

Historique du 7e Régiment d'Infanterie Coloniale. Imprimerie G. Delmas – Bordeaux. Sans date.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : P. Chagnoux – 2013.

LE

7e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

DANS

LA GRANDE GUERRE

(1914 – 1919)

Ancestramil

— 1 9 1 4 —

—

2 août 1914 : L'ordre de mobilisation est lancé. Le 7e régiment d'infanterie coloniale tient garnison à Bordeaux (caserne Xaintrailles).

Il est commandé par le colonel **MAZILLIER** (aujourd'hui général commandant le 1er C. A. C.) dont l'adjoint est le lieutenant-colonel **DUDOUIS**.

Le 1er bataillon est sous les ordres du commandant **SÉVIGNAC**. Le 2e est commandé par le chef de bataillon **SAVY**, le 3e par le chef de bataillon **BERNARD**.

Vers la frontière.

Le 7 août 1914, le régiment s'embarque à la gare de La Bastide. Bordeaux délirante acclame nos marsouins, de vieux marsouins, que l'enthousiasme de la population réussit à émouvoir.

Quelques larmes glissent sur les joues... La Revanche, enfin !...

Mais les wagons happent le régiment qui, dans une dernière et poignante ovation, quitte la grande ville. Et les trains roulent, roulent... Halte-là !... Halte-là !... Le clairon secoue les dormeurs... On descend.

Le fusil entre les jambes, ajustant l'as de carreau sur leurs épaules, — qui, durant cinq longues années, vont le colporter de la Somme à l'Alsace, puis en Allemagne — les marsouins sont ébaubis : « *Où sommes-nous ?* » Un sergent barbu et médaillé a pu lire, sur une pancarte, le nom « Revigny ». On le situe à peu près. Le lieutenant précise : « Nous sommes sur la ligne de Chalons à Bar-le-Duc. On va marcher sur la Belgique. »

Et le 9 août, le régiment s'ébranle, protégé par un réseau de surveillance serré et actif.

La chaleur est torride. On marche gaiement quand même, on marche vers la « Revanche », on va voir l'Allemand... Et le sac... semble plus léger.

Le 21 août au soir, la frontière belge est proche. Broun... Braoun. Ah ! La colonne entière marque son attention... Braoun. C'est lui, c'est bien lui... le canon gronde par intervalles dans le lointain...

La Belgique. Saint-Vincent.

22 août 1914 : Jeunes marsouins, vos anciens vous parleront de cette date et vous diront la conduite pleine d'abnégation et de gloire que tint le 7e à Saint-Vincent (Belgique).

Nos cavaliers ont signalé l'ennemi tout proche. Ils ont voulu pénétrer dans la Forêt de Neufchâteau, mais qu'ils ont été vertement éconduits.

A la gauche du 7e en réserve de corps d'armée, quelques coups de fusils, suivis bientôt du

crépitement de la fusillade. Le combat est engagé. Les régiments voisins attaquent ; c'est en vain qu'ils chercheront à passer.

Il est 10 heures du matin. L'ennemi a occupé Tintigny, sur la route de marche du C. A. à notre droite. Il pousse sur Saint-Vincent, menaçant de prendre à revers la 3e D. I. C.

Il faut parer à cette menace. Le colonel **MAZILLIER** reçoit du général **LEFÈVRE**, commandant le 1er C. A. C., l'ordre de rejeter l'ennemi sur Tintigny.

Le bataillon **SÉVIGNAC** (1er) occupe la croupe 385 à l'est de Saint-Vincent.

Le bataillon **SAVY**, au nord-est de la même localité, couvre le déploiement de l'artillerie de corps.

Le combat est engagé ; peu après son début, les 10e et 11e compagnies, puis la 9e du bataillon de réserve (bataillon **BERNARD**) sont dirigés sur les ailes soit pour les renforcer, soit pour les protéger.

A 14 heures, nos pertes sont lourdes ; des sections sont commandées par des caporaux, des compagnies par des adjudants.

L'ennemi, pourvu d'une puissante artillerie, soumet nos troupes, et en particulier les 5e et 6e compagnies cramponnées à la Côte 385 et à la Ferme des Fresnois, à un feu intense. Les nombreuses mitrailleuses installées aux lisières du Bois, à l'est de Saint-Vincent, balaient les glacis qui nous séparent de lui. Nos sections, nos compagnies sont ramenées plusieurs fois à l'assaut par leurs chefs. Les pertes augmentent. Les 5e et 6e compagnies, renforcées par des éléments de la 9e et de la 11e, sont réduites à une vingtaine d'hommes, sous le commandement du capitaine **RANC**. Il leur reste pour tous chefs les capitaines **RANC** et **SÉCHET**, le sous-lieutenant **LACOMBE**, les adjudants **RAVAT** et **CHAMBERNEAUD**, le sergent-fourrier **DESCHAMPS** (blessé) et le sergent **PUJO**.

Il faut se retirer sur les lisières est et nord de Saint-Vincent pour diminuer le front.

L'ennemi, d'une supériorité numérique très grande, assaille les lisières du village. Le combat, d'heure en heure, augmente d'intensité. Et l'on tient, l'on tient quand même, coûte que coûte, rageusement. Il ne faut pas compter sur les renforts et protéger la division qui, en raison du débordement exécuté par l'Allemand, est obligée de reculer à l'ouest de Saint- Vincent.

Jusqu'à 17 h.30, toutes les tentatives faites par l'ennemi pour déboucher des bois sont arrêtées net [1] . L'intervalle entre les tirailleurs est de15 mètres ; cela peut faire croire à l'ennemi le village fortement tenu. Il se laisse prendre au subterfuge, et ce n'est qu'avec de gros renforts qu'il cherche à entamer les lisières tenues par nous. Nos balles font des vides dans les rangs. La plaine, à l'est de Saint-Vincent, est jonchée d'uniformes gris. Notre ligne tient bon, et ce n'est que par l'encerclement de Saint-Vincent que l'Allemand oblige nos éléments, qui le tenaient, à l'évacuer.

Cette lutte à un contre cinq (cela a été prouvé), dans laquelle le 7e régiment a fait des prodiges de valeur, a duré toute une journée. Il faudrait un tome pour citer les actions d'éclat accomplies.

Nous avons perdu 38 officiers et 1.500 hommes.

1 *Extrait du rapport du capitaine **RANC**.* — Bien approvisionnés en cartouches prises aux tués et blessés, merveilleusement dissimulés par des champs d'avoine et la haie, les hommes attendirent en silence l'arrivée des Allemands, sur lesquels ils ouvrirent à 50 mètres un feu violent et efficace qui les arrêta net en leur causant des pertes vraiment grosses, ainsi que nous pûmes en juger le soir.

Et l'Allemand ?... et l'Allemand.

Le contact passager avec le fusil et la baïonnette des marsouins lui était dur. Ses pertes, de beaucoup plus élevées que les nôtres ont fait dire au colonel commandant le 87e régiment allemand, alors que le soir après le combat il promenait le capitaine **RANC** blessé et prisonnier sur le champ de bataille : « ***Nous sommes fiers d'avoir eu à combattre les excellentes troupes coloniales françaises, mais vous nous avez fait beaucoup de mal, ainsi que vous le voyez.*** »

A la tombée de la nuit, le régiment s'établit sur la route de Saint-Vincent à Villers, devant Orval.

Il est arrière-garde du Corps colonial.

L'ennemi, épuisé par la lutte, ne tente rien dans la nuit.

Le 23 août au matin, le régiment est à nouveau poussé aux abords de Saint-Vincent, mais le retrait des troupes à sa droite l'oblige à revenir aux lisières de la Forêt, à l'est d'Orval.

Puis on apprend indirectement qu'un ordre fermé de retraite est lancé. Le 7e, en entier, se porte à Limes, village belge proche de la frontière.

A la suite du combat du 22 août, le régiment, alors que les citations n'étaient pas collectives, est cité en la personne de son chef, le colonel **MAZILLIER**. Motif de la citation :

S'est montré chef de corps hors pair, aux combats de Saint-Vincent (le 22 août), La Maison Blanche (27 août), Faremont (9 septembre), où, grâce à, son sang-froid, son calme et son sens tactique très sûr, il a accompli intégralement les missions difficiles confiées à son régiment. L'admirable bravoure personnelle de ce brillant entraîneur d'hommes, la vigueur de son commandement ont communiqué à son régiment cependant très éprouvé une ardeur offensive remarquable.

Vers la Marne. La retraite.

Le 24 août, l'ordre de retraite parvient au colonel **MAZILLIER**. On part dans la direction du Sud-ouest.

Le 25, petit engagement, près d'Olizy-sur-Chiers, entre les arrières du 7e et l'ennemi qui nous serre detrop près. Ce coup de croc le fait se stabiliser un peu. Interdit, il ne nous talonne plus.

La Meuse est traversée à Inor, le 26 à l'aube. Une brume légère cache nos dernières patrouilles entrant sous le couvert du Bois de Dieulet.

La retraite est plus que pénible. On trouve un peu partout des éléments de toutes armes. Les convois créent des embouteillages. On utilise tous les chemins et même les pistes. Les dernières, boueuses, accrochent les roues de nos fourgons, de nos caissons qui s'embourbent. La nuit, des torches s'allument pour... éclairer la situation.

D'aucuns sont dans une passe difficile. On s'entr'aide. La fatigue est grande, on s'endort à chaque pause et c'est si dur de repartir, on aurait tant besoin d'un peu de sommeil...

Mais l'Allemand suit. Il ne le fait d'ailleurs que très prudemment. Les demi-tours inopinés faits par nos arrière-gardes, pour le mettre à la raison lorsqu'il allait trop vite, l'ont fait réfléchir.

Le 26, on se repose et on s'organise sur les hauteurs bordant la rive gauche de la Meuse.

Le 27, l'ennemi, sous la protection d'une puissante artillerie, franchit la rivière et passe à l'attaque

du Bois de Dieulet.

Notre fusillade l'arrête net. La contre-attaque suit immédiatement et c'est la baïonnette dans les reins que l'Allemand repasse la Meuse. Plusieurs de ses éléments sont rejetés dans la rivière. Il réagit violemment par son artillerie.

L'action, très rapide, n'a provoqué chez nous que des pertes légères.

Le 29 août, nouvel ordre de repli. La retraite continue toujours aussi pénible. Les ordres de retraite se succèdent, implacables, alors que l'on voudrait faire face à un ennemi qui vous suit, qui vous guette. On s'arrête : restera-t-on ici... Non, il faut encore reculer, toujours reculer..., c'est l'ordre.

Les hommes marchent silencieux, en bon ordre. Il semble que les étapes d'une retraite sont plus longues que celles d'une avance. La horde des pauvres gens quittant leurs logis, fuyant l'invasion teutonne, encombre les routes.

Le ravitaillement irrégulier est souvent insuffisant.

On recule ainsi jusqu'au 6 septembre.

Combat de Domprémy.

Dans la matinée de ce jour, le 7e reçoit l'ordre de s'établir en couverture du corps d'armée dans la région de Domprémy, le Corps colonial étant isolé à cette date.

Les bataillons **SÉVIGNAC** (1er) et **RUILLIER** (3e) sont mis en ligne. Le bataillon **SAVY** (2e) est en réserve. Le régiment est soutenu par un groupe du 2e R. A. C. Et l'on attend... L'ennemi ayant reconnu la position du Corps colonial attaque.

Par trois fois les bataillons en colonnes denses montent à l'assaut. Par trois fois, nos balles les arrêtent. On voudrait leur courir sus, mais ce n'est pas encore le moment.

La Marne.

Enfin..., le 6 septembre au soir, l'ordre du général **JOFFRE** parvient au régiment :

« Au moment où s'engage la bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous « que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à « attaquer et à repousser l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, « garder le terrain conquis et se laisser tuer sur place plutôt que reculer. »

Les combats de Domprémy continuent dans la journée du **7**. En dépit de ses efforts désespérés, l'ennemi ne peut violer notre ligne inébranlablement tenue par nos bataillons.

Du 7 au 10, la situation ne change guère. Il faut résister aux assauts pour permettre l'entrée en ligne du 2e C. A. (général **GÉRARD**) à notre droite.

Dans la soirée du 10 septembre, les Allemands déclenchent sur nos lignes un violent barrage. Aucune action de notre part ne les y avait poussés. Serait-ce la rupture du combat ? se demande-t-on.

C'était elle, en effet. L'Allemand lâchait pied.

Malheureusement le tir ennemi du 10 au soir fut accompagné d'un orage épouvantable qui nous

gêna dans la poursuite et qui permit à l'ennemi de prendre une certaine avance.

La poursuite.

L'aube du 12 septembre trouve le régiment en marche. On court après l'Allemand. Dans les nombreuses localités que nous traversons nous nous apercevons de quoi est capable notre ennemi. Les meubles, méthodiquement sortis des habitations, sont rangés devant celles-ci, prêts à être emportés. Des bibelots, des tableaux sont précieusement emballés. Tout avait été prévu, sauf le retour de l'ours dont la peau avait été prématurément vendue.

Les routes sont jonchées de bouteilles. Il semble que le Teuton ait trouvé une différence entre notre petit vin et sa lourde bière...

Des lettres traînent aussi, amusantes au possible et dépeignant bien la mentalité et de ceux qui les recevaient et de ceux, plutôt de celles qui les leur envoyaient.

Gretchen réclamait une montre, un pendentif, de la dentelle... oh... de la dentelle... Il y avait même des lettres de remerciements en échange d'objets reçus.

Ville-sur-Tourbe.

Le 14 septembre au soir, le régiment cantonne à Malmy, près de la rivière *La Tourbe*.

Le 15, les opérations sont continuées. Avant le jour, le 7e avait été placé entre Berzieux et Montremoy et à 10 heures, il reçoit l'ordre d'attaquer les troupes du nord-est de Ville-sur-Tourbe.

Le colonel **MAZILLIER** engage son régiment par bataillons successifs. Bataillon **RUILLIER** (3e) en tête, Bat **LESCAZES** (2e) suivant près le bataillon **SÉVIGNAC** (1er).

Le combat dure toute la journée. L'ennemi résiste, mais le 7e l'emporte. Il se trouve, le soir avoir dépassé ses objectifs. Il a pris Ville-sur-Tourbe et occupe au nord de cette localité une ligne sur laquelle le front se stabilisera durant de longs mois.

La guerre de tranchées.

Piochez..., creusez... Il faut s'enterrer. Le marsouin renâcle à cette idée, mais non à la besogne. On lui a dit de creuser son trou, de le relier à celui du voisin de droite, à celui du voisin de gauche. Il travaille dur, mais son regard dit son étonnement. Il ne comprend pas bien pourquoi...

« Pourquoi s'enfoncer ainsi, on va repartir, le Boche ne va pas rester là, on ne l'y laissera pas indéfiniment ? »

Le service aux tranchées est organisé.

La 3e brigade tient le secteur de Ville-sur-Tourbe. Le 3e colonial et le 7e se relèvent alternativement. Tous les quatre jours, les régiments se relèvent et l'on va cantonner à Maffrécourt jusqu'à la relève suivante.

Si l'on a creusé des tranchées, ce long fossé dans lequel on passe quatre jours, les boyaux, les tranchées qui vont de l'avant à l'arrière, sont encore inexistantes et les pertes journalières sont fortes.

Mais on fait de son mieux pour les éviter. Les nuits des jours de repos sont consacrées au creusement des boyaux. Chaque soir on se paie... le trajet de Maffrécourt aux chantiers et retour : une dizaine, une quinzaine de kilomètres. Chacun fait sa tâche et l'on se repose pendant la journée.

On commence d'ailleurs à s'habituer à cette nouvelle vie. Les tranchées, les boyaux, les petits trous que l'on se fait dans le parapet pour y dormir, sont maintenant choses familières.

On va chercher la soupe, la distribution assez loin à l'arrière, on règle sa petite vie de troupier. Lorsque le voisin d'en face vous laisse tranquille et que l'on n'est pas de garde, on fait sa manille... Et cela dure...

Le 20 décembre, le colonel **MAZILLIER** promu général prend le commandement de la 6e brigade. Un reversement de ligne est à faire dans son secteur. L'opération doit avoir lieu sur la position allemande dite du « Calvaire de Beauséjour », « Côte 180 ». Le général **MAZILLIER** confie la tâche au 7e qui, dans un superbe élan, bouscule l'Allemand et auquel il faut un ordre formel pour ne pas dépasser son objectif.

Durant deux jours, l'ennemi contre-attaque vigoureusement. C'est en vain. Le terrain conquis nous reste définitivement acquis.

Le colonel **MILOT**, qui succède au colonel **MAZILLIER**, est blessé dans cette affaire. Le lieutenant-colonel **DUDOUIS** prend le commandement du 7e. Nos pertes sont assez légères.

De son côté, le bataillon **SÉVIGNAC** (1er), prêté au 2e C. A. (général **GÉRARD**), est engagé par celui-ci dans les durs combats d'usure de l'Argonne, déclenchés par le kronprinz allemand.

Le 11 décembre, à 7 h.15, il attaque à la Harazée. La sonnerie de clairon *En avant* donne le signal du départ...

Une lutte inégale s'engage immédiatement entre les tranchées adverses, le bataillon n'ayant pu atteindre la ligne ennemie protégée par d'épais réseaux de fils de fer. Les prodiges de valeur accomplis par les marsouins du 1er bataillon, la crânerie de leur attitude font l'admiration de leurs camarades de la ligne.

A 9 heures, le lieutenant-colonel **HARRARD**, du 91e d'infanterie, commandant l'attaque, donne l'ordre de rentrer dans la tranchée de départ. Nos pertes, sont lourdes.

L'adjudant chef **DANNE** est fait chevalier de la Légion d'honneur pour sa brillante conduite.

Il est impossible de relater tout au long ce qui, de la mi-décembre à la fin janvier, fut demandé à ce bataillon.

Qu'il suffise de dire que les engagements auxquels il prit part furent nombreux et rudes, qu'il fit toute la ligne de l'Argonne. Le 1er bataillon rejoignit le régiment à Maffrécourt le 28 janvier 1915.

Ancestramil

— 1 9 1 5 —

—

C'est l'hiver pluvieux, boueux, froid et triste. La vie aux tranchées se fait dure. On s'y habitue pourtant ou tout au moins on la subit. « *Chez les Boches, il fait froid aussi.* », chante-t-on.

Les périodes de repos à Maffrécourt sont acceptées avec plaisir, car on a un peu aménagé le cantonnement et donné quelques distractions au poilu. C'est qu'il commence à s'appeler le poilu, notre marsouin. D'où lui vient ce nom... il l'ignore, mais il l'accepte dans un sourire, car le sobriquet est amusant... Il passera à la postérité.

A Maffrécourt, en effet, on a créé des salles de réunions. Elles sont chauffées, assez bien éclairées, et l'on y trouve du papier à lettres. Le ciné-concert de la division vient y jouer à peu près à chaque repas. La revue « Crache pas dans l'Masque » est très prisée du poilu. Il s'en « paie une tranche » (de rire) en l'écoutant.

Jusqu'au 15 mai, le secteur de Ville-sur-Tourbe est à peu près tranquille. Quelques escarmouches entre patrouilles, des bombardements réciproques.

Ville-sur-Tourbe. L'ouvrage Pruneau.

...Mais il paraît que l'on travaille sous terre. Le Boche a, en effet, innové la guerre de mines. Il creuse ses galeries et vient jusque vers nos tranchées. Si on lui laisse charger les fourneaux qu'il crée, il nous fera sauter... Hum, le poilu regarde la terre à cette idée. *« Ça vient par devant, avec les balles et les obus, par le haut avec les avions, et maintenant par le bas ?... »* Mais bast, on verra bien.

Nos sapeurs travaillent ferme. De temps en temps une détonation sourde qui sort de terre. Instinctivement on regarde à ses pieds : *« Un camouflet qui vient de jouer »*.

Le 15 mai, le bataillon **SÉVIGNAC** (5e compagnie) est dans l'ouvrage Pruneau, tête de pont en avant de Ville-sur-Tourbe. A sa droite, les bataillons **DELIBEROS** et **LESCAZE** vont jusqu'à *La Tourbe*.

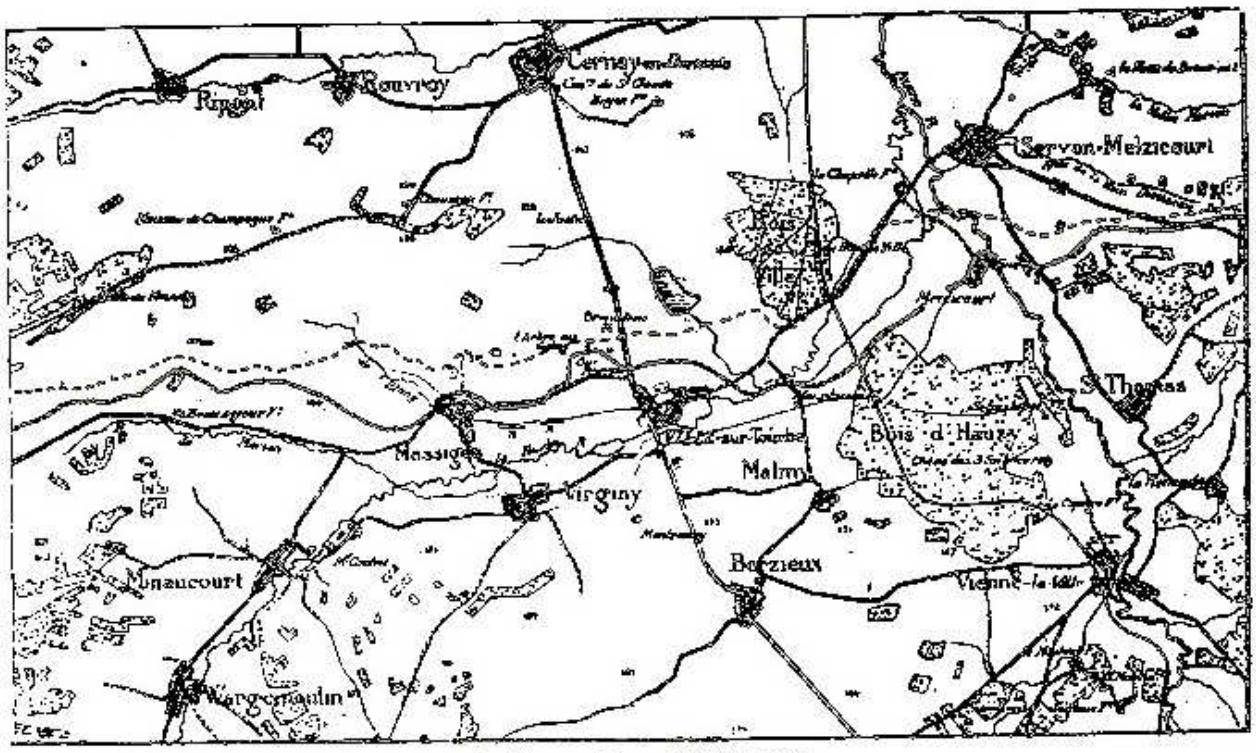
A 18 h.30, trois explosions formidables ébranlent le sol, trois immenses colonnes de terre et de fumée montant dans le ciel s'élèvent de l'ouvrage Pruneau. L'Allemand a fait jouer trois fourneaux de mines. Près de deux compagnies sont englouties. L'ennemi déclenche immédiatement un barrage roulant que suivent ses colonnes d'infanterie qui attaquent.

Les trois sections de première ligne, déjà éprouvées par les explosions, vont les recevoir. Pendant un bon moment, elles les tiennent en respect. Mais l'Allemand les enveloppe. Il faut se reporter en arrière.

Pendant toute la durée de l'affaire, ces trois sections vont être en première ligne. Elles subiront tous les assauts allemands, elles contre-attaqueront à plusieurs reprises et... réoccuperont la tranchée de première ligne. Leurs chefs, les adjudants **DANNE**, **PUYAUCALE** et **LAPEYRE** seront désormais connus au régiment sous le nom des « Trois héros de Pruneau... [1] ».

Archestramil

1 Le soldat **DUVERGER**. — Le 15 mai 1915, le soldat **DUVERGER** de la 2e compagnie du 7e colonial, occupait, avec ses camarades, un petit poste de l'ouvrage de Pruneau dans un secteur de Champagne près de Ville-sur-Tourbe.
Le coin est mauvais. Depuis longtemps on craint l'explosion de mines que les Boches poussent activement. Il est 19 heures. Le jour tombe, il ne fait pas encore nuit. C'est le moment où les guetteurs redoublent de surveillance. Soudain trois détonations formidables ébranlent le sol : les mines redoutées viennent de sauter, anéantissant trois sections de la 2e compagnie. En même temps, les vagues ennemies s'élancent à l'assaut de notre position bouleversée.
Au petit poste, l'explosion a tué le chef de section et trois hommes. **DUVERGER** reste, avec cinq hommes, complètement entouré par les Boches. Debout sur le parapet, sous le bombardement terrible qui s'est déclenché, **DUVERGER**, superbe de calme et d'audace tire, comme à l'exercice sur les Allemands qui l'encerclent, cherchent à le faire prisonnier, lui et son héroïque petit groupe. Il tire sans relâche et à chaque coup il abat son homme. Près de lui, le soldat **HOUS** approvisionne les armes et les lui passe. Ses camarades tombent blessés les uns après les autres. Le voilà seul, auprès de lui, quatre morts et cinq blessés...
Maintenant il fait nuit noire. Dans nos tranchées, ou plutôt dans ce qui fut nos tranchées, **DUVERGER** entend les Boches travailler à organiser leur nouvelle position. Près de lui, un blessé râle. Que faire ? Sans hésiter, **DUVERGER** le charge sur son dos et, à travers les Boches, il se met à ramper avec son fardeau. Au prix de maintes difficultés, il réussit à atteindre le poste de secours, mais sa tâche n'est pas finie ; il y a encore là-bas quatre camarades qui souffrent et **DUVERGER** repart. Quatre fois il refait ce périlleux voyage, il passe toute la nuit à cette héroïque besogne, et le 16 au matin, au moment où la contre-attaque française se déclenchait, le marsouin **DUVERGER** ramenait au poste de secours le dernier blessé du petit poste.
Le sous-lieutenant CASAMAJOR. — L'explosion des fourneaux de mines a dissocié sa section. Il lui reste cinq hommes et l'ennemi l'entoure. Refusant de se rendre, il luttera jusqu'à la mort...



Opérations en Champagne (1914-1915).

Le barrage roulant ennemi, d'une violence inouïe, avance toujours. L'Allemand, profitant du désarroi causé par l'explosion des mines et par le bombardement, avance.

Il vise *La Tourbe*, mais inutilement, car le marsouin s'est vite ressaisi. Il arrête l'ennemi à la route de Ville-sur-Tourbe - Massiges.

Le 16 mai, à 3 heures du matin, une contre-attaque déclenchée par les terre-pleins nous permet de réoccuper une partie de nos lignes.

A 11 heures, une seconde contre-attaque à la grenade, menée par les côtés, de la partie de terrain occupée par l'ennemi nous mène à notre première ligne [1]. On ferme le cercle et plus de 400

1 ***Le sergent DOURTHE*** (aujourd'hui capitaine au 7e R. I. C. — Le 15 mai 1915, vers 19 h.30, les Allemands font sauter trois mines, à l'ouvrage Pruneau, dans le secteur de Ville-sur-Tourbe, tenu par le 1er bataillon du 7e colonial.
Immédiatement après, les vagues ennemies s'élancent pour venir occuper notre position bouleversée, dont la plupart des défenseurs viennent d'être tués par l'explosion.
Dans un coin de la tranchée, quelques mitrailleurs indemnes groupés autour de leur pièce ouvrent le feu sur les assaillants. A leur tête se trouve le sergent **DOURTHE**.
Les Boches, maintenant encerclent la mitrailleuse qui tire sans relâche sur leurs groupes toujours plus nombreux. Bientôt la dernière bande de cartouches est épuisée et les Allemands réussissent à capturer les héroïques tireurs. Avec le sergent **DOURTHE**, ce sont les soldats **TARY**, **FARGES** et **JOUBERT**. Les voici prisonniers. Pas pour longtemps...
A peine arrivés au poste de commandement du major allemand, trompant la surveillance de leurs gardiens, les quatre hommes s'élancent. Sous les feux violents et croisés qui partent des tranchées françaises et boches, ils franchissent le parapet.
JOUBERT tombe, frappé d'une balle au genou droit, mais il se relève et, avec l'aide ses camarades, parvient à gagner enfin la ligne française où la résistance s'organise. Leur tâche n'est pas finie. Ramassant des armes, ils ne

Allemands valides restent entre nos mains, en même temps que toutes les lignes reconquises. Ajoutez à cela autant de cadavres allemands relevés dans nos lignes les jours suivants ; ceux qui gisaient dans le no man's land et les pertes ennemies peuvent, au bas mot, être évaluées à 1.500 hommes : effectif double de celui engagé par nous.

L'Allemand, malgré la puissance des moyens qu'il avait déployés, malgré la surprise, n'était pas plus avancé qu'avant l'attaque. Nous avions reconquis toutes nos lignes. Il s'était piteusement réfugié dans les siennes en nous laissant... de nombreuses plumes.

Nos pertes, assez lourdes, avaient surtout été provoquées par l'explosion des fourneaux de mines.

La monotone vie des tranchées que l'on menait avant l'attaque recommence et dure jusqu'au **30 mai**, époque à laquelle nous sommes dirigés sur l'Oise.

L'accueil que nous fait la population est charmant. La région est délicieuse. Des bruits courent... comme toujours. C'est un mois de grand repos...

Hélas ! quelques jours après notre arrivée, le 6 juin, le régiment quitte ses cantonnements. Nous sommes troupes « d'exploitation de succès », parait-il, c'est-à dire que si l'attaque est menée par les corps en ligne, nous devons... poursuivre l'Allemand.

Mais cette attaque échoue, et le 8 juin, le 7e se retrouve dans la région de Pierrefonds.

Le 14, il embarque en chemin de fer à Morienval. C'est à regret que l'on quitte l'Oise. Les quelques jours passés dans le calme de ce beau pays ont été un réel repos moral pour nos hommes.

Aux environs d'Arras.

Débarquement à Picquigny le 15 juin.

Le 17, on réembarque : en camions automobiles cette fois.

Mauvais présages que ces embarquements en camions. Le 18 juin, le voyage en auto se continue. Le régiment est déposé à Ivergny.

Le 1er corps d'armée colonial, unité d'exploitation, est en réserve du groupe d'armée du Nord qui va attaquer, parait-il, jusqu'au 5 juillet ; repos et reprise de l'instruction.

Le 5 juillet, le 7e se déplace et va cantonner à Beauval (région d'Orville).

Le 17 juillet, le régiment quitte la Somme, s'embarque à Amiens et est transporté en chemin de fer à Athis où il cantonne jusqu'au 24.

Nouveau voyage en chemin de fer et l'on va s'installer en bivouac au lieu dit « Ravin des Pins », au sud de Minaucourt.

C'était à nouveau la Champagne, la région de Ville-sur-Tourbe, Massiges. Cela n'égaie pas le poilu, mais il en prend son parti et travaille dur, car nous commençons les travaux d'aménagement du futur champ de bataille.

---

songent plus qu'à faire payer cher aux Boches le matériel qu'ils ont dû laisser là-bas. Toute la nuit, avec les camarades, ils prennent part à la défense de la position, et le lendemain, le sergent **DOURTHE** et ses inlassables compagnons partant à la contre-attaque parvenaient à reprendre à l'ennemi la mitrailleuse qu'ils avaient si vaillamment défendue la veille.

La 3e brigade (3e et 7e R. I. C.) tient le secteur de Ville-sur-Tourbe ; le dispositif est le suivant :

Un régiment en première ligne, un à l'arrière employé aux travaux. Le 7e tout d'abord, à l'arrière, exécute une bonne partie des travaux, puis relève le 3e R. I. C. en ligne et n'en bouge pas jusqu'à l'attaque du 25 septembre 1915.

La bataille de Champagne (**25 septembre – 10 octobre 1915**).

Le 7e R. I. C., sous le commandement du lieutenant-colonel **DUDOUIS**, est à la droite de la division. Il est en liaison à sa gauche avec le 3e R. I. C., à sa droite avec le 407e R. I. Il tient l'ouvrage Pruneau. Les bataillons **SÉVIGNAC** et **DÉLIBÉROS** sont en ligne.

La préparation d'artillerie commence le 22 septembre. Elle est violente, mais beaucoup plus dans le secteur de la 5e B. I. C. que dans celui de la 3e.

Le 25 septembre 1915, à 9 h.15, en un superbe élan, le régiment bondit hors de la tranchée 22. Dans un ordre parfait, malgré le barrage de l'artillerie ennemie et surtout la violence du tir de ses mitrailleuses, il traverse la zone neutre et aborde les réseaux ennemis.

Ils sont intacts. Sans hésiter un seul instant, on sort les cisailles de leurs gaines et l'on commence le long et dur travail qu'est le cisaillement d'un réseau.

Les Allemands voient faire les coloniaux ; de leurs tranchées, tout comme ils l'auraient fait dans un stand de tir, ils les ajustent. Malgré notre riposte, car on s'est partagé la besogne, les uns travaillent, les autres tirent, ils nous causent des pertes très élevées.

Puis, la grenade se met de la partie. L'ennemi, abrité dans sa tranchée, a sur nous cette supériorité énorme pour un grenadier, qu'il lance ses engins de mort dans la position debout. Nos hommes sont

obligés de s'agenouiller et sont de merveilleuses cibles pour le Teuton.

Enfin...quelques brèches sont faites dans le réseau. On fait irruption dans les lignes allemandes. Nos pertes, déjà lourdes, nous mettent en état d'infériorité numérique marquée. Mais cela ne décourage pas le marsouin. Des groupes se forment autour des commandants **SÉVIGNAC** et **DÉLIBÉROS**, des capitaines **FAUCHÉ** et **LESCAZE**, du lieutenant **PLUMET**. Ce dernier officier, avec son groupe, parvient à la « Briqueterie », sur la route de Cernay-en-Dormois. Avec la poignée d'hommes qui l'entoure, il y tient longtemps, malgré les contre-attaques ennemies déjà déclenchées.

Il sert lui-même une de ses mitrailleuses qui bat le boyau qu'il défend.

Près du lieutenant **PLUMET**, le grenadier **GIRAUD** (Émilien) disperse à coups de grenades les groupes ennemis qui se présentent. Une grenade ennemie, explosant sur le parapet devant lequel il se tient, lui arrache sa vareuse et le couvre de blessures. Il tient encore et ne s'en ira que lorsqu'il n'aura plus de grenades.

Le lieutenant **PLUMET**, qui avait fait l'admiration de tous par son courage et sa ténacité à défendre sa tranchée, était blessé grièvement le **29 septembre** et mourait des suites de ses blessures, le 7 octobre, à l'Ambulance de Braux-Sainte-Cohière.

Mais il vient des Allemands de tous côtés. Ils résistent maintenant, les rôles sont renversés. L'ennemi contre-attaque en forces. Ses contre-attaques seront renouvelées pendant plusieurs jours. Celle du 27 septembre, en particulier, est violente. Elle échoue comme les autres. Au cours de cette dernière, le commandant **SÉVIGNAC** est mortellement blessé. Le 7e conserve le terrain qu'il a

conquis au prix de très lourdes pertes, subies en particulier à l'arrêt forcé devant les réseaux ennemis intacts.

Le 9 octobre, le régiment est relevé et va cantonner, pour quelques jours, à Courtemont. Puis il revient occuper le secteur de Ville-sur- Tourbe, à l'ouest de l'ouvrage Pruneau, jusqu'au 26 novembre, date à laquelle il est envoyé au grand repos.

Il en passe une partie à Bussy-le-Repos, en Champagne, non loin du théâtre des derniers combats, puis est envoyé à Plessis-Placy, près de Meaux. C'est la période de repos rêvée, elle ne dure guère... Au bout de quelques jours, le 6 janvier, on part, par étapes, pour le camp de Crèvecœur.

Ancestrami

— 1 9 1 6 —

—

Le camp de Crèvecœur.

Quelques étapes très supportables grâce à la température et voici le régiment aux abords de l'immense camp. Le colonel commandant le régiment est installé à Puits-la-Vallée.

Durant un mois, les manœuvres de régiments, de brigades, de divisions battent leur plein sous la haute direction du général **PÉTAIN**. La période est toute d'instruction, le repos est surtout moral.

Frise.

Le 30 janvier, le régiment est transporté dans la région d'Harbonnières. La 3e D. I. C. a été mise à la disposition du 3e C. A. attaqué dans la région de Frise.

C'est à cette date que l'ancienne 3e B. I. C. est dissoute, le 3e R. I. C. devant partir pour Salonique.

Dans la nuit du 11 au 12 février, le 7e colonial, mis à la disposition du colonel SADORGE, commandant la 6e B. I. C., relève le 22e colonial, sa gauche appuyée au canal de la Somme.

Le temps est très mauvais ; la pluie, les obus, la marche ont transformé les boyaux, les tranchées, en rigoles de boue gluante dans laquelle les hommes s'enlisent.

Cette relève et surtout la suivante — lorsque le 25e vient relever le 7e après l'attaque — demande à tous des efforts violents, une abnégation absolue et un sentiment très élevé du devoir. D'aucuns mirent plusieurs heures pour, d'une tranchée, parvenir dans la suivante. D'autres, enlisés jusqu'à mi-corps, jusqu'à la poitrine, quelquefois jusqu'au cou pour les plus petits, doivent attendre plusieurs heures dans cette situation peu confortable pour qu'à l'aide de toiles de tente et de cordes, on vint les arracher à la boue. Beaucoup passaient sur le parapet pour éviter les boyaux, malgré le bombardement qui atteignait souvent une rare violence.

Devant nous se trouve le Bois de la Vache, que les Allemands avaient pris au 3e C. A. Il s'agit de le leur reprendre et de se porter à l'alignement des anciennes lignes. Le 7e est chargé de l'opération.

Le 13 février, à 17 h. 30, les bataillons **LESCAZE** (au Nord) et **GHEYSSENS** attaquent les tranchées A et de Serbie.

La lutte à la grenade s'engage sans pouvoir retarder nos vagues d'assaut qui avancent avec une régularité de marche parfaite.

Le combat est ardent, car l'ennemi résiste désespérément. Nos hommes se portent en un seul bond, comme le prescrivait l'ordre d'opération, à notre ancienne première ligne qu'ils occupent et organisent. Les contre-attaques allemandes se déclenchent et se succèdent sans pouvoir arriver à

mordre la position reconquise. L'Allemand épuisé, après plusieurs heures de combat, abandonne la lutte. Deux compagnies allemandes sont prisonnières. Le 7e avait une action d'éclat de plus à son actif.

Le 15 février au soir, le 21e R. I. C. relève le régiment. Cette relève, beaucoup plus dure que la précédente étant donné l'état de nos lignes décrit plus haut, dure trois nuits et deux jours. Le régiment est cantonné à Chuignolles (E. M. du régiment), Chuignes et Cappy. Ceux que la boue et la fatigue avaient retenus en ligne rejoignent peu à peu leurs unités. Le repos est goûté...

Du 22 février au 2 mars, le régiment, ayant relevé le 23e colonial, occupe les tranchées de Fontaine-lès-Cappy, puis les saillants de Rajan et de Filippi dans lesquels nous nous transportons ; ceux ci sont minés par l'ennemi. Aussi a-t-on été obligé de circonscrire par des tranchées la zone probable des explosions. Seul, un poste y veille : il garde le volcan.

Du 24 avril au 2 juin, nous changeons trois fois de position. Relevé par la 2e D. I. C., le régiment est tout d'abord employé aux travaux. Puis il relève à nouveau un régiment de la 2e D. I. C., au saillant de Filippi. La 61e D. I. vient nous remplacer et le régiment se transporte dans les tranchées devant Fontaine-lès-Cappv (3 juin).

On pousse activement les travaux : des travaux offensifs, car c'est la grande bataille de la Somme qui se prépare. On double les boyaux, des sapes sont poussées vers l'ennemi pour s'en rapprocher, de nombreux dépôts de munitions, de matériels sont créés...

La tâche est dure, car nous sommes surchargés de travail, et ce travail est pressant. Il ne faut pas compter sur des renforts de travailleurs et sur une période de repos avant l'attaque. Mais le marsouin ne craint pas cela. Il quittera le travail pour passer à l'assaut.

La Somme (1er juillet – 4 août 1916).

Verdun subit depuis quelque temps la formidable poussée des armées du kronprinz. Une attaque est décidée dans la Somme pour faire diversion. C'est celle que, dans son secteur, le régiment prépare depuis plusieurs mois et à laquelle il doit prendre part.

Le 20 juin, les travaux offensifs sont terminés et la préparation d'artillerie commence le 25.

Ceux qui ont pu assister à cette préparation peuvent seuls la décrire et dire l'amoncellement incroyable de canons de tous calibres qui y ont participé. Les 65 de montagne, les 75 harcelaient les tranchées ennemies, ses ravitaillements, dispersaient ses rassemblements. Les 400 de la région, des villages à quelques kilomètres en arrière des lignes, bombardaient les gros centres ennemis, leurs zones d'abri, leurs points d'appui. Les canons de tranchées bouleversaient et retournaient les lignes de la première position allemande. Les réseaux de fil de fer étaient hachés par la déflagration des explosifs.

Au cinquième jour de la préparation, nos hommes, assis sur le parapet de la tranchée, observaient les explosions et le travail fait par nos canons.

Tout s'annonçait bien. Un douloureux incident toucha toutefois le régiment avant l'attaque. Dans le chemin creux de Fontaine-lès-Cappy, le colonel **DUDOUIS**, commandant le régiment, et ses deux adjoints : le lieutenant-colonel **DIDREL** et le capitaine **XAVIER**, sont tués par un obus de 150. Le général **GADEL**, commandant la 3e D. I. C., qu'ils accompagnaient, a une main enlevée. Ces chefs sont très regrettés des marsouins du 7e dont ils avaient su acquérir l'estime et la confiance.

Le lieutenant-colonel **PASQUIER** prend le commandement du régiment le 29 juin, date à laquelle devait avoir lieu l'attaque. Elle est reportée au 1er juillet en raison du mauvais temps.

Attaque du 1er au 15 juillet.

La situation du régiment, au 1er juillet, est la suivante : Il forme l'aile droite du 1er C. A. C. et est en liaison à gauche avec le 58e régiment sénégalais (lieutenant-colonel **DEBIEUVRE**), à droite avec le 265e R. I. de la 61e D. I. (35e C. A.).

Il a deux bataillons en ligne :

Le bataillon **KAUFMAN** (1er) au Sud.

Le bataillon **LESCAZE** (3e) au Nord.

Le bataillon **DUPONT** (2e) est en réserve de brigade. Il sera engagé dans le courant du combat.

Le 1er juillet, le temps est radieux. A 9 h.30, un coup de sifflet donne le signal du franchissement du parapet.

D'un seul élan, malgré le feu de barrage assez violent de l'artillerie ennemie, les premières vagues d'assaut se jettent dans les tranchées ennemies et s'emparent de toute la première position allemande (premier objectif de l'attaque), qui est atteinte à 10 heures par le bataillon **LESCAZE**, à 10 h.05 par le bataillon **KAUFMAN**.

De nombreux prisonniers sont déjà dirigés vers nos lignes. Leur nombre augmentera jusqu'au dernier jour de l'attaque.

La progression continue. A midi, 1er juillet, la deuxième position est à nous.

Mais la liaison devient difficile avec le 265e d'infanterie qui, à notre droite, ne peut progresser que très lentement. Le flanc droit du régiment est donc découvert. Il faut arrêter momentanément la progression pour se couvrir, s'organiser et assurer la liaison avec le 265e.

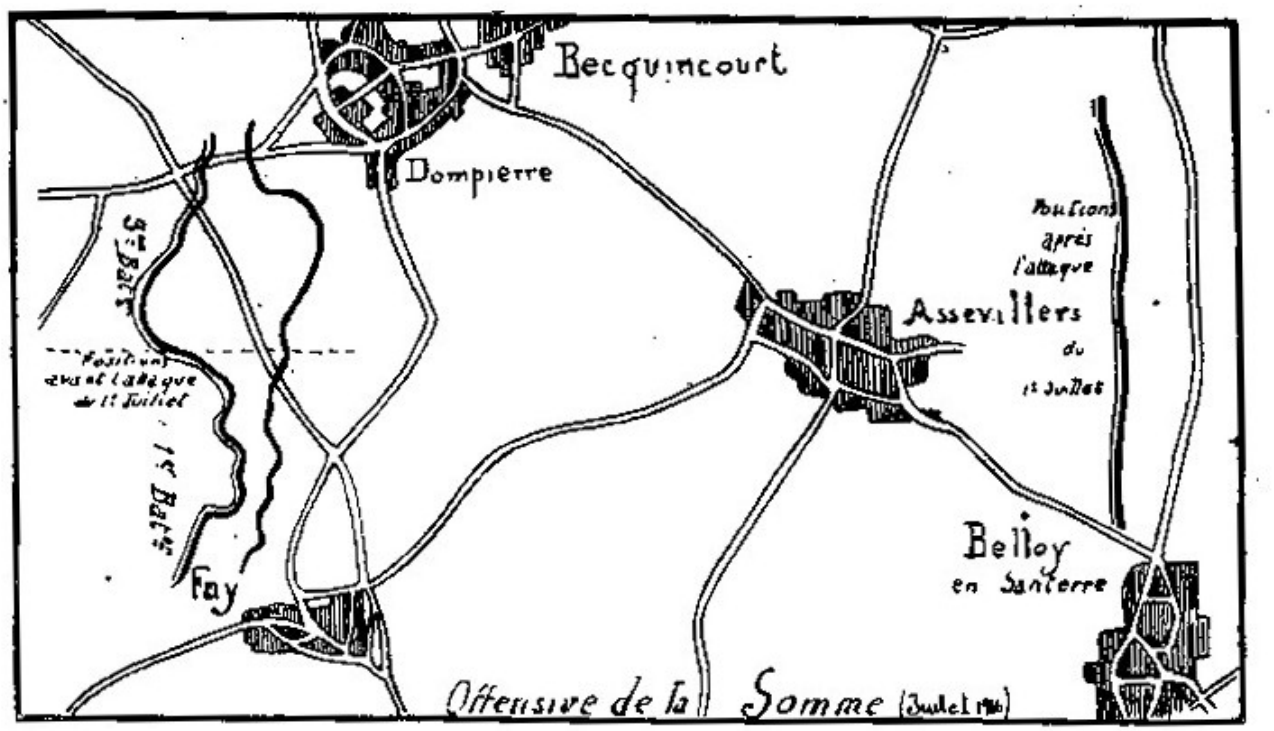
Cette liaison est rétablie à 16 heures, et à 18 heures, la progression reprend. Deux tranchées, devant Assevillers, tombent entre nos mains. C'est la fin des attaques de la première journée ; on s'organise le plus solidement possible sur les positions conquises.

A 21 h.30, l'ennemi prononce une contre-attaque avec un bataillon. Les Allemands s'avancent en levant les bras, puis démasquent des mitrailleuses qui nous causent des pertes assez sensibles. Une de nos mitrailleuses, enrayée et privée d'une partie de son personnel, est sur le point de tomber aux mains de l'ennemi ; elle est défendue avec acharnement par quelques servants et trois sections des 1re et 3e compagnies qui repoussent l'adversaire en lui infligeant de très fortes pertes.

La nuit se passe sans incident.

Le 2 juillet, dans la matinée, notre artillerie prépare l'attaque du village d'Assevillers — point d'appui puissamment organisé par l'ennemi — et des tranchées qui nous séparent de cette localité.

Les défenses accessoires ennemies étant presque intactes, l'attaque est conduite par les boyaux. Fixée d'abord pour 14 h.30, elle est remise à 15 h.45. La progression est lente, car l'ennemi réagit à la grenade et surtout avec son artillerie qui nous prend de flanc.



Vers 17 heures, un obus de 150 allemand frappe à mort les commandants LESCAZE et KAUFMAN qui se concertaient sur les mesures à prendre.

Les capitaines **FAUCHÉ** et **ROUCAUD** prennent le commandement des 3e et 1er bataillons.

Dans la soirée du 2 juillet, nous sommes aux lisières ouest d'Assevillers, ayant conquis dans l'après-midi les lignes qui, le matin, nous séparaient de ce point d'appui.

Le 3 juillet, à 9 h.15, l'attaque est reprise. Les patrouilles de la 4e compagnie s'infiltrent dans les vergers au sud d'Assevillers. L'ennemi commence à riposter. Une lutte s'engage, très vive ; Assevillers est enlevée par nous dans la matinée.

Le 4 juillet, le 1er régiment de légion étrangère dépasse le 7e et attaque Belloy-en-Santerre. Le bataillon **DUPONT** (2e du 7e colonial) est mis à sa disposition et participe à cette affaire.

Le 5 juillet, le régiment est retiré des lignes et va cantonner à Proyart au repos.

Ses pertes sont les suivantes :

20 officiers, dont 6 tués ;

612 hommes, dont 98 tués.

Il a fait 1.055 prisonniers et a pris 1 canon de 77, 4 pièces de 150 (dont 2 en bon état furent immédiatement retournées contre l'ennemi) et plusieurs mitrailleuses.

Après ce beau fait d'armes, il fut cité à l'ordre du C. A. pour le motif suivant :

Remarquable régiment, animé au plus haut point de l'esprit offensif. A participé brillamment à toutes les actions de la division. Sous l'énergique impulsion du lieutenant-colonel ***PASQUIER****, s'est particulièrement distingué aux attaques de la Somme du 1er au 5 juillet 1916, enlevant de haute lutte, et grâce à sa superbe ténacité, des positions très fortement tenues et le village d'Assevillers, prenant 5 canons et faisant plus de 1.000prisonniers. A pris part, le 16 avril et du 5 au 9 mai 1917, entre Laffaux et Vauxaillon, aux violents et durs combats livrés pour la possession d'une puissante organisation ennemie établie dans un pays très difficile ; a fait preuve, à cette occasion, de la plus brillante énergie en s'accrochant au terrain et en conservant intégralement, malgré les furieuses contre-attaques d'un adversaire acharné, les positions formidables qu'il avait conquises au prix des plus durs efforts. A fait plusieurs centaines de prisonniers et pris un important matériel.*

Dans la nuit du 12 au 13, le régiment relève des éléments de la division marocaine entre Assevillers et Chuignes.

Une nouvelle attaque est en préparation. Un changement très net est observé dans les habitudes de l'ennemi. Nos premières positions, nos arrières, les voies de communication sont violemment bombardés. On sait que des divisions allemandes fraîches organisent fiévreusement les positions.

La préparation d'artillerie commence le 15 juillet.

L'attaque, fixée pour le 18, est remise au 20, en raison du mauvais temps.

Le 7e est toujours à l'aile droite du 1er corps d'armée colonial. Il a deux bataillons en ligne :

Le bataillon **DELIBEROS** (2e) au Sud ;

Le bataillon **MARQUIS** (du 58e sénégalais) au Nord.

Il est en liaison :

Au Nord, avec le 23e R. I. C.

Au Sud, avec le 401e R. I.

L'heure de l'attaque est fixée à 7 heures du matin; une brume épaisse limite la vue, elle ne commence à se lever que vers 10 heures.

D'un élan, nos troupes blanches et noires enlèvent la première ligne ennemie dont les défenseurs se rendent.

Mais à droite, le 401e d'infanterie a échoué. Un vide se produit sur le flanc droit du bataillon **DELIBEROS**, dont les hommes reçoivent les balles de mitrailleuses d'écharpe et même de revers. Le bataillon souffre énormément. Il a perdu presque tous ses officiers. L'abbé **CRAMPE**, aumônier, marchant avec la première vague, tombe très grièvement atteint.

Le bataillon est obligé de s'arrêter ; il se cramponne au terrain. L'ennemi, profitant de l'arrêt du 401e R. I., cherche à l'envelopper par le Sud, mais il n'y réussit pas. Deux compagnies du bataillon **GALLIACHE** viennent renforcer le bataillon **DELIBEROS**. La lutte continue. Nos hommes résistent désespérément à l'ennemi, qui a passé à l'attaque, et lui cause de lourdes pertes. Mais les mitrailleuses allemandes balaient le terrain en arrière du bataillon, rendant tout ravitaillement impossible. Les munitions manquent. Le bataillon est obligé de se replier. Une partie du terrain

Ancestramil

conquis est conservée, mais le 2e bataillon est réduit à 190 hommes. La nuit seule met fin aux combats. Le bataillon **DELIBEROS** est relevé et va se reconstituer dans la région à l'ouest de Dompierrre.

Dans la nuit du 30 au 31 juillet, le régiment en entier est relevé par des unités de la 16e D. I. C.

Nos pertes ont été lourdes dans cette période de combats sur la Somme. Les qualités guerrières de nos marsouins s'y sont montrées plus belles que jamais. Leur fougue, leur endurance, leur abnégation ont fait dire aux Allemands en parlant des régiments coloniaux : « La garde française. » L'éloge ne peut être plus grand... et Verdun était sauvé.

La Normandie et l'Oise.

Le 8 août, le régiment est enlevé en camions automobiles et transporté dans la région de Formerie, en Normandie.

Le 14 août, nouveau voyage en camions. Nous sommes déposés dans l'Oise, à Étang (région de Clermont).

Ceux qui ont vécu ces courtes périodes de délicieux repos en conserveront un souvenir inaltérable.

La Champagne. Souain.

Le 25 août, le régiment est transporté en chemin de fer en Champagne, dans la région Vadenay, Saint-Hilaire-au-Temple.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, nous relevons des unités de la 16e D. I. C. Le régiment est à la droite de la 3e D. I. C. Il occupe le sous-secteur dénommé « Les Poteaux ».

Secteur calme. Le marsouin s'en réjouit. Mais en face l'Allemand a appris que les coloniaux le surveillaient. Il devient nerveux, et comme cela se passait à chacune de nos arrivées dans les secteurs calmes, changement de décor : le secteur devint agité.

Dans la nuit du 18 au 19 septembre, après une préparation intense d'artillerie et de minens, l'ennemi fit, au moyen de troupes spéciales, un coup de main de grande envergure sur le régiment.

Grâce à la nuit excessivement noire qui régnait et à la violence de la préparation d'artillerie qui avait complètement bouleversé nos tranchées, il réussit à parvenir jusqu'à nos lignes et à nous enlever quelques hommes. Mais la résistance des nôtres lui avait provoqué de lourdes pertes.

La zone neutre et la partie de nos lignes dans laquelle il avait pénétré étaient jonchées de cadavres allemands et nous conservions 15 des leurs prisonniers.

Saint-Hilaire-au-Temple. Vadenay.

Le 7 octobre, le régiment est relevé par des éléments de la 1re D. I. Nous allons à nouveau cantonner à Vadenay et Saint-Hilaire-au-Temple.

Ancestrami

Le Beauvaisis.

A la fin octobre, le 7e colonial embarque en chemin de fer à Saint-Hilaire-au-Temple. Il est débarqué dans la région de Saint-Maur.

La région de Montdidier.

A la fin novembre, le régiment se met en marche pour se porter dans la région de Montdidier (IIIe armée, général **HUMBERT**). Le temps est froid, les étapes se font facilement.

Le 6 décembre, nous relevons les unités de la 58e D. I. Le P. C. du régiment est à Marquivilliers. C'est une nouvelle période de tranchée pénible, car le temps est très pluvieux.

Ancestrami

— 1 9 1 7 —

—

Pluie, neige, gel, lutte de patrouilles pour la maîtrise de la zone neutre, bombardements réciproques ; le mois de janvier s'écoule ainsi.

Piennes.

Le 2 janvier, le 7e colonial, qui se trouve au sud de la division, appuie un peu sur sa droite. Les autres régiments passent au sud, car la division, relevée par la 62e D. I., prend le secteur Piennes.

Le 12 janvier, le régiment, relevé par le 99e R. I., va cantonner dans la région de Piennes (E. M.).

Le 16 janvier, changement de cantonnements. Le régiment est reparti dans les localités de Rollot (E. M.), Bus, Conchy-les-Pots, le Cessier. Il est tout entier employé aux travaux d'aménagement du futur champ de bataille, car une offensive est projetée.

Il fait terriblement froid, la terre est durcie à près de 0m50 de profondeur ; le travail est excessivement pénible ; les hommes peinent plus que s'ils étaient aux tranchées et désirent y retourner. Les chantiers sont, de plus, très souvent bombardés par l'ennemi qui prépare son fameux repli sur Saint-Quentin, et veut nous donner le change par une activité beaucoup plus grande... de son artillerie, de ses minens.

Fresnoy-en-Thelle.

Le moment des attaques approche. On songe à donner un peu de repos aux unités de travailleurs.

Le régiment se transporte par voie de terre, dans la région de Fresnoy-en-Thelle (E. M.), après avoir passé par Breuil-le-Vert et Cires-lès-Mello.

Ce repos — dont chacun a conservé un très bon souvenir — ne dure guère.

Le 14 mars, le régiment se déplace et cantonne à Hermes.

Le 15, il embarque en camions automobiles et est débarqué dans son ancienne zone : région de Rollot.

La poursuite sur Saint-Quentin.

La raison de ce mouvement brusqué est la suivante : les indices de repli de l'ennemi se sont accentués. Dès le 14 mars, les patrouilles des régiments en ligne ont pu pénétrer dans Beuvraignes.

Le colonel **PASQUIER**, commandant le régiment, reçoit, dès son arrivée, l'ordre d'occuper la

première position allemande faisant face au sous-secteur qui devait prendre le régiment.

L'opération se fait sans incident. Les bataillons sont échelonnés. Le bataillon **DELPY** (3e) d'attaque occupe, le 17 mars, à 4 heures, toute la première position allemande. L'ennemi l'avait évacuée, mais il tient encore les tranchées de la deuxième position.

Le bataillon **GALLIACHE** (1er), réserve de régiment, occupe notre ancienne première position.

Le bataillon **OZIL** (2e), réserve de division, est au Cessier, en arrière de notre ancienne première position.

La poursuite de l'ennemi commence dans la matinée du 17 mars.

Entre 7 et 9 heures, notre artillerie allonge son tir progressivement jusqu'au delà de la deuxième position.

Sous la protection de ce tir, le bataillon d'assaut (bataillon **DELPY**) part vers ses objectifs. Les patrouilles suivent les ordres, sautent dans la tranchée Chamisso (deuxième position ennemie) et pénètrent dans le bois du même nom. Aucune résistance sérieuse.

La progression continue, en liaison avec l'artillerie. Nous sommes au contact de l'ennemi ou plutôt de ses patrouilles d'arrière-garde à en juger par la petite fusillade à laquelle nous sommes soumis.

Nos patrouilles contournent Avricourt par le Nord et le Sud et traversent le village en son milieu. Il est évacué par l'ennemi et vide de tout habitant. Nos patrouilles avancent encore, mais ne peuvent parvenir à la route de Roye à Noyon, solidement tenue par les Allemands.

Sous la protection de nos détachements avancés, l'ordre est remis partout.

Mais on ne peut pas, pour le moment, poursuivre la marche, car nous sommes parvenus à la limite extrême de possibilité de tir de notre artillerie. Il nous faut lui donner le temps de se déplacer.

Les bataillons **GALLIACHE** (1er) et **OZIL** (2e) ont suivi les bataillons de tête.

Nos batteries d'accompagnement ont atteint leurs nouvelles positions. Le mouvement en avant est repris à 16 heures sous la protection de nombreuses petites patrouilles, toutes très ardentes, qui arrivent à la route de Roye à Noyon sans toutefois pouvoir la dépasser. Des coups de feu ennemis, de plus en plus nombreux, partent du Nord-Est, de l'Est et du Sud-Est, car nous sommes en avance sur nos voisins (à droite le 22e colonial, à gauche le 21e).

La compagnie de tête se déploie et, sous les rafales d'obus ennemis et sous la fusillade qui devient alors très vive, borde la route pour répondre au feu de l'ennemi. Celui-ci s'est embusqué dans la Ferme Bouvusse — à l'est de la route — et dans les boqueteaux qui nous séparent du village de Beaulieu dont les lisières sont garnies de mitrailleuses qui tirent dans les intervalles des boqueteaux.

Le 18 mars, la marche est reprise avant le jour, en liaison parfaite avec le 21e colonial à notre gauche. Mais le 22e ne bouge pas. Le commandant **DELPY** est obligé d'échelonner une compagnie et les mitrailleuses de la C. M. sur le flanc droit du bataillon.

La compagnie de tête du bataillon aborde la lisière ouest de Beaulieu. Un peu avant 6 heures, deux ou trois coups de feu seulement sont tirés sur nos patrouilles au moment où elles touchent les premières maisons. Le fait qu'elles n'aient pas été fusillées de plus loin tient à leur progression judicieuse à la brume.

Une femme aperçue à la lisière des maisons est interrogée. Elle ne sait pas grand'chose et vient de

sortir de sa cave. Elle sait seulement que les Allemands étaient là, qu'ils ont fait terrer les habitants dans leurs caves, menaçant de mort ceux qui en sortiraient.

La compagnie de tête inonde bientôt le quartier central du village. Les habitants nombreux affluent. Leurs visages portent les traces de leurs souffrances. Ils nous disent les atrocités commises par les Allemands.

Le régiment attend, dans cette position, que les voisins soient venus se mettre à sa hauteur et surtout que l'artillerie ait serré sur lui, son aide étant indispensable pour le franchissement du canal du Nord.

A 10 h.30, la chose est faite. La marche est reprise. Nos patrouilles ont dépassé Beaulieu et sont sur le canal en même temps que des patrouilles de cavalerie qui nous ont dépassés à la sortie de Beaulieu.

Elles provoquent d'assez nombreux coups de feu d'un ennemi vraisemblablement embusqué à la lisière des bois, de l'autre côté du canal.

Le régiment traverse l'espace compris entre Beaulieu et le canal sans opposition sérieuse. Il sort de sa zone de marche pour traverser le canal au tunnel, le pont étant détruit.

Nos patrouilles visitent Frétoy-le-Château. L'ennemi l'a abandonné.

Quand nos sections de tête débouchent sur le sommet de la côte du village de Frétoy, face au village de Fréniches, elles sont reçues par une vive fusillade partant des lisières de Fréniches. Le village est organisé, les réseaux de fil de fer sont intacts, les tranchées nous apparaissent à bonne distance de mousqueterie. Tout fait prévoir que nous allons rencontrer sur ce point une sérieuse résistance. Les mesures sont prises dans cette éventualité.

Nos patrouilles, nombreuses et largement étalées, s'avancent vers le village en tirant sous la protection des rafales de nos mitrailleuses.

L'effet de cette nouvelle tactique est excellent ; la mousqueterie ennemie cesse, les hommes sautent dans les tranchées, d'autres contournent le village. L'ennemi s'enfuit. D'après le témoignage des habitants, il a subi de fortes pertes, car de nombreux blessés ont été vus.

Les Allemands ont entassé environ 3.000 réfugiés dans Fréniches. Cette circonstance n'empêche pas leur artillerie de bombarder furieusement la localité avec des obus de gros calibre. Plusieurs réfugiés sont tués, d'autres grièvement blessés.

Le bataillon **DELPY** dépasse le village. Tout contact est, pour le moment, perdu avec les régiments voisins qui sont en arrière de notre alignement.

Le tir de l'artillerie ennemie continue, violent, sur Fréniches et ses environs. Grâce au dispositif, largement étalé, qui a été pris, nos pertes sont très légères.

Vers 17 h.45, les régiments voisins arrivent à notre hauteur. A cette heure, le commandant **DELPY** profite de l'aide qui lui est apportée par le 22^{e} colonial (à sa droite) pour attaquer l'ennemi installé dans le village de Flavy-le-Meldeux, près duquel il a réussi à glisser son bataillon. A peine ce bataillon a-t-il pris son départ que les rafales d'obus de 77 et une fusillade très violente partent des lisières de Flavy-le-Meldeux et de part et d'autre du village.

Nos fusils, nos F. M., nos mitrailleuses sont mis en action sur Flavy, puis à la nuit tombante, les deux groupes offensifs des sergents **GARBAY** et **CAYRAL** pénètrent dans le village et y fusillent à

bout portant l'ennemi surpris. La nuit noire sur- vient avec toutes les embûches qu'elle peut couvrir. Nos groupes se replient en dehors des maisons et le bataillon tout entier, dans la forme même de sa marche, s'enfonce dans de petites tranchées, pour y passer la nuit.

Le 19 mars, aux premières lueurs du jour, le bataillon se met en marche. Il ne rencontre aucune résistance dans Flavy. De nombreuses taches de sang sur tous les chemins indiquent que l'ennemi a subi des pertes.

Le bataillon se porte sur la route nationale de Paris à Saint-Quentin.

Puis les escadrons d'une division de cavalerie française arrivent à notre hauteur et nous dépassent.

A 13 heures, le bataillon **GALLIACHE** (réserve de régiment), devenu bataillon de première ligne, dépasse le bataillon **DELPY** et continue la progression.

L'ennemi a complètement évacué le terrain. Seule son artillerie, réglée par ses avions qui nous survolent, effectue, vers 17 h.30, un léger bombardement qui ne nous cause aucune perte.

A 18 h.30, nous arrivons près du village d'Aunoy. Nos patrouilles, qui sont poussées dans le village, le trouvent vide et entièrement rasé.

Le 20 mars, à l'aube, nos éléments avancés recherchent des' points de passage sur le canal Crozat, vers la Ferme de Lamothe.

A notre gauche, le 21^{e} colonial a été remplacé par le 23^{e}, à notre droite, le 22^{e} par le 41^{e}. Il n'y a aucun point de passage sur le canal. Les mitrailleuses et l'artillerie ennemies arrosent nos lignes et Aunoy pendant toute la journée.

Le 21 mars, le bataillon **GALLIACHE** appuie le 23^{e} colonial à sa gauche qui traverse le canal et à 20 heures un bataillon du 140^{e} d'infanterie le relève. Nous avions dans la nuit du 20 au 21 construit des passerelles sur le canal. Nous passons ainsi à nos successeurs une situation très nette.

Dans cette avance, malgré l'impression de la situation au premier moment, malgré la fatigue de la marche et des cinq nuits passées en plein champ et imposée aux hommes, le régiment ne perdit pas le contact de l'ennemi. Il ne fut arrêté dans son élan que par la nécessité de ne pas perdre la liaison.

Les 22 et 23 mars, le régiment, relevé par le 140^{e} d'infanterie, cantonnait à Frétoy-le-Château.

Au cours de cette poursuite de 40 kilomètres, chacun a constaté avec stupeur et fureur la barbarie raisonnée de nos ennemis ; les localités traversées, les châteaux rencontrés sont démolis et brûlés après avoir été mis à sac, ainsi que le relataient les habitants ; les arbres fruitiers ont été sciés ou portent de larges plaies faites à coups de hache et par lesquelles s'échappe la sève, leur sang ; jusqu'aux tombes des cimetières français qui ont été violées...

La marche vers la bataille de l'Aisne. — Le 24 mars, le régiment est cantonné à Onvillers. Il le quitte le 28 et se dirige par étapes sur Soissons qu'il atteint le 5 avril.

Dans la nuit du 5 au 6 avril, il relève au nord-est de Soissons le 137^{e} d'infanterie.

Le village de Vauxaillon — qui reçut plus d'une fois les honneurs du communiqué — se trouve dans le sous-secteur qu'il occupe.

Le régiment, auquel est adjoint le 61^{e} bataillon de tirailleurs sénégalais (commandant **MALAFOSSE**), a trois bataillons en ligne :

Le bataillon **OZIL** (2^{e}) au Nord ;

Le bataillon **DELPY** (3e) au Centre ;

Le bataillon **MALAFOSSE** (61e B. T. S.) au Sud ;

Le bataillon **GALLIACHE** (1er) est réserve de régiment.

Le 8 avril, le bataillon **DELPY** est retiré de la première ligne qui ne sera plus tenue que par deux bataillons.

La vie aux tranchées dans le secteur de Vauxaillon est excessivement rude. Par suite du récent recul de l'Allemand, nos hommes sont dans des trous individuels creusés en hâte. Ils travaillent toutes les nuits pour les approfondir, les relier entre eux et en faire une tranchée. L'ennemi, bien installé, bombarde continuellement notre nouvelle position.

Le 12 avril, notre artillerie commence la destruction des défenses accessoires et des organisations ennemies, car une action offensive de notre part doit avoir lieu incessamment. Le 1er C. A. C. faisant partie de la VIe armée (général **MANGIN**) doit rompre le front allemand entre le Moulin de Laffaux et l'Arbre d'Andouille. Le 7e est précisément au nord du Moulin de Laffaux et va prendre part à l'opération.

Des groupements ont été formés pour l'attaque. Celui du colonel **PASQUIER** comprend : comme bataillon d'assaut, le 3e bataillon du régiment (bataillon **DELPY**) ; comme bataillon réserve du groupement, le 5e B. T. S. (commandant **DURAND**). Le bataillon **OZIL** (2e du 7e) est en réserve de brigade. Le bataillon **GALLIACHE** (1er est en réserve du groupement **RUEF** (à la droite du groupement **PASQUIER**).

Telle est la situation au jour de l'attaque, 16 avril 1917.

Attaque du 16 avril 1917.

Le régiment attaque dans le couloir entre le canal de l'Aillette et le Mont des Singes.

Le terrain d'attaque du régiment est accidenté. Quittant une côte, notre bataillon d'attaque doit traverser un vallon pris d'écharpe par l'artillerie. Sa compagnie de gauche suit alors les berges très plates du canal de l'Ailette, sa compagnie de droite se glissant contre le flanc nord du Mont des Singes, énorme dos d'âne, très puissamment organisé par l'ennemi.

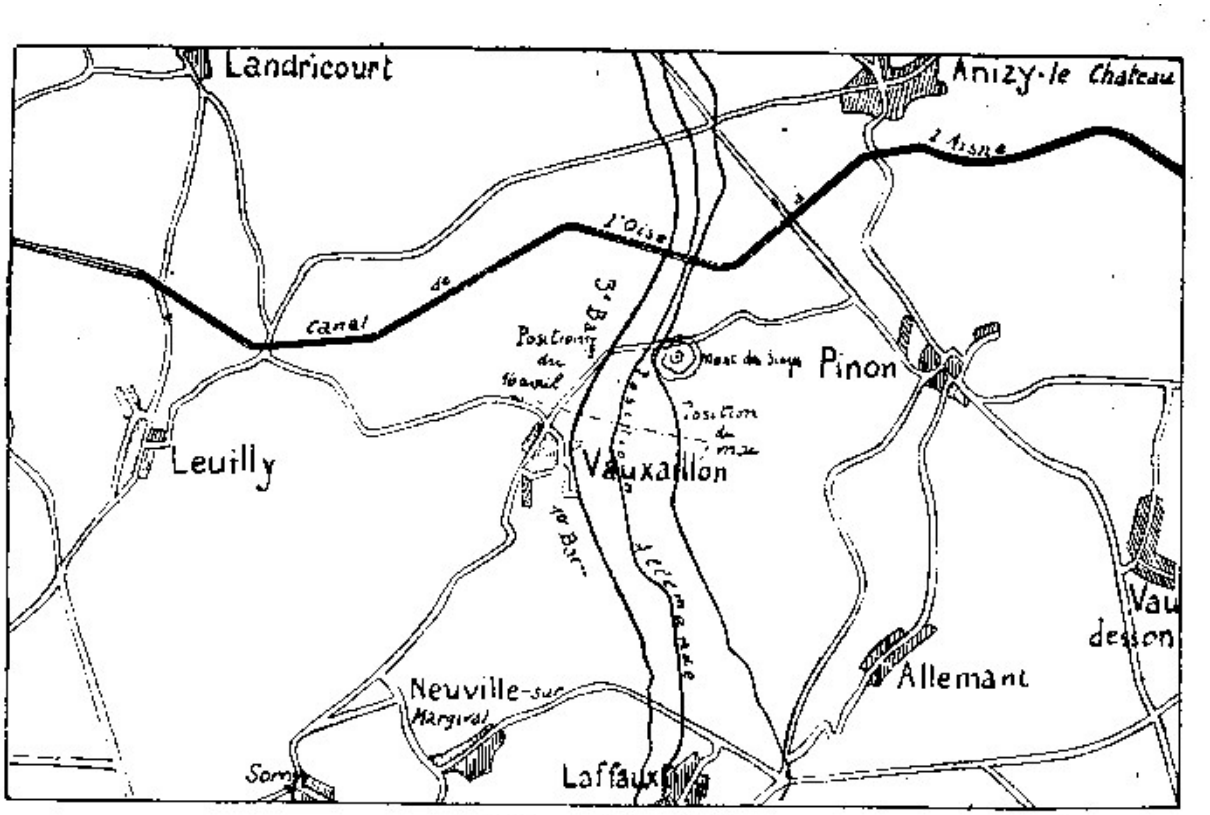
A 9 heures, le bataillon **DELPY** part en un superbe élan, marchant sous la protection du tir d'artillerie — qui ne parait pas atteindre toute l'intensité désirable — et aussi sous la direction de son propre feu d'infanterie exécuté en marchant.

La réaction de l'artillerie ennemie est assez faible. Mais nos vagues d'assaut tombent bientôt sous les feux croisés des mitrailleuses ennemies installées dans le Bois Mortier et sur le Mont des Singes.

Par surcroît, les réseaux ennemis ont été insuffisamment ouverts par l'artillerie.

La 9e compagnie parvient cependant à aborder et à occuper la tranchée de l'Aviatik, première ligne ennemie. Quelques éléments dépassent même cette tranchée ; ils sont fauchés par les mitrailleuses allemandes.

La 11e compagnie est arrêtée dans sa progression avant d'avoir pu franchir les réseaux ennemis.



Opérations d'avril à mai 1917.

Le mouvement en avant est devenu impossible tant que les organisations du Mont des Singes ne seront pas toutes tombées.

Les pertes sont déjà lourdes au 3e bataillon, la 11e compagnie n'a plus d'officiers, la 9e n'en a plus qu'un.

Le bataillon **DURAND** (5e B. T. S.) est chargé d'attaquer le Mont des Singes. Le lieutenant **FELTZ** porte sa compagnie au sud du Mont, réussit à s'emparer de la partie nord de la tranchée de l'Entrepont et attaque dans la direction sud-nord. Il arrive à occuper le versant sud du mont, mais ne peut parvenir sur le versant nord, à cause de la résistance ennemie puissamment aidée par l'organisation même du point d'appui.

Cette attaque doit être reprise dans la nuit.

Mais à 20 heures, une contre-attaque allemande bouscule les unités des bataillons sénégalais qui se trouvent au sud du Mont des Singes. Ces unités se reportent sur la voie ferrée dans le vallon.

La contre-attaque se dessine aussi sur la tranchée Aviatik occupée par le bataillon **DELPY**, mais elle est arrêtée par un tir de barrage déclenché à temps et par le feu des mitrailleuses.

A 2 heures du matin, un officier de la 3e brigade fait connaître qu'à la droite de la 3e D. I. C., la 2e D. I. C. a regagné ses tranchées de départ et qu'à la droite du 7e, le groupement **RUEF** va opérer le

même mouvement. Nous sommes obligés de nous relier à lui et, par conséquent, de reculer notre ligne devant le Mont des Singes, mais la partie de la tranchée Aviatik conquise par nous reste en notre possession.

Le bataillon **GALLIACHE**, réserve du groupement **RUEF**, a perdu son chef pendant l'attaque. Le commandant **GALLIACHE**, tué par un obus, est très regretté de son bataillon et de tous ceux qui l'ont connu.

L'attaque est terminée. Elle nous a coûté :

11 officiers, dont 5 tués ;

248 hommes, dont 25 tués.

La période d'occupation du secteur recommence ; çà et là des patrouilles et des reconnaissances.

La vie est toujours très dure, car les deux artilleries font rage. La nôtre prépare une nouvelle attaque. Les canons allemands ripostent.

Attaque du 5 mai 1917.

C'est la reprise de l'attaque du 16 avril. Le régiment est toujours réparti en groupements.

Le groupement **PASQUIER** comprend :

Le 1er bataillon du 7e (commandant **RIPERT**).

La 2e compagnie du 5e B. T. S. (commandant **DURAND**).

A la droite du groupement **PASQUIER**, le groupement **RUEF** dispose du 2e bataillon du 7e (commandant **OZIL**) et du 91e B. T. S. (commandant **MALAFOSSE**).

L'attaque se déclenche à 4 h.45 suivant les ordres du plan d'engagement.

D'un seul bond, nos bataillons atteignent la première ligne ennemie, la dépassent, et parviennent à la ligne intermédiaire à 5 h 20. Mais des tirs de mitrailleuses partant de la Ferme Moisy (secteur du 21e colonial) arrêtent notre progression. Cette situation est signalée à plusieurs reprises à la brigade.

A 7 h.30, le colonel **PASQUIER** met la compagnie, de réserve **RADENAC** (2e du 7e R. I. C.) à la disposition du commandant **VOLLAND**, commandant le 28e B. T. S., et lui donne l'ordre de reprendre l'attaque.

Il faut, avant tout, réduire la Ferme Moisy qui arrête notre progression par les feux de flanc qu'elle peut exécuter sur nous.

Le commandant **VOLLAND** lance à plusieurs reprises ses sénégalais sur la Ferme qu'ils ne peuvent aborder.

Puis, c'est au tour de la compagnie **RADENAC**. Elle se lance et deux de ses sections parviennent enfin à aborder la Ferme dans laquelle le groupe de grenadiers du sergent LÉGER (2e compagnie du 7e) pénètre le premier. 2 officiers, 1 sous-officier et 88 Allemands sont faits prisonniers.

Mais la nuit survient au moment où la progression allait reprendre. Cette progression est remise au lendemain.

Le 6 mai, au lever du jour, l'artillerie ennemie manifeste une grande activité pendant une demi-

Ancestrami

heure, puis une violente coutre-attaque se déclenche sur nos bataillons. Notre barrage d'artillerie est déclenché et les éléments avancés de la contre-attaque qui parviennent jusqu'à nos tranchées sont repoussés à la grenade. 18 prisonniers et 1 aspirant allemands restent entre nos mains.

A 15 heures, le lieutenant-colonel **PASQUIER** donne l'ordre au commandant **RIPERT**, commandant la première ligne, de porter les compagnies **AUBERT** et **RADENAC** (1er et 2e du 7e R. I. C.) en avant.

Quelques instants après, une nouvelle tranchée ennemie tombait aux mains de ces unités.

A 20 h.30, une contre-attaque ennemie débouche brusquement en avant de notre première ligne. Elle est arrêtée net par les tirs de nos mitrailleuses et le barrage de notre artillerie.

Dans l'attaque du 5 mai, le régiment avait enlevé une grosse partie de la première position ennemie de la fameuse ligne d'Hindenburg ; mis en ligne le 6 avril, il l'est encore à la date du 11 mai. Malgré ses pertes pendant cette période, malgré les fatigues imposées aux hommes — puisque les 3 bataillons ont constamment, été engagés — le régiment a conservé le moral le plus élevé.

Il a la conscience d'avoir, dans les combats auxquels il a pris part, fait son devoir et même plus que son devoir.

La Ferme d'Antioche, le Ravin des Printons, ceux des Tueries et de Ressy, autant de lieux qui resteront dans la mémoire de ceux qui y furent comme une vision d'enfer.

Le 11 mai, le régiment est relevé par le 308e d'infanterie.

Nous avions perdu dans les attaques du 5 au 11 mai (bataillon sénégalais exclus) :

6 officiers, dont 3 tués ;

230 hommes, dont 50 tués.

Nous avions fait :

141 prisonniers, dont 2 officiers, et pris 12 mitrailleuses et 4 granatenwerfer.

Le régiment, ramené à l'arrière, cantonne, les 14 et 15 mai, à Fontenoy.

Villersexel.

Le 16, le 7e embarque en gare de Longpont et, le 17, débarque à Genevreuille.

Il occupe au repos des cantonnements aux environs de Villersexel (Haute-Saône) (Aillevans, Arpenans, Longevelle) jusqu'au 10 juin, date à laquelle il se déplace. Passant par Montbéliard et Morvillars, il relève dans la nuit du 14 au 15 juin le 333e d'infanterie en réserve d'armée (VIIe) dans la Haute-Alsace (région de Saint-Ulrich).

Les 6 et 7 juillet, deux de nos bataillons, le 1er et le 61e B. T. S., sont mis en secteur.

La vie aux tranchées n'a rien de comparable avec celle que nous avons menée jusqu'à présent. Les lignes adverses sont en lisière de deux bois, éloignés l'un de l'autre de plus de 1 kilomètre. Les coups de canon sont rares. C'est un véritable repos pour nos hommes, étonnés d'une pareille aubaine.

Mais tout cela est trop beau et ne peut durer. Du 12 au 14 juillet, un mois après notre arrivée en Alsace, le régiment est relevé par le 57e d'infanterie et se transporte dans la région de Châtenay, près

Montbéliard.

Le 20 juillet, il embarque en gare de Montbéliard à Maisy (Aisne) et cantonne à Fresnes et Beuvardes.

Le 23 juillet, il se trouve au camp de Cherry Chartreuve.

Le Chemin des Dames.

C'est le Chemin des Dames en perspective où l'Allemand a déclenché sa puissante offensive de juillet. Nous allons payer cher le mois de repos que nous venons de passer. Et l'on ne se trompe pas dans les pronostics...

Le 25 juillet, nous nous trouvons au camp de Baslieux-lès-Fismes (près Fismes) ; le 26 à Révillon. Nous nous rapprochons terriblement.

Le canon fait rage ; de la crête de Révillon nous apercevons l'infernal bombardement auquel est soumis le Chemin des Dames... Cela donne à réfléchir...

Les 26 et 27 juillet, les bataillons **RIPERT** (3e) et **OZIL** (2e) , relèvent sur l'isthme d'Hurtebise deux bataillons du 90e R. I. ou mieux le débris de ces bataillons que nous sommes obligés de diriger sur l'arrière, car les rescapés du 90e sont à moitié fous. Leurs yeux hagards disent combien ils ont souffert.

Les moyens déployés par l'ennemi sont, en effet d'une puissance inimaginable. Le plateau d'Ailles, l'isthme d'Hurtebise, le plateau de Vauclerc sont des paysages lunaires.

Les trous d'obus et de torpilles se touchent tous et ce sont là nos tranchées. La tranchée des Dames, notre première ligne — une suite de trous d'obus — est à une quinzaine de mètres de la première ligne allemande. Les combats à la grenade sont favorisés de ce fait.

Le marsouin s'installe. Il n'en revient pas : « *Mince de différence avec l'Alsace* », dit-il en son langage.

Le 28 juillet, vers 17 heures, un bombardement d'une effroyable violence est déclenché par l'ennemi sur nos lignes. A 17 h.30, ses vagues d'assaut débouchent de sa première ligne à une quinzaine, une vingtaine de mètres de nous. Mais nos marsouins étaient aux aguets et les grenades ne manquaient pas. Ils en lancent tant qu'ils peuvent : le barrage est sérieux. L'Allemand se terre dans les trous d'obus en avant de notre ligne et engage le combat à la grenade.

La lutte dure peu et se termine à notre avantage. L'ennemi regagne ses tranchées.

Il avait voulu nous rejeter dans la vallée de Foulon sur laquelle l'isthme d'Hurtebise donne par un à-pic. Le 90e d'infanterie nous a d'ailleurs laissé pour toutes lignes, à la relève deux tranchées : l'une bordant la partie supérieure de l'à-pic (Courtine d'Inéa et son prolongement), la seconde (tranchée des Dames) à une dizaine de mètres en avant. Dégringoler dans la vallée Foulon par l'à-pic n'est pas une perspective amusante. Il faut donc tenir sur nos lignes ou mieux... en enlever quelques-unes à l'Allemand pour augmenter la profondeur de notre position.

Hurtebise.

Attaque du 29 juillet 1917. —... Et le 29 juillet, à 3 h.50, le régiment attaquait sur l'isthme d'Hurtebise.

Bataillon **RIPERT** (3e) à droite.

Bataillon **OZIL** (2e) à gauche.

Le 61e bataillon de sénégalais en soutien.

A peine nos vagues d'assaut ont-elles franchi le parapet que l'ennemi, qui devait s'attendre à l'attaque et qui tenait en forces sa première ligne, déclenche un tir d'une rare violence.

Les 20 mètres qui nous séparent de la tranchée allemande sont rasés par les gerbes de nombreuses mitrailleuses. Les Allemands, en bras de chemise dans leurs tranchées et serrés presque au coude à coude, exécutent un tir de barrage à la grenade. La violence inouïe de ces feux et de celui de l'artillerie obligent nos hommes à s'arrêter à une dizaine, à une quinzaine de mètres de notre première ligne. La lutte à la grenade s'engage féroce. L'ennemi contre-attaque avec acharnement. Il est arrêté à chacun de ses assauts par nos marsouins à genoux dans les trous d'obus entre les lignes. La situation devient délicate au centre, près du monument d'Hurtebise. Une compagnie sénégalaise de réserve (compagnie **WILLEMEZ**) est envoyée en renfort. Elle comble les vides de notre ligne, car nos pertes sont lourdes.

Les vagues d'assaut du bataillon **OZIL** essaient à nouveau de progresser, mais les réseaux ennemis sont intacts et par endroits forment un amoncellement inextricable. Nous ne pouvons plus avancer.

Devant le bataillon **RIPERT**, l'Allemand multiplie ses contre-attaques et tente de nous rejeter sur nos positions de la veille. Nous tenons toujours. Une nouvelle compagnie sénégalaise (lieutenant **RAOUX**) est envoyée en renfort. Il est 7 heures du matin.

L'attaque diminue de vigueur, et jusque vers 16 heures, l'activité ennemie ne se signale que par des bombardements violents.

A 16 heures, l'ennemi attaque, avec violence et tente de déboucher à la grenade. L'attaque est particulièrement violente devant les compagnies du 61e B. T. S. Les sénégalais se dressent et debout sur les terre-pleins, avec un extraordinaire mépris du danger, engagent la lutte à la grenade. Grâce à cette héroïque résistance, l'attaque est complètement enrayée.

Enfin, à 21 h.40, après une courte mais violente préparation d'artillerie, l'Allemand tente un nouvel effort ; sénégalais et marsouins résistent avec la dernière énergie, malgré les pertes sérieuses qui éclaircissaient leurs rangs.

Nous conservons le terrain conquis.

Nous tenons le secteur d'Hurtebise. Les bataillons se relèvent entre eux pour que chacun ait un peu de repos bien gagné et dont ils ont grandement besoin, d'autant plus qu'une nouvelle attaque doit avoir lieu.

ATTAQUE DU 15 août 1917. — Le régiment dispose de deux bataillons d'assaut : le bataillon **DURAND** (28e B. T. S.) à droite, le bataillon **BUISSON** (1er du 7e R. I. C.) à gauche.

L'heure H. est fixée à 16 h. 45.

Nos bataillons commencent leur marche en avant.

Le terrain a été détrempé par la pluie. La marche est difficile. Les mitrailleuses allemandes, toujours nombreuses, crachent leurs balles. Notre ligne fléchit légèrement, puis, sous l'énergique impulsion des chefs de section, elle part d'un même élan. La première ligne ennemie est atteinte, malgré l'enchevêtrement des réseaux qui la protégeaient.

Il y a là un moment d'arrêt, car des mitrailleuses allemandes nous prennent d'enfilade.

On repart encore, et le premier objectif — au delà de la première ligne ennemie — est atteint à 17 h. 05. Nous tenons le monument d'Hurtebise, faisons 15 prisonniers et prenons 2 mitrailleuses.

Le tir de barrage allemand, qui a commencé à 16 h.45, exactement à l'heure H., augmente d'intensité sur l'ancienne première ligne allemande. Il est fait d'obus de tous calibres, du 77 au 210, d'obus incendiaires et de minens (torpilles) de moyens et gros calibres.

Malgré la violence du barrage, nous avançons au delà du premier objectif. Mais, pris sous le feu des mitrailleuses, nos détachements ne peuvent se maintenir et sont obligés de rétrograder jusqu'au premier objectif [1].

Le barrage allemand, toujours intense, rend très difficile le renforcement de la ligne et son ravitaillement.

Sous la violence du bombardement et des feux de mitrailleuses, les sénégalais privés de la plupart de leurs officiers se reportent sur leurs positions de départ.

Les éléments du bataillon **BUISSON** essaient de s'organiser dans les tranchées conquises, mais pris d'enfilade par les mitrailleuses allemandes et toujours soumis à un bombardement dont nul ne peut s'imaginer la violence, ils doivent aussi revenir dans leurs tranchées de départ.

A 18 h.15, quelques-uns de nos hommes qui sont restés tapis au pied du monument d'Hurtebise parviennent à s'introduire à nouveau dans la première ligne ennemie. Ce mouvement est appuyé par les unités de nos bataillons, et un moment après nous occupons la tranchée ennemie sur 200 mètres de longueur à l'ouest du monument.

A 19 h.25, cette ligne est violemment contre-attaquée par l'ennemi. Le sous-lieutenant **DUPUY**, qui y était parvenu un des premiers et qui commandait l'élément, est tué.

Les hommes n'ont plus de munitions, car la violence du bombardement incessant rend très difficile le ravitaillement, et la plupart des dépôts ont été détruits ou ensevelis. Nos éléments, qui occupaient la première ligne ennemie, sont obligés de se replier sur la tranchée de départ. Le combat à la grenade continue d'ailleurs avec violence [2].

---

1 La poussée est irrésistible, les hommes pénètrent jusque dans la troisième ligne allemande faisant prisonniers les Boches des petits postes. Mais le tir de barrage ennemi se déclenche, meurtrier. Les renforts demandés ne viennent pas, il faut revenir au point de départ sous peine d'anéantissement. Manœuvre difficile, car l'ennemi s'en aperçoit et va se ruer sur nous, il faut disputer le terrain, faire nombre.
C'est alors que l'on voit le caporal **VIZADE**, superbe de mépris du danger, debout sur le parapet : « ***Tas de sales Boches, vous ne nous aurez pas.*** » Et, malgré les rafales, il tire... il tire jusqu'à épuisement de ses cartouches.
Parvenant à s'acculer à un barrage, par une volonté surhumaine, il élargit à la grenade le cercle qui veut le renfermer, puis recule pied à pied crachant sa rage et son mépris à la face des Boches.
Le caporal **VIZADE**, pour ce brillant fait d'arme, obtint la médaille militaire et une citation à l'ordre de l'armée.

2 Citation à l'ordre de l'armée, obtenue par la 9e compagnie.
Ordre général, n° 303 du 6 septembre 1917 de la Xe armée :
« Du 27 au 30 juillet 1917, sous l'énergique commandement du capitaine **MAGNY**, a résisté à une violente attaque ennemie ; en contre-attaquant, a réussi à occuper la première ligne ennemie et s'y est maintenue malgré un violent

A 21 heures le bombardement ennemi diminue d'intensité et peu à peu le calme revient.

Malgré les efforts désespérés faits par nos marsouins, malgré les nombreuses actions d'éclat accomplies, l'attaque a échoué.

Dans son rapport d'opérations fait à la suite de ces combats, le lieutenant-colonel **PASQUIER**, commandant le régiment, disait :

« Je ne saurais trop reconnaître le magnifique effort fourni par les troupes placées sous mes ordres. Officiers et soldats, Européens et Sénégalais, tous ont rivalisé d'ardeur, d'abnégation et de courage, provoquant l'admiration de tous. »

Dans les affaires du 26 juillet au 16 août, le régiment avait perdu :

13 officiers, dont 5 tués ;

524 hommes, dont 100 tués.

Du 16 au 18 août, le régiment est relevé et va cantonner à Saint-Coilles et ses environs (près Fismes). C'est une période d'instruction.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre, c'est à nouveau la période de secteur. Le régiment a un bataillon en ligne, un bataillon sur la position intermédiaire, un bataillon au repos à Glennes.

Avance sur l'Ailette.

Dès la mi-octobre, des renseignements laissent à supposer que l'ennemi se retirerait du Chemin des Dames pour se porter sur les hauteurs au nord de la Vallée de l'Ailette ; notre attaque de la Malmaison l'a, en effet, mis en mauvaise posture dans le secteur d'Hurtebise.

Des patrouilles sont donc poussées toutes les nuits vers les lignes ennemies.

Le 2 novembre, dans la matinée, elles s'aperçoivent que la première ligne allemande est évacuée, poussent sur la deuxième : vide aussi.

L'alerte est immédiatement donnée et notre progression commence. Nous parvenons à la nuit sur le Chemin au Roi qui longe l'Ailette.

Le lendemain 3 novembre, nos patrouilles qui veulent traverser la rivière sont reçues par les feux violents de mousqueterie ennemis.

Le régiment reçoit l'ordre de s'arrêter sur les positions occupées.

Du 8 au 11 novembre, nous sommes relevés dans le sous-secteur d'Oulches par le 24e R. I. C. et cantonnons, le 11, à Jaulgonne (Marne) (E. M.) et ses environs.

Les 17 et 18 novembre, déplacement du régiment par voie de terre. Nos cantonnements définitifs de repos sont proches d'Épernay. Ce sont Cramant (E. M.), Cuis et Grauves.

Excellent repos pour les hommes. Nous sommes très bien accueillis. Les hommes sont très bien logés et le bon vin ne manque pas dans la région. Pourvu que cela dure...

---

bombardement et plusieurs contre-attaques.

Après environ un mois de repos, le 16 décembre, nous quittons Cramant et ses environs pour nous rendre à Bouzy (dans la montagne de Reims). De là, nos bataillons rejoignent les cantonnements que leur ont affectés les corps d'armée à la disposition desquels ils sont mis pour les travaux à effectuer dans le secteur de Reims.

Les 1er et 3e bataillons sont à la disposition du 2e corps de cavalerie et cantonnent à Verzy et Mailly-Champagne.

Le 2e bataillon est à la disposition du 34e C. A. et cantonne à Montbré.

L'E. M. du régiment et la C. H. R. sont à la halte de Germaine.

Ancestrami

— 1 9 1 8 —

—

Au 1er janvier 1918, le 7e colonial, commandé par le lieutenant-colonel **PASQUIER** (commandant **BERTRAND**, chef de bataillon adjoint) a ses trois bataillons à la disposition des corps d'armée en ligne. Ils organisent une deuxième position dans le secteur de Reims.

Le 1er bataillon (commandant **ROUAIS**) cantonne à Verzy ;

Le 2e bataillon (commandant **DERVILLE**), à Montbré ;

Le 3e bataillon (commandant **RIPERT**), à Mailly-Champagne.

Le 16 janvier, le régiment relève dans les sous-secteurs de l'Allée Noire et du Fort de la Pompelle (sud-est de Reims) les 8e et 13e cuirassiers à pied. Il a deux bataillons en ligne, un en soutien.

Secteur fort calme. On se promène impunément sur les terre-pleins. L'Allemand en face en fait autant.

Dans Reims, dont la lisière est forme la première ligne de la division de gauche, il y a encore de nombreux civils.

L'artillerie ennemie ne tire que très peu, celle des cuirassiers est assez calme aussi. Mais nos bigors, nos artilleurs coloniaux, vont arriver et alors gare... et adieu le secteur tranquille. Les Allemands vont être obligés de riposter.

Mais jusqu'au 30 janvier — date à laquelle nous sommes relevés par le 21e colonial — le marsouin n'a pas trop à se plaindre. De temps en temps, l'artillerie bombarde le Fort de la Pompelle en réponse au tir de nos canons.

De fin janvier au 10 février, nous cantonnons à Rilly-la-Montagne et dans les villages environnants.

Le 10 février, le régiment relève le 23e R. I. C. dans le sous-secteur de Cormontreuil (immédiatement au sud-est de Reims).

Entre temps le lieutenant-colonel **CELLER** avait pris le commandement du 7e R. I. C. en remplacement du lieutenant-colonel **PASQUIER**.

Le 28 février, à 21 heures, l'ennemi déclenche brusquement un violent bombardement sur tout le secteur de la division. C'est une préparation d'artillerie sous la forme de rafales violentes et espacées. Nous sommes aux aguets. Mais c'est le Fort de la Pompelle, tenu par le 21e colonial, qui est attaqué dans l'après-midi du 1er mars. Nous donnons aux régiments à notre droite tout l'appui de nos mitrailleuses qui prennent en enfilade la zone neutre devant leur front.

Mais nous avons souffert du bombardement ennemi. La Verrerie de Reims, dans laquelle était installée notre 2e compagnie, a tout particulièrement été visée. Le tir ennemi contenait une forte

majorité d'obus vésicants. La capitaine **VERNET**, commandant la 2e compagnie, le sous lieutenant **CLUCHAGUE** et 70 hommes sont intoxiqués.

Le 18 mars 1918 un coup de main est exécuté par la 7e compagnie du régiment.

Le capitaine **WILLEMEZ**, qui la commandait, avait fait de son unité une troupe de combat de tout premier ordre.

Les quatre sections commandées par des chefs remarquables de valeur : les sous-lieutenants **GIRARDOT** et **GALIBERT**, l'adjudant **FAURE** et l'aspirant **LAFITTE**, pénètrent dans les lignes ennemies, parviennent jusqu'à la troisième tranchée allemande et font trois prisonniers. C'était peu et en même temps beaucoup, car, depuis de longs mois, l'armée ignorait quelles étaient les troupes qui nous faisaient face. Le mystère était éclairci.

Nous avions 1 tué, le soldat **CANTINA** [1], et 8 blessés dont l'aspirant **LAFITTE** qui fut décoré de la médaille militaire pour sa brillante conduite [2].

L'offensive allemande sur Reims.

Le 26 mai, dans la soirée, le régiment est alerté. Une grande offensive ennemie doit se déclencher sur Reims, paraît-il. Nous sommes prêts...

Le 27 mai, de 0 heure à 4 h.30, le secteur du régiment est violemment bombardé. Mais l'infanterie ennemie ne bouge pas.

Le même jour, au soir, nous parviennent les alarmantes nouvelles de l'avance allemande sur le Chemin des Dames. Nous connaissons, on ne peut mieux, tous les noms cités. Hurtebise, Beaurieux, Baslieux-lès-Fismes, puis Chéry Chartreuse où se trouvait le C. I. D., sont aux mains de l'ennemi.

Le lendemain ce sont Fère-en-Tardenois et Château-Thierry. Nous ne pouvons croire à pareil recul.

Plus près de nous, au nord-ouest de Reims, c'est la ligne de hauteurs, entre Jonchery et la ville martyre, qui est entamée.

Le bataillon de réserve du régiment (bataillon **RIPERT**) nous est enlevé et est incorporé dans le régiment de marche qui vient d'être formé sous le commandement du lieutenant-colonel **JACOBY**.

---

1 La veille du coup de main, l'aspirant **LAFITTE** avait été reconnaître le terrain et les réseaux ennemis avec les deux braves marsouins **PLANT** et **CANTINA** ; découverts à moins de 20 mètres par les sentinelles allemandes, la mort les frôle. Dans un souffle, **PLANT** murmure :
« Dites, mon aspirant, on est aux fauteuils d'orchestre. »
Le lendemain, au cours de l'opération, **CANTINA**, blessé mortellement, disait à l'aspirant **LAFITTE**, blessé également :
« J'en ai plein le buffet, mais ils (?) doivent en prendre autant que moi, touchez-moi la main, mon aspirant, je suis foutu » ; et il meurt.

2 *Citation à l'ordre de l'armée obtenue par la 7e compagnie* (ordre général n° 1288 du 30 mai 1918 de la IVe armée) :
« Depuis le début de la guerre, a pris part aux plus durs combats de nos grandes batailles : l'offensive du 22 août 1914, la Marne, la Champagne, la Somme, le Chemin des Dames. S'est partout affirmée comme une belle unité militaire.
» En dernier lieu, sous le commandement du capitaine **WILLEMEZ**, a pénétré très avant dans les lignes ennemies(*) et a su mener à bien une mission délicate, malgré de nombreuses difficultés ; a pu ainsi fournir à l'autorité supérieure des renseignements intéressants sur l'ordre de bataille ennemi. »
(*)A l'est de Reims.

Deux bataillons nous restent en tout et pour tout pour défendre 1 kil.500 de front contre la formidable poussée ennemie qui ne va pas tarder à se produire.

Dès le 28 mai, en effet, nos observatoires remarquent des mouvements inusités chez l'ennemi. L'artillerie allemande exécute de nombreux réglages.

Le 29, des prisonniers faits par le régiment voisin déclarent que l'attaque ennemie sur le front de la 3e D. I. C. est imminente.

Nous ne tardons pas à nous en apercevoir. A 13 heures, une manœuvre qui s'est rarement vue pendant cette guerre est exécutée par l'ennemi.

Devant la gauche du régiment, au point de jonction de ce dernier avec le 63e R. I., les Allemands sortent délibérément de leurs tranchées et s'engouffrent dans un thalweg qui se trouve au beau milieu de la zone neutre et dans lequel ils disparaissent.

Nos armes sont prêtes, nous attendons que les « feld-granem » surgissent de leur trou pour faire feu. Mais notre attente est vaine et la trajectoire trop tendue de nos balles ne peut aller chercher les détachements allemands dans le thalweg. Nos observatoires ont vu et, dès le début du mouvement, l'artillerie était renseignée. Son tir ne tarde pas à se déclencher et bientôt la partie du No Man's Land, dans laquelle s'est installé l'ennemi, disparaît dans la fumée des explosions de nos obus de 75. Mais rien ne bouge. L'Allemand reste terré dans son thalweg. Il a dû subir de fortes pertes car, à la nuit tombante, nos observatoires signalent, de nombreux transports de blessés.

Le 63e R. I., à notre gauche, a évacué sa première ligne pour se reporter dans sa ligne de soutien. Le flanc gauche du régiment se trouve donc brusquement découvert. Immédiatement, l'on se met à l'ouvrage. Des réseaux sont vivement construits face au Nord et les mitrailleuses placées. Nous sommes prêts à nouveau.

Le 30 mai, de 3 h.40 à 9 h.30, second bombardement ennemi. Nous nous attendons à l'attaque qui ne vient toujours pas.

La situation du régiment est plus critique que la veille car, pendant la nuit, l'ennemi a réussi à passer du thalweg de la zone neutre dans la première ligne à notre gauche, évacuée par le 63e R. I. Nous tenons toujours la nôtre et il nous faut maintenant faire face à deux directions : à l'Est, aux tranchées ennemies ; au Nord, à l'ancienne première ligne du régiment de gauche, occupée par les détachements allemands.

Telle est notre situation le 31 mai au soir, et il faut ajouter que nous ne possédons, pour nous appuyer, qu'une batterie de 75, les autres ayant été dirigées à l'ouest de Reims où la situation est on ne peut plus critique.

L'ennemi a, en effet, atteint la Montagne de Reims et le secteur du régiment est môme soumis à des tirs d'artillerie venant du Nord et du Nord-Ouest. Et nous faisons face à l'Est... A quelques kilomètres en arrière de nous se trouve l'ennemi. Reims est une hernie dans notre ligne. L'ennemi la veut à tout prix et ses moyens sont puissants.

Après avoir attaqué les lignes au nord de Reims et les avoir fait pivoter autour de la ville, d'un arc de cercle presque complet, il va maintenant se ruer sur les lignes au Sud pour étrangler la hernie qu'il a créée et s'approprier la ville sainte où ont été sacrés nos rois et dont il ne restait, hélas ! plus grand'chose.

Quel retentissement aurait eu dans le monde entier la prise de Reims, quel fâcheux effet moral sur le

pays qui, depuis de longs mois, admirait la ville martyre, stoïque sous les obus allemands.

Mais le marsouin était là. A l'ouest de la ville, il résistait désespérément, furieusement aux assauts ennemis, qu'il réussit, dans la suite, à briser. Au sud, accoudé au parapet de la tranchée, les yeux haineux, fixés sur les lignes ennemies, il attendait, car il savait que l'heure approchait. Et il fallait tenir.

1er juin 1918.

Il est minuit, le calme est plat, pas un coup de canon, pas un coup de fusil. Seules, de temps en temps, quelques fusées éclairantes jettent, une lumière blafarde qui argente la terre crayeuse de Champagne.

Au petit poste, dans la ligne de surveillance, le marsouin veille appuyé sur son fusil ; de toutes ses oreilles, il écoute et écarquille les yeux pour mieux voir. Car il est prévenu qu'aujourd'hui sera peut-être jour de fête... Mais il ne voit rien, n'entend rien et doute déjà.

A 2 heures du matin, sur toutes les crêtes d'en face et semblant sortir de terre au même signal, une multitude de lueurs rouges apparaissent. Ce sont des « départs ». Le vacarme de la canonnade éclate et les « arrivées » ne se font pas attendre, il pleut des obus.

Le marsouin se colle au parapet et surveille plus que jamais.

A 4 h.10, l'ennemi paraît devant nos réseaux. C'est à peine si le jour pointe. Les petits postes lancent les fusées de demande de barrage et se replient sur la parallèle de résistance ainsi qu'ils en ont l'ordre.

La tranchée est garnie de ses défenseurs. L'Allemand surgit, suivant de très près le barrage roulant de son artillerie.

De toutes nos armes, nous faisons feu et arrêtons net devant notre ligne de résistance (deuxième ligne) les vagues ennemies qui se terrent dans notre tranchée de surveillance évacuée par nos petits postes. Il ne faut pas lui laisser de répit et l'en chasser.

Mais dans le secteur du régiment, à notre droite, l'Allemand a pu dépasser la parallèle de résistance. Le régiment forme donc un saillant et doit se protéger sur trois faces.

Malgré cette situation précaire, une contre-attaque est rapidement montée par le chef de bataillon **RUAUX**, commandant le bataillon en ligne (2e).

Et la progression à la grenade dans les boyaux commence. Les compagnies **WILLEMEZ** (au centre) et **MARTY** (à gauche) réoccupent la première ligne après de rudes combats à la grenade. Il est 8 heures du matin. La compagnie de droite (compagnie **BOURCET**) rencontre le plus de difficultés, occupant le point le plus délicat du régiment, l'ennemi l'ayant débordée sur sa droite. Mais ses grenadiers ne laissent aucun répit à l'Allemand et à 13 heures (après six heures de combat), nous occupons à nouveau toute notre première ligne. Pas un pouce de terrain n'est laissé à l'ennemi qui a été obligé de regagner précipitamment ses lignes sous les feux de nos mitrailleuses. Nous avions fait 67 prisonniers, dont 1 officier, et pris 4 mitrailleuses [1].

1 *Exploit de cinq marsouins.* — A 3 h. 1/2 du matin, c'est le petit jour, depuis plusieurs heures, cela marmite ferme ; le Boche attaque, les petits postes se replient et tiennent tête dans les boyaux. Le capitaine pousse une patrouille, les caporaux **BOUTELOUP** et **DUPONY**, les soldats **LAUZAN**, **BEL** et **DUPIN** se présentent les premiers parmi les

Nos pertes ne s'élevaient qu'à 2 tués et 7 blessés.

Le 3e bataillon (commandant RIPERT), à l'ouest de Reims. —

Le 27 mai, le bataillon **RIPERT** est enlevé au régiment pour être incorporé au régiment de marche **JACOBI** qui vient d'être créé avec les bataillons de réserve des régiments de la 3e D. I. C.

Dès le 28, le 3e bataillon est mis en ligne entre le village de Trigny et la Butte de Prouilly. Il livre un petit combat dans Trigny.

L'ennemi enveloppe toujours Reims, et le bataillon est obligé de reculer pour suivre le mouvement de ses voisins de gauche.

L'ennemi profite de ce recul pour se glisser dans les intervalles qui se produisent entre les bataillons, et lorsque ces derniers cherchent la liaison, ils trouvent... le Boche.

Cela se passe dans la journée du 29 pour le bataillon **RIPERT** qui est obligé de livrer de petits combats pour établir la liaison.

Le 30 mai, le bataillon tient la station de Muzon et le Moulin Compensé. Vers 4 heures, une violente fusillade éclate et le barrage est demandé à notre artillerie. L'ennemi vient de traverser la Vesle entre la station et le Moulin. Le combat s'engage et la situation se complique ; l'ennemi, très supérieur en nombre, a enveloppé plusieurs de nos groupes. La section de mitrailleuses du Moulin est particulièrement entourée. Le capitaine **de MORIÈRE**, commandant la 11e compagnie, charge avec sa liaison pour la dégager. Il tombe mortellement frappé, mais la section de mitrailleuses est sauvée. L'ordre parvient au bataillon de se replier sur Thillois. Le mouvement, quoique difficile, s'exécute rapidement.

Le bataillon fait face à la Garenne des Gueux.

Il est 10 heures. L'ennemi nous a suivis pas à pas. Il débouche de la Garenne des Gueux en colonne par 4 et se précipite sur le bataillon. Nos mitrailleuses crachent et le tiennent en respect.

Mais les munitions manquent. Rien ne vient de l'arrière ; des corvées sont envoyées par le bataillon. Mais quelle anxiété durant les longues heures pendant lesquelles il a fallu attendre et résister à l'ennemi. Enfin... voici les cartouches.

A 19 heures, une nouvelle attaque se dessine. Les fantassins ennemis progressent en rompant dans les herbus, Nos hommes montent sur le parapet pour mieux les voir et les ajuster.

Mais à la droite du bataillon, un retrait de nos troupes a permis à l'ennemi de s'infiltrer, il menace de déborder le bataillon.

Avec un esprit de décision et un sang-froid rares, le lieutenant **BALEYRAT**, commandant la C. M. 3, met en batterie une de ses mitrailleuses qu'il sert lui-même, car nos hommes sont occupés à recharger les bandes de cartouches. Au fur et à mesure que les Allemands tentent d'avancer et d'augmenter leur débordement, il les démolit. Deux mitrailleuses sont usées à ce tir, le chargeur de la pièce que sert le lieutenant **BALEYRAT** est tué. Une troisième pièce est mise en batterie. Mais

---

volontaires. La patrouille part, **BOUTELOUP** en tête, ils interpellent leurs ennemis : « Eh ! Fritz, Nach **Paris**. » Le Boche recule devant ces quelques hommes. Ceux-ci sautent sur le terre-plein courant après les fuyards.
Dans une tranchée, ils voient un groupe important de Boches, 40 peut-être, et ils ne sont que 5. Cela ne fait rien : « En avant ! à la grenade. » Quelques minutes après, l'officier et 24 Boches, avec 2 mitrailleuses, défilaient mains en l'air au pas de l'oie devant les 5 marsouins gouailleurs.

l'obscurité tombe et le tir va manquer de précision.

L'ennemi, qui continue son débordement, ne pourra plus être arrêté.

Les bataillons **RIPERT** et **MARTIN** (ce dernier du 22e colonial) qui ont seuls pu conserver la liaison entre eux sont obligés de se retirer sur Pargny.

Le 1er juin, 1e 3e bataillon du régiment est retiré de la ligne et envoyé à Louvois pour se reconstituer.

Ses portes s'élèvent à 256 hommes et 8 officiers.

Les 8 et 9 juin, le régiment est relevé par le 23e R. I. C. et va cantonner à Rilly-la-Montagne (E.M.), Mailly-Champagne et Bouzy.

Ces localités sont soumises au bombardement ennemi. Le repos n'a rien d'agréable. Dès le 12, d'ailleurs, le bataillon **REGNAULT** est mis à la disposition de la division. Il le reste jusqu'au 18 juin, date à laquelle il reçoit l'ordre de se transporter au Fort de Montbré (deuxième position).

Les 20 et 21 juin, le régiment relève le 21e R. I. C. dans le sous-secteur du Fort de la Pompelle.

A partir du 10 juillet, nos observatoires remarquent une certaine activité chez l'ennemi ; la circulation est plus forte que de coutume, les tirs d'artillerie sont plus nombreux, et ont souvent la physionomie des réglages. Serait-ce une nouvelle attaque ?..

Nos prévisions sont confirmées le 14 juillet par un ordre qui prescrit au régiment d'évacuer toute la première position en n'y laissant que des éléments de surveillance et d'occuper solidement la deuxième, une prochaine offensive allemande étant à craindre.

Elle ne se fit pas attendre longtemps.

La fourragère.

Le 7e régiment d'infanterie coloniale reçoit la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre pour :

1° Une citation rappelée (opérations du début de la guerre à mai 1917) ;

2° Une citation à l'occasion de son héroïque conduite dans les combats du commencement juin à l'est de Reims.

Motifs des citations.

1° ***Ordre général n° 9.028 du G. Q. G. du 11 août 1918*** *:*

Valeureux régiment, d'une ardeur offensive admirable, d'une ténacité et d'un esprit d'abnégation au-dessus de tout éloge, s'est fait brillamment remarquer à Saint-Vincent (août 1914), Beauséjour (décembre 1914), Ville-sur-Tourbe (mai 1915), à l'offensive de Champagne (septembre 1915), à Frise (février 1916), conquis tous ses objectifs, y compris la forte position d'Assevillers, faisant 1.050 prisonniers et prenant 5 canons ; sur l'Ailette, en avril-mai 1917, s'est emparé, au prix des plus héroïques efforts sur le plateau de la Ferme Moisy, de la position Hindenburg et résisté aux violentes contre-attaques d'un adversaire acharné, lui faisant 140 prisonniers.

2° *Ordre général n° 376 de la V^e^ armée du 22 août 1918 :*

*Sur le Chemin des Dames, de juillet à novembre 1917, a prononcé plusieurs assauts avec le plus bel entrain, malgré les conditions les plus difficiles, et réussi à conserver le terrain chèrement conquis. Lors des récentes affaires, sous le commandement du colonel **CELLER**, a assuré, avec une superbe énergie, l'inviolabilité absolue de toutes ses positions dans un des secteurs les plus sensibles du front d'attaque ennemi et à la charnière de la bataille.*

Affaire du 15 juillet 1918.

Dans la soirée du 14 juillet, nous apprenons qu'une attaque ennemie est annoncée comme devant se produire cette nuit.

Grâce à la rapidité de l'exécution du retrait des troupes de la première position, nous occupons la deuxième position à 23 h.30. Le mouvement s'est heureusement effectué, sans incidents ni à-coups.

Le 15 juillet, à 0 h.05, un tir d'artillerie ennemi, d'une intensité extrême, s'abat sur tout le sous-secteur du régiment et sur nos arrières, puis peu à peu se localise et affecte tout particulièrement le centre de résistance de droite (C. R. Bois des Zouaves) occupé par le 1^er^ bataillon (commandant **REGNAULT**).

La violence de l'artillerie, qui affecte en majeure partie la première position, ne permet aucun doute sur les intentions de l'ennemi. Nous n'avons plus qu'à attendre. Tout est prêt et notre artillerie exécute les tirs de contre-préparation offensive.

A 3 h.30, l'attaque d'infanterie se déclenche sous la forme de vagues nombreuses et très denses.

La compagnie d'avant-postes du bataillon **REGNAULT** est submergée.

Malgré les pertes qu'elle a subies du fait de la violence du bombardement, elle contre-attaque furieusement. Le sous-lieutenant **VIENOT** est pris par les Allemands. Il réussit à leur échapper et rejoint sa section. Le sous-lieutenant **BUGUERET** n'a plus que quelques hommes. Il ne recule que pas à pas.

Le capitaine **MARQUENET** veut contre-attaquer encore. Il ne lui reste plus que sa liaison, à la tête de laquelle il avance dans le boyau des Zouaves. L'adjudant **LÉGER**, qui le suit et dont le nom a déjà été cité à l'occasion de la prise de la Ferme Moisy, lui fait remarquer : « Vous êtes le premier dans le boyau, mon capitaine, vous feriez bien de vous faire couvrir. » Le capitaine **MARQUENET** se retourne : « Ne croyez- vous pas, **LÉGER**, qu'un marsouin, doublé d'un Parisien, ne suffit pas à se couvrir lui-même. » L'Allemand est près. « En avant ! » Ce sont les derniers mots du capitaine **MARQUENET**, qui tombe et meurt en soldat. Adoré de ses hommes, il laisse des débris de sa compagnie fous de rage. Ils tiennent encore...

La résistance de cette héroïque petite troupe cause de lourdes pertes à l'ennemi qui n'avance que très péniblement, et lorsque, épuisé, à 6 heures du matin, il se présente devant le gros du 1^er^ bataillon solidement installé sur la deuxième position, il est arrêté net. Ses attaques seront d'ailleurs renouvelées sans plus de succès que la première. Le bataillon **REGNAULT** cramponné aux berges de la Vesle, qui forme la première ligne de notre première position, repoussera tous les assauts.

Le 17 juillet, à 17 heures, nous exécutons, avec le concours du 61^e^ B. T. S. (lieutenant-colonel **MALAFOSSE**), une contre-attaque visant à reprendre une partie de la première position. Elle réussit parfaitement. A 17 h.25, toute la ligne était réoccupée.

Nous avions perdu dans toute l'affaire 75 hommes (dont 9 tués), un officier tué et un blessé.

D'après un document pris sur le cadavre d'un officier allemand, l'ennemi élargissait sa conception de l'attaque du 1er juin. Celle du 15 juillet visait à l'encerclement de la Montagne de Reims. L'ennemi attaquant à 3 h.30 devait se trouver à 12 h.38 sur le versant est de la Montagne.

La vie de secteur reprend toujours, coupée par des alertes, de nombreuses patrouilles et quelques coups de mains.

Le 31 juillet, l'ennemi bombarde violemment à obus vésicants (ypérite) le centre de résistance occupé parle 61e B. T. S. Nous sommes obligés de changer nos troupes d'emplacement. Malgré toutes les précautions prises, nos pertes sont élevées. 6 officiers, 72 Européens et 177 Sénégalais intoxiqués.

Les projectors.

Le 11 août, le bataillon **RUAUX** occupait le centre de résistance du Fort de la Pompelle ; le bataillon **REGNAULT**, celui du Moulin Cliquot, à gauche du premier, lorsqu'à 2 h.40, après un court et violent bombardement, de violentes détonations formant un véritable coup de tonnerre se font entendre, tout le monde sursaute : « Un dépôt de munitions vient de sauter. » Mais l'erreur est grande et le mal aussi. Ce sont des « projectors » que l'Allemand vient de faire fonctionner.

Les projectors sont de vulgaires tubes fermés par le bas, disposés par milliers dans de petites tranchées et renfermant une charge et une bouteille contenant une grande quantité de gaz asphyxiants. La mise à feu est électrique. Le grand nombre de bouteilles lancées à la fois par les projectors et leur forte contenance donnent, à l'endroit ou elles tombent, une nappe de gaz d'une densité très grande. Aussi faut-il mettre le masque et ne pas le quitter. La surprise n'a pas donné à beaucoup le temps de le faire et nos pertes sont dures.

Le capitaine **VERNET** meurt asphyxié, ainsi que le lieutenant **BOURCAT** et 12 hommes. 3 officiers et 43 hommes sont intoxiqués.

Le lieutenant-colonel **VERDIER** prend le commandement du régiment. Le 7e R. I. C. est relevé par le 23e et cantonne à Bouzy et à Tours-sur-Marne, dans la Montagne de Reims. Ces localités sont riantes et ont peu souffert. Le régiment y goûte un délicieux repos, bien mérité, mais qui devait — encore une fois — ne pas durer longtemps.

Les 4 et 5 septembre, nous relevons le 21e R. I. C. dans le sous-secteur immédiatement à l'est de Reims.

Il s'agit à nouveau de faire des prisonniers, la division ennemie qui nous fait face n'étant pas identifiée.

De nombreuses patrouilles sont exécutées pour reconnaître les emplacements des petits postes allemands.

Celle du caporal **FOURTEAU** se distingue et tout particulièrement son chef qui, avec une patience inébranlable, passe, durant huit jours, toutes ses nuits dans les réseaux ennemis accompagné de quelques hommes. Il réussit à situer un petit poste ennemi et, à travers les réseaux, à se créer un passage pour surprendre les occupants à revers.

Tout est prêt. Dans la nuit du 13 au 14 septembre, **FOURTEAU**, accompagné de quelques

volontaires, pénètre dans les lignes ennemies par le chemin qu'il s'était créé, descend dans le boyau en arrière du petit poste allemand, remonte le boyau vers les premières, lignes et... tombe brutalement sur 4 guetteurs ennemis qu'il fait prisonniers [1].

Reims.

Dans les nuits des 27 et 28 septembre, le régiment, relevé par le 43e R. I. C., relève, à son tour, le 159e R. I. dans le sous-secteur Reims-Est.

Nous sommes dans Reims même (partie Est). Nos premières lignes, en raison du retrait effectué par le régiment à notre gauche, lors des attaques allemandes du 1er juin, sont aux lisières est de Reims. Nous recevons l'ordre du reprendre l'ancienne première position.

Sans plus attendre, le 28 septembre au soir, deux fortes reconnaissances du 3e bataillon (commandant **GOUDOUNEIX**) s'emparent de l'ouvrage des Marcassins et de notre ancienne première ligne, la tranchée de Lorraine.

Durant cinq jours, la compagnie du lieutenant **BLUZE** (9e compagnie du 7e R. I. C.) se maintient sur la position qu'elle a conquise, malgré les violentes contre-attaques répétées matin et soir, exécutées par des « stosstruppen » à la grenade incendiaire et au lance-flammes et malgré les bombardements à obus toxiques au cours desquels nos hommes sont obligés de se battre à la grenade.

Sous le nombre, ils sont obligés quelquefois de se replier sur un barrage intermédiaire. Mais le lieutenant **BLUZE**, un vieux marsouin, « ne laisse pas refroidir le morceau ». Aussitôt après, il entraîne sa compagnie à la contre-attaque et rejette l'ennemi des emplacements qu'il était parvenu à occuper.

Ces combats continuels et les bombardements à obus toxiques provoquent des pertes :

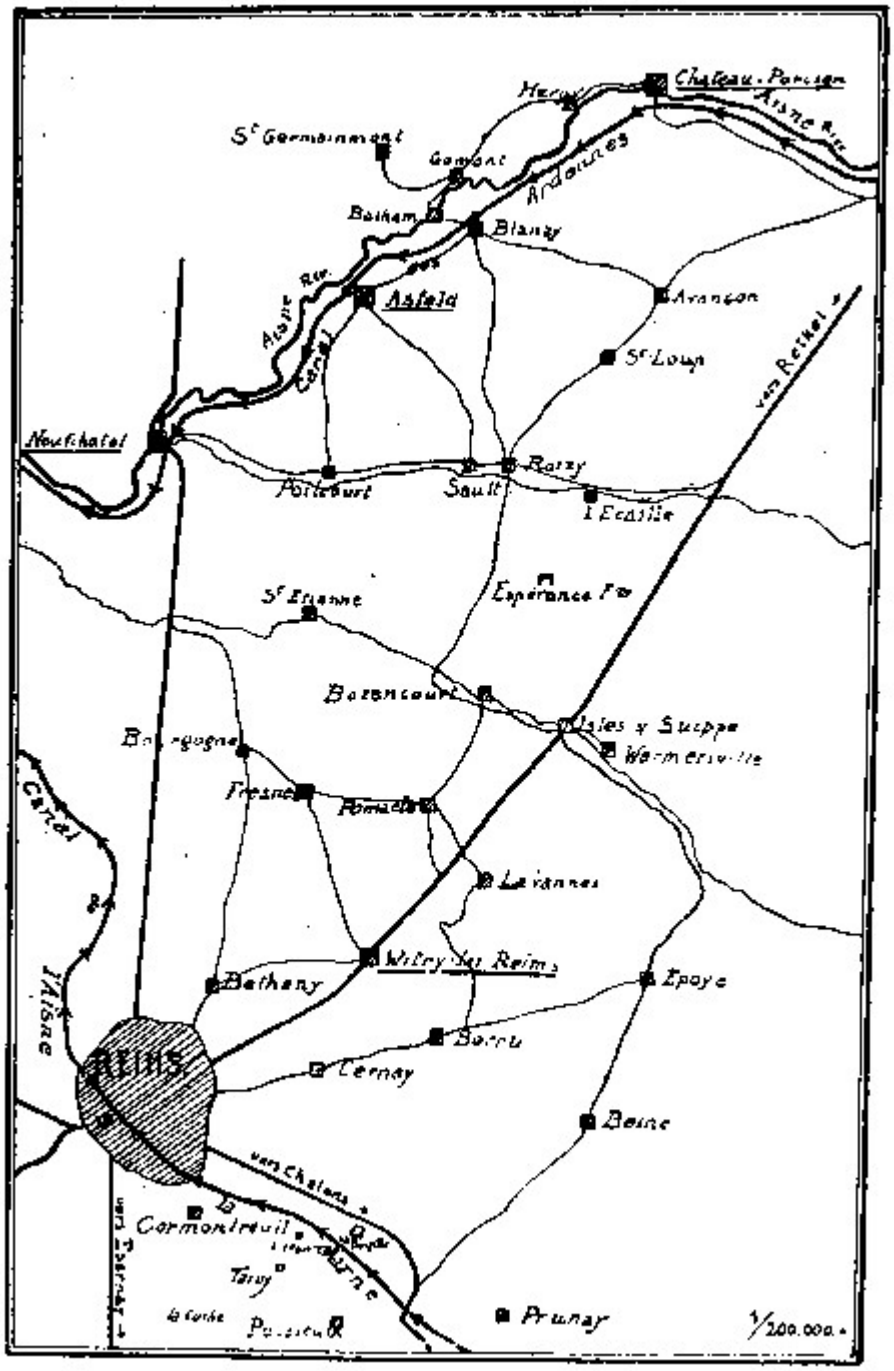
1 officier tué, 4 officiers intoxiqués, 1 homme tué, 14 hommes blessés, 121 hommes intoxiqués.

A la poursuite de l'ennemi.

1° *De Reims à la Suippe*. — Le 4 septembre, nos observatoires signalent des destructions opérées par l'ennemi dans ses lignes. Des dépôts de munitions, d'artifices, sautent et flambent. Les villages sont incendiés, Ces destructions se poursuivent dans la nuit.

De plus, du 4 octobre dans l'après-midi au 5 à 3 h.30, l'ennemi exécute de violents tirs à obus explosifs et toxiques sur notre première position. A partir de 3 h.30, cessation de tout tir et de toute activité ennemie.

1 Des coups de main ont aussi lieu. Dans la nuit du 23 au 24 septembre, l'ennemi en déclenche un avant d'avoir atteint nos lignes et surprend une de nos patrouilles commandée parle sergent **RENARD** qui parcourait la zone neutre. Nos hommes se défendent énergiquement. Du petit poste qu'il commandait, le caporal **MATHIEU** voit le combat. avec une décision et une initiative des plus opportunes, il court avec ses hommes au secours de la patrouille française, tue 1 officier allemand, fait 1 prisonnier et réussit à se dégager. Le caporal **MATHIEU** est, sur-le-champ, décoré de la médaille militaire.



Offensive d'août-septembre 1918.

Dans la matinée du 5 octobre, le bataillon **GOUDOUNEIX**, occupant la première position, pousse une reconnaissance jusque dans le village de Cernay-lès-Reims, aux lisières duquel passe la première ligne ennemie. Cernay a été évacué par les Allemands.

Les ordres de poursuite sont immédiatement donnés par le lieutenant-colonel **VERDIER**, commandant le régiment.

A droite, le bataillon **RUAUX** (2e du 7e R. I. C.) se dirige sur le village de Caurel et jusqu'à son arrivée sur la Suippe sera obligé de fournir flanc garde droite du régiment à cause de la position en retrait des troupes à droite (43e R. I. C.).

Au centre, le bataillon **REGNAULT** (62e B. T. S.) marche sur Vitry-lès-Reims.

A gauche, le bataillon **RIPERT** (61e B. T. S.) marche sur Bétheny qu'il dépasse et se tient en liaison étroite avec le 21e R. I. C. à notre gauche.

Dans la soirée, le front atteint est sensiblement jalonné par une ligne Est-Ouest passant par le village de Witry.

Le 6, à l'aube, le mouvement reprend toujours dans la même formation. Nos bataillons se dirigent sur Warmeriville et Isles-sur-Suippe.

Au moment où ils franchissent la crête de Witry, ils sont soumis à un feu violent et continu de l'artillerie ennemie qui ne réussit cependant pas à arrêter leur progression. Grâce aux formations très diluées prises par les compagnies, nos pertes sont à peu près nulles.

L'ennemi a entassé sur nos pas toutes les embûches qu'il a pu imaginer. Les maisons, les abris, les carrefours de routes sont minés. Un simple fil tendu, qu'il suffit de toucher, provoque l'explosion. Mais nos marsouins connaissent déjà tous les trucs de l'Allemand. Des sapeurs marchant avec nous font sauter à bonne distance tous les dispositifs.

Vers 10 heures (le 6 octobre), nos éléments avancés occupent les bois qui couronnent les hauteurs au sud de la Suippe.

Dans les journées des 6, 7 et 8 octobre, de fortes reconnaissances sont envoyées sur les villages de Warmériville et d'Isles-sur-Suippe. Elles avancent très difficilement sur le glacis formé par les pentes des hauteurs au sud de la Suippe. L'ennemi tient très solidement les villages bordant la rivière.

Les journées des 9 et 10 octobre et, en particulier, la journée du 10 et la nuit du 10 au 11 sont caractérisées par une très forte activité de l'artillerie ennemie qui bombarde violemment à obus explosifs et toxiques notre position au sud de la Suippe, les localités et les voies de communication.

L'infanterie ennemie est très vigilante. Les reconnaissances envoyées sur Isles-sur-Suippe, les 9 et 10 octobre, trouvent le village toujours très fortement tenu par des mitrailleuses.

2° *De la Suippe au nord de l'Aisne*. — Le 11 octobre, à l'aube, une reconnaissance se porte à nouveau sur Isles-sur-Suippe qu'elle ne peut aborder, étant soumise au feu d'une douzaine de mitrailleuses postées aux lisières du village.

Vers 7 h.30, deux nouvelles reconnaissances pénètrent dans le village que l'ennemi vient d'évacuer pour se reporter dans les tranchées longeant la crête au nord du village.

Nos deux bataillons de première ligne (bataillon **RUAUX** (2e) à droite, bataillon **REGNAULT** (1er) à gauche poussent de l'avant et forcent les Allemands à lâcher les lignes qu'ils tenaient.

Ancestramil

La progression vers la rivière *La Retourne* commence, le bataillon **RIPERT** (61e B. T. S.) étant en flanc garde à notre droite pour protéger le mouvement. La marche se poursuit pendant la nuit dans les bois entre Suippe et Retourne, en liaison à gauche avec le 23e R. I. C.

Le 12 octobre, à la pointe du jour, nous atteignons la Retourne. Quelques mitrailleuses ennemies se dévoilent dans le village de l'Écaille qui borde la rivière, mais se retirent aussitôt.

A 9 heures du matin, nous recevons l'ordre d'atteindre l'Aisne le jour même. Nous reprenons la marche et à 17heures nous bordons les hauteurs au sud de la rivière malgré les difficultés du terrain parsemé de bois et très mamelonné. En dépit de leur fatigue, provoquée tant par les bombardements à obus toxiques des jours précédents que par la longueur de la marche, les hommes font preuve d'un entrain remarquable.

Dès notre arrivée sur les hauteurs, au sud de l'Aisne, nous poussons nos patrouilles sur la rive sud du canal des Ardennes, que nos bataillons bordent après quelques escarmouches, notamment à la Ferme Pargny.

Le forcement du canal des Ardennes et de l'Aisne.

Le 13 octobre au matin, nous recherchons les points de passage les plus favorables sur le canal des Ardennes et sur l'Aisne. Les lieux dits : la Heureuse et Mortimont sont choisis.

Dès lors, avec les seules ressources du régiment et malgré les tirs des mitrailleuses et de l'artillerie ennemies — tirs qui se font de plus en plus denses sur les rives du canal et de l'Aisne — les radeaux sont aménagés sur lesquels passent nos patrouilles qui vont fouiller les bois entre canal et Aisne, puis ceux au nord de l'Aisne, dès qu'elles ont pu être renforcées. Nous les nettoyons et rejetons des éléments ennemis armés de mitrailleuses facilitant ainsi les premières opérations de franchissement de l'Aisne par le régiment et les patrouilles du 23e colonial à notre gauche.

La construction des bacs et passerelles, commencée dans la matinée par les pionniers du régiment et continuée dans la soirée par le génie, se poursuit malgré les difficultés provoquées par le manque de matériaux et le tir incessant de l'artillerie ennemie sur l'Aisne et le canal.

A 14 heures, le 13 octobre, une compagnie du bataillon **RUAUX** (de droite) et un peloton du bataillon **REGNAULT** se trouvent au nord de l'Aisne, établis en têtes de pont et protégeant la construction des passerelles.

Le passage du canal et de l'Aisne se continue dans l'après-midi et durant toute la nuit.

Le 13 octobre, à 18 heures, l'ordre est reçu :

1° De forcer le passage de l'Aisne dans la nuit du 13 au 14 et d'avoir le 14 au matin un bataillon d'avant-garde sur la côte de Gomont (hauteur au nord de l'Aisne) ;

2° De faciliter le passage du 23e R. I. C. en nettoyant le terrain au nord du canal et de l'Aisne. (Le régiment est le premier du corps d'armée qui ait franchi l'Aisne.)

Ces opérations avaient déjà été commencées d'après les ordres du lieutenant-colonel **VERDIER**, dans la matinée du 13.

Prise de la côte de Gomont.

Le 14 octobre, à 1 h.30, nos deux bataillons de première ligne (bataillons **RUAUX** et **REGNAULT**) avaient franchi l'Aisne ainsi que le bataillon de réserve (61e B. T. S.) et qu'une partie du bataillon **GOUDOUNEIX** (réserve d'I. D.).

Le 14 octobre, à 5 heures, le bataillon **REGNAULT**, avec le bataillon **RUAUX** en flanc garde échelonnée sur sa droite, se porte à l'attaque de la côte de Gomont. Les compagnies qui se sont avancées à la faveur du brouillard gravissent les pentes escarpées, en cisaillant les réseaux de fils de fer, et en un élan magnifique enlèvent la crête, bousculent et dispersent l'ennemi.

Les deux compagnies de tête du bataillon **REGNAULT**, 1re compagnie (lieutenant **GIRARDOT**) et 3e compagnie (lieutenant **QUINCHARD**), poursuivent de leurs feux l'ennemi qui se retire. A deux reprises, les Allemands tentent de rassembler leurs éléments en vue d'un retour offensif ; chaque fois nos feux les dispersent.

Mais prise de flanc par des mitrailleuses installées au nord de Gomont, à l'ouest de la côte de Gomont, la 3e compagnie est obligée de se reporter un peu en arrière. Les autres compagnies arrivent et se mettent en ligne.

La compagnie **FINIGER** (du 61e B. T. S.), mise à la disposition du bataillon **REGNAULT**, survient à son tour. Elle parvient jusqu'au cimetière du village de Gomont dont elle oblige les défenseurs à se replier, facilitant ainsi le débouché du 23e R. I. C.

Il est 7 heures, le 7e tient à ce moment les hauteurs au nord de l'Aisne, entre le village de Gomont (à l'Ouest) et le Moulin d'Herpy (à l'Est). Le village d'Herpy n'a pas été attaqué par le 43e R. I. C. (à notre droite) qui n'a pu franchir l'Aisne. De nombreuses mitrailleuses et une batterie de 77 installées aux lisières et aux abords du village ouvrent un violent feu d'enfilade sur nos unités qui tiennent la côte. A défaut de contre-batterie, le groupe d'appui du régiment (groupe **BILLAUD**, du 2e R. A. C.) essaie en vain de réduire au silence la batterie de 77.

Pour échapper à ce tir, le bataillon **REGNAULT** pivote sur sa droite, autant que cela lui est possible, pour faire face au Nord-est et se présenter de front au tir des canons allemands. Le mouvement se poursuit dans la journée du 15 en liaison avec le 23e R. I. C.

Dans les journées des 15 et 16 octobre, noire situation ne change pas. Nous envoyons des reconnaissances sur le Moulin et le village d'Herpy qu'elles trouvent très fortement tenus et protégés par d'épais réseaux de fils de fer.

L'artillerie ennemie ne nous laisse aucun répit. Elle réagit très violemment sur tout le front, sur les rives du canal et de l'Aisne, particulièrement par obus toxiques.

Dans la nuit du 16 au 17, le régiment est relevé par le 22e R. I. C.

Nos pertes, très dures, causées surtout par le tir d'enfilade venant d'Herpy, s'élèvent à :

3 officiers tués (capitaines **MARTY** et **FINIGER**, sous-lieutenant **COLIN**) ;

10 officiers blessés (dont le chef de bataillon **REGNAULT** intoxiqué par les gaz) ;

50 hommes tués ;

413 blessés ;

8 sénégalais tués ;

31 sénégalais blessés.

Relevé des lignes, le régiment va cantonner au camp allemand de Saint-Loup, puis au Mulheimer Lager, à 6 kilomètres au nord de Reims.

Le 1er bataillon (capitaine **AUBERT**) est détaché à Wez et à Thuizy, où il effectue des travaux.

Les autres bataillons (2e, 3e et 61e B. T. S.) sont mis, le 25 au soir, à la disposition du général commandant la 2e D. I. C.

Le bataillon **GOUDOUNEIX** (3e du 7e R. I. C.) relève en première ligne le bataillon **BOUHABEN** du 43e R. I. C. Il est à la disposition du colonel commandant le 43e R. I. C. Le bataillon **RUAUX** (2e), en soutien, se trouve au nord de Gomont. Le 61e B. T. S. est en réserve de D. I.

Le 30, le bataillon **RUAUX** est mis à la disposition du colonel commandant le 22e régiment d'infanterie, le 61e B. T. S. à la disposition du général commandant Fl. D. de la 45e D. I.

A 15 heures, une attaque est déclenchée par le 22e R. I. (28e D. I.) ; le bataillon **RUAUX** devait la continuer, mais il n'est pas déplacé, la progression à droite et à gauche n'ayant pu avoir lieu.

Enfin, le 31 octobre au soir, après avoir passé six jours dans ce secteur, où l'artillerie ennemie faisait rage, les bataillons et l'É. M. du régiment sont relevés.

Nous avons subi des pertes du fait du tir ennemi :

1 officier tué (lieutenant **LOZACH**) ;

8 hommes de troupes tués ;

113 blessés.

Le régiment cantonne :

Le 31 au soir, à Asfeld et Aire ;

Le 1er novembre au soir, à Isles-sur-Suippe ;

Le 3, à Sillery, la Pompelle et Taissy, notre ancien secteur à l'est de Reims. Enfin, le 4, à Tours-sur-Marne, dans la Montagne de Reims.

La Lorraine et l'armistice.

Le 6 novembre, le régiment est embarqué en chemin de fer à Oiry.

Il est déposé aux environs de Neufchâteau, dans les Vosges ; à Châtenois et Gironcourt et cantonné à Reinoville, Honeville et Barville.

Une attaque est en préparation en Lorraine. On nous a amenés dans la région pour y prendre part, cela ne nous étonne plus... et nous venons à peine de sortir de la fournaise... Mais l'on sent bien que l'Allemand est aux abois ; il vient de demander un armistice, mais n'acceptera probablement pas nos conditions. C'est le dernier « coup dur » que nous allons donner. Et l'on se prépare.

Le 11 novembre — date mémorable — à 2 heures du matin, le régiment se met en marche vers le front de Lorraine.

Avant d'arriver à Vandeleville, charmant petit village lorrain, le régiment est croisé par un brave territorial, un « Terrible », comme l'appellent nos troupiers. Du plus loin qu'il voit les premiers

éléments de régiment, il lève les bras au ciel et nous crie : « Ça y est, les gars, les Boches sont f... Ils ont signé. » — « Sans blague, papa », demande le marsouin qui n'en croit pas ses oreilles. — « La dépêche est affichée à Vandeleville », explique le vieux pépère.

Tout le monde, à l'arrivée dans le village, veut voir la fameuse dépêche. C'était l'ordre du maréchal **FOCH** à toutes les troupes alliés. Le voici dans tout son laconisme :

« Les hostilités sur tous les fronts de terre et de mer devront cesser le 11 novembre, à 11 heures (heure française).

» Les troupes ne devront pas, jusqu'à nouvel ordre, dépasser la ligne atteinte à ce jour et à cette heure. »

Une émotion intense étreint le marsouin. Il n'y a pas de cris : l'heure est solennelle entre toutes.

La première pensée est pour l'ami, pour le camarade de combat tombé au champ d'honneur.

« On vivait toujours ensemble, partageant la pitance, maigre quelquefois, on dormait côte à côte dans la tranchée, l'on riait et l'on souffrait ensemble. Il est tombé un jour, bravement, combien de fois crânement, car le marsouin sait mourir.

» Mais le sacrifice n'est pas vain. La victoire est ton œuvre, ô mort. Du sillon où tu gis, marqué par la simple croix de bois, écoute :

A mes amis morts.

En ces jours d'allégresse et de recueillement,
C'est vers vous seuls, ô morts bien-aimés, que s'élèvent
La reconnaissance et la ferveur de nos rêves.
Nous vous offrons ces fleurs, amis, pieusement,
Car vous avez semé, d'un geste lent,
Le grain sacré d'où naît toute moisson nouvelle ;
Car vous avez aimé la terre maternelle
Au point de l'abreuver, à flots, de votre sang.
Vous n'êtes pas tombés en vain. Dormez en paix.
Nous n'oublierons jamais, ô morts, quoi qu'il advienne,
Et nous serons de bons et de durs ouvriers.
Votre humble croix de bois qui couronne un sillon
Sera la plus subtile et plus sûre gardienne
Du champ du souvenir et des traditions.

Lieutenant **MARILLIER**,
C. M. 1. du 7e marsouins.

Ancestrami

Le régiment parvient dans, la matinée dans les localités aux environs de Vezelize (Hammeville, Houdreville, Govillier, etc...). Les cloches, sonnent à toute volée, chantant la victoire.

Les marsouins, à peine le sac quitté, vont dans le clocher du village. Ils veulent que les cloches sonnent toute la journée et se relaient entre eux. Le sonneur d'Hammeville sourit en les regardant faire. Un camarade apporte une bonne nouvelle dans le clocher : « *Le bistro du coin s'est fendu d'un baril de bière, c'est à l'œil.* » Les sonneurs, sans se faire prier, se désaltèrent et les cloches d'Hammeville et des villages environnants ne s'arrêtent que très tard dans la nuit.

L'Alsace-Lorraine. Le Palatinat bavarois. Le Rhin.

Le régiment poursuit sa marche et, passant par Saint-Mard et Sommervillers, arrive à la frontière, à l'ancienne frontière de 1914, au nord d'Arracourt. Une croisée de chemin : c'est là qu'elle passait... C'est un moment d'émotion intense... et l'on continue la marche.

Nous arrivons à Moyenvic où nous allons cantonner. Le régiment défile puis, dans la rue principale, s'arrête face au drapeau auquel il rend les honneurs.

Se détachant de la foule en délire, des vieillards qui pour la première fois depuis quarante-huit ans ont arboré la, médaille de 1870-1871, s'approchent du drapeau qu'ils baisent pieusement, puis ils s'éloignent en sanglotant. Une vieille femme conduisant trois marmots, ses petits-enfants, s'approche aussi, et désignant les bambins demande au porte-drapeau : « *Peut-on leur faire embrasser le drapeau ?* » L'officier incline lentement l'emblème sacré pour que les bambins puissent saisir et baiser l'étoffe aux trois couleurs.

Le 18 novembre, à7 heures, le régiment quitte Moyenvic et se porte sur Dieuze. Il doit y faire son entrée précédé du général **MAZILLIER** commandant le 1er corps d'armée colonial. 12 kilomètres : « ***Une étape pour rire*** », disent les poilus. Et l'on marche avec plaisir, car le froid est piquant et il a gelé la nuit dernière.

Un véhicule chargé de meubles suit la route en sens inverse : des expatriés lorrains qui rentrent dans leurs foyers. Un vieillard tient à la bride un cheval plus qu'efflanqué. La grand-mère juchée sur la voiture sourit de toutes ses rides à nos soldats et soutient deux marmots qui agitent désespérément leurs petites mains, en signe de réjouissance. Le restant de la famille suit. Une joie intense se lit sur le visage .de chacun. On cause avec le poilu dont la verve s'aiguise et dont les réflexions se font amusantes et touchantes tour à tour. C'est ainsi tout le long de la route, une théorie de voitures convoyée par ceux que l'Allemand avait arrachés à leurs foyers pour les exiler outre-Rhin.

Nous approchons de Dieuze. Un monde d'enfants vient à notre rencontre. Chaque bambin brandit un drapeau tricolore qui sort... nul ne sait d'où... L'un d'eux est même coiffé d'un képi rouge, dont la forme bien connue dit la vieillesse et rend hilares nos marsouins.

Un coup de corne et c'est la pause qui précède notre entrée dans la ville. Enfants et jeunes gens entourent nos soldats qu'ils questionnent, auxquels ils racontent les vexations subies et aussi le départ du Boche honteux et détesté, sur le passage duquel surgissait de temps en temps à une fenêtre un drapeau français que l'on était obligé de rentrer précipitamment sous la menace coutumière. Mais la farce était jouée et les couleurs françaises inspiraient une sainte horreur à l'Allemand qui fuyait la terre lorraine.

Et l'on s'ébranle à nouveau. Voici Dieuze toute proche. L'on devine une multitude de drapeaux.

Nous passons devant une villa dont toutes les fenêtres sont pavoisées. Sur l'une d'elles ont été posées deux statuettes : Jeanne d'Arc et Napoléon...

Nous pénétrons dans la ville et atteignons la place de l'Église. Le général **MAZILLIER** s'y tient. Le drapeau du 7e régiment — à l'étoffe trouée et aux couleurs pâlies — est à ses côtés. Aux accents de l'hymne de marine, de son pas souple, le régiment défile, superbe de tenue.

Massée sur la place de l'Église et dans les rues avoisinantes, la population de Dieuze acclame nos soldats auxquels des jeunes filles costumées en Lorraines tendent des fleurs. L'enthousiasme est indescriptible. Nos marsouins accueillent l'hommage avec un sourire, et plus d'un avec des larmes dans les yeux.

Mais la fête se termine. Le régiment s'écoule et pénètre dans les immenses casernes de Dieuze, allemandes encore il y avait à peine deux jours.

Passer en revue le détail des gentillesses, toutes les attentions dont furent entourés nos poilus serait trop long. Qu'il suffise de dire que nos braves en furent profondément touchés, et que la joie des Lorrains de Dieuze fut un nouveau et superbe démenti aux allégations teutonnes.

Le 20 novembre, nouvelle étape ; nous parvenons à Fenetranges. Parée, aussi coquette que Dieuze, elle nous accueille avec la même joie, les mêmes ris. Puis c'est Berg, puis Bitche, petite ville lorraine non loin de la frontière palatine. Ses maisons s'étalent à l'entour d'un coteau que surmontent d'antiques fortifications et de vastes casernes, maintenant vestiges de l'occupation allemande.

Voici quarante-huit ans que Bitche vit sous la botte allemande. Le souvenir de la France est, malgré tout, resté vivace et la nouvelle de la désannexion a été le signal d'une joie délirante. Les « Feldgrauen » bousculés, lapidés, abandonnèrent la ville quatre jours avant l'arrivée des Français. La population se mit en devoir de recevoir les libérateurs. Les vieux drapeaux tricolores — combien nombreux — sortirent de leurs retraites. Les jeunes filles, de leurs mains agiles, confectionnèrent des cocardes tandis qu'hommes et enfants élevaient des arcs de triomphe aux inscriptions multiples.

Parée et coquette, Bitche attendit... avec une impatience fébrile...

Le temps parut long quand, un après-midi, des enfants qui guettaient l'arrivée de nos troupes accoururent et annoncèrent notre détachement d'avant-garde qui s'était arrêté à quelques kilomètres de la ville. La nouvelle — comme une traînée de poudre — fit le tour de la ville. Ce fut un délire. En peu de temps tous furent parés : jeunes filles en costumes locaux, bourgeois endimanchés, la cocarde française à la boutonnière, notables en habit, et le vieux maire français, que les Allemands avaient révoqué pour le remplacer par une de leurs créatures, avait ceint sa vieille écharpe tricolore et arboré sa médaille de combattant de 70...

Les cloches sonnent à toute volée. L'impatience se fait de plus en plus grande, lorsqu'enfin, du haut de la côte sur laquelle grimpe la route de Bitche à Rorbach, les sonneries des clairons français parviennent à la population fébrile. Des capotes bleues apparaissent et le délire s'empare de la foule. Les cloches deviennent folles, de leur voix puissante, elles sonnent la résurrection des provinces retrouvées. Entre deux haies de Lorrains, de Lorraines en joie, de mouchoirs agités, de ris, de pleurs, précédé du général **PUYPEROUX**, commandant la division, le régiment défile. Le pas souple de nos poilus, malgré l'étape de plus de 30 kilomètres, étonne ceux qui ne connaissaient que le pas pesant de la botte allemande. Et le sourire de nos hommes, les larmes qui, sur les joues halées de quelques-uns, se répandent, enchantent ceux que nous rendons à la France.

Oh ! cette foule... De jeunes Alsaciennes, de jeunes Lorraines dans leurs costumes nationaux. Cette

pauvre vieille femme venue à pied de Walschbronn pour voir les Français, ces vétérans de **70**, vieux et cassés, qui saluent leurs cadets, des pleurs dans les yeux, quel démenti ne donnaient-ils pas en cet instant sublime à ceux qui croyaient les avoir assimilés... Leurs acclamations saluent l'aurore d'une liberté nouvelle que nous leur avons rendue après un demi-siècle d'esclavage.

Une compagnie est rangée face au général **PUYPEROUX** et au drapeau. Elle présente les armes et disparaît presque dans la foule qui l'entoure. Pendant quelques secondes, le silence est impressionnant. Un commandement « *au drapeau* ». Les têtes se découvrent. Tous les yeux sont fixés sur le drapeau du 7e marsouins dont les couleurs pâlies disent la gloire. La sonnerie éclate suivie de *La Marseillaise* que la foule, d'une seule voix, entonne...

Le 23 novembre, nous nous trouvons à Walschbron, sur la frontière de 70 cette fois.

C'est un pèlerinage pour chaque poilu que de se rendre au poteau frontière séparant encore la Bavière de l'Alsace-Lorraine.

Le 1er décembre, le régiment fait à nouveau mouvement, passe la frontière et foule la terre allemande : nous sommes dans le Palatinat bavarois. Une folle gaieté s'empare des poilus. Les rangs semblent une bande de moineaux qui piaille... piaille...

Nous traversons la ville de Pirmasens. La population est souriante à notre passage. Nous en concevons un certain étonnement. Nous arrivons à Waldfischbach et parvenons enfin à Bad-Durkhcim, notre zone de stationnement, après avoir passé par Kaiserslautern et Hochspeyer.

Bad-Durkheim et les villages dans lesquels cantonnent nos bataillons sont accrochés aux pentes est de la chaîne de Haardt. Devant nous s'étend la plaine du Rhin.

Le Rhin... Tout le monde veut le voir ; majestueux, boueux, creusé de tourbillons, il roule ses eaux.

Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Le rêve enfin se réalisait, le poilu de la grande guerre, le marsouin était sur le Rhin.

Ancestrimmo

— 1 9 1 9 —

—

Au 1er janvier 1919, le régiment est commandé par le lieutenant-colonel **VERDIER**. Ses bataillons sont sous les ordres des commandants **REGNAULT** (1er), **RUAUX** (2e) et **GOUDOUNEIX** (3e).

Il fait partie de l'armée d'occupation du Palatinat et cantonne dans la région de Bad-Durkheim.

Le 2 janvier, il se déplace pour aller cantonner à Schifferdst et Otterstadt.

Le 13 février, il se trouve à Neustadt, dans le Haardt ; le 26 mars, à Spire, capitale gouvernementale du Palatinat bavarois.

Le lieutenant-colonel **DEFOORT** vient de prendre le commandement du régiment en remplacement du lieutenant-colonel **VERDIER**.

Enfin, le 17 mai, il se déplace à nouveau et se transporte par étapes à Gross-Gérau (est de Mayence).

Le 18 juin, nous reprenons les avant-postes en vue d'une reprise possible des hostilités. La 3e D. I. C. est avant-garde de la VIIIe armée (général **GÉRARD**). Cette avant-garde sera transportée en camions automobiles. Le 7e est tête d'avant-garde.

Le 23 juin au soir, le régiment est entassé dans les camions prêts à partir lorsque arrive l'ordre de regagner les cantonnements, la paix étant virtuellement signée.

Après un séjour de plus de sept mois en Allemagne, le 7e regagne la France. Il embarque à Russelsheim le 13 juillet et débarque à Bordeaux (2e et 3e bataillons) et Rochefort-sur-Mer (1er bataillon) les 13 et 16 juillet.

Ancestrami

Citations obtenues par le 7e régiment d'infanterie coloniale

AU COURS DE LA CAMPAGNE

A l'ordre de l'armée.

Ordre général n° 9.028 D. du G. Q. G. du 11 août 1918 *:*

Valeureux régiment, d'une ardeur offensive admirable, d'une ténacité et d'un esprit d'abnégation au-dessus de tout éloge, s'est fait brillamment remarquer à Saint-Vincent (août 1914), Beauséjour (décembre 1914), Ville-sur-Tourbe (mai 1915), à l'offensive de Champagne (septembre 1915), à Frise (février 1916). Sous l'énergique impulsion du lieutenant-colonel ***PASQUIER*** *a, lors de l'offensive de la Somme (juillet 1916), conquis tous ses objectifs, y compris la forte position d'Assevillers, faisant 1.050 prisonniers et prenant 5 canons ; sur l'Ailette, en avril-mai 1917, s'est emparé, au prix des plus héroïques efforts sur le plateau de la Ferme Moisy, de la position Hindenburg et résisté aux violentes contre-attaques d'un adversaire acharné, lui faisant 140 prisonniers.*

Ordre général n° 376 de la Ve année du 22 août 1918 *:*

Sur le Chemin des Dames, de juillet à novembre 1917, a prononcé plusieurs assauts avec le plus bel entrain, malgré les conditions les plus difficiles et réussi à conserver le terrain chèrement conquis. Lors des récentes affaires [1]*, sous le commandement du colonel* ***CELLIER****, a assuré avec une superbe énergie l'inviolabilité absolue de toutes ses positions dans un des secteurs les plus sensibles du front d'attaque ennemi et à la charnière de la bataille.*

Ordre général n° 427 de la Ve armée du 28 novembre 1918 *:*

Après avoir brillamment combattu dans les tranchées à l'est de Reims, du 28 septembre au 5 octobre 1918, après avoir pris part énergiquement à la poursuite de l'ennemi sur la Suippe et la Retourne, a, sous l'habile et énergique direction de son chef, le lieutenant-colonel ***VERDIER****, franchi l'Aisne de vive force, les 13 et 14 octobre, sous un bombardement violent d'artillerie et des rafales incessantes de mitrailleuses. Toutes les unités rivalisant d'entrain, a passé la rivière sur des radeaux improvisés et des passerelles de fortune édifiées en bâte sous le feu de l'ennemi, s'est porté ensuite crânement à l'attaque dans un ordre magnifique, a bousculé l'adversaire et a rapidement enlevé les hauteurs bordant la rive nord, de la rivière.*

1 Juin à l'est de Reims.

A l'ordre du corps d'armée.

***Ordre général n° 529 du 1er C. A. C.** du **10 juillet 1917** :*

*Remarquable régiment animé au plus haut point de l'esprit offensif. A participé brillamment à toutes les actions de la division. Sous l'énergique impulsion du lieutenant-colonel **PASQUIER**, s'est particulièrement distingué aux attaques de la Somme du 1er au 5 juillet 1916, enlevant de haute lutte, et grâce à sa superbe ténacité, des positions très fortement tenues et le village d'Assevillers, prenant 5 canons et faisant plus de 1.000 prisonniers. A pris part, le 16 avril, et du 5 mai au 9 mai 1917, entre Laffaux et Vauxaillon, aux violents et durs combats livrés pour la possession d'une puissante organisation ennemie établie dans un pays très difficile ; a fait preuve, à cette occasion, de la plus brillante énergie en s'accrochant au terrain, en conservant intégralement, malgré les furieuses contre-attaques d'un adversaire acharné, les positions formidables qu'il avait conquises au prix des plus durs efforts. A fait plusieurs centaines de prisonniers et pris un important matériel.*

Citation obtenue par la 9e compagnie.

***Ordre général n° 803 du 6 septembre 1917** de la Xe armée :*

*Du 27 au 30 juillet 1917, sous l'énergique commandement du capitaine **MAGNY**, a résisté à une violente attaque ennemie; en contre-attaquant, a réussi à occuper la première ligne ennemie et s'y est maintenue malgré un violent bombardement et plusieurs contre-attaques.*

Citation obtenue par la 7e compagnie.

***Ordre général n° 1.288 du 30 mai 1918** de la IVe armée :*

Depuis le début de la guerre, a pris part aux plus durs combats de nos grandes batailles : l'offensive du 22 août 1914, la Marne, la Champagne, la Somme, le Chemin des Dames. S'est partout affirmée comme une belle unité militaire.

*En dernier lieu, sous le commandement du capitaine **WILLEMEZ**, a pénétré très avant dans les lignes ennemies [1] et a su mener à bien une mission délicate, malgré de nombreuses difficultés ; a pu ainsi fournir à l'autorité supérieure des renseignements intéressants sur l'ordre de bataille ennemi.*

---

1 A l'est de Reims.

Légion d'Honneur et Médailles militaires

OBTENUES PAR

LES OFFICIERS ET HOMMES DE TROUPE

du 7e régiment d'infanterie coloniale.

Ancestramil

LÉGION D'HONNEUR

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent :

Pour Officiers :

MILLOT (Constant), colonel.

DUDOUIS (L.-J.-M.), lieutenant-colonel.

SÉVIGNAC (Jean-Hector), chef de bataillon.

A l'assaut du 25 septembre 1915, a enlevé d'un bel élan la quatrième vague et, dans une attitude très crâne, l'a conduite jusqu'au pied du retranchement ennemi où, arrêté par le feu intense de l'infanterie et des mitrailleuses allemandes, il sut la retrancher rapidement, s'est maintenu opiniâtrement pendant trois jours sur la position ainsi organisée, jusqu'au moment où il a été blessé très grièvement par un éclat d'obus.

LESCAZE (Léonard-Henri), capitaine.

S'est distingué dans tous les combats auxquels le régiment a pris part, et, à l'assaut du 25 septembre 1915, a entraîné sa compagnie avec un tel élan qu'il l'a portée, malgré le feu intense de l'ennemi, jusque dans la première tranchée allemande où il s'organisa et se maintint opiniâtrement pendant plusieurs jours.

DELPY (Aristide-Frédéric-Adolphe), capitaine.

Officier de haute valeur qui a brillamment et énergiquement commandé une compagnie de mitrailleuses. A toujours donné l'exemple de la plus grande bravoure et du plus beau sang-froid. Atteint le 12 février 1916 d'une première blessure, a refusé de se laisser évacuer et a été très grièvement blessé au combat du lendemain.

PASQUIER (Gustave-Louis-Félix-Paul), lieutenant-colonel.

Officier supérieur qui s'est fait remarquer d'une façon particulière au cours des attaques des 1er, 2, 3 et 4 juillet en conduisant à l'assaut dans des conditions difficiles un régiment dont il venait de prendre le commandement. Grâce à son sang-froid, son coup d'œil et les habiles dispositions prises, a réussi à s'emparer de haute lutte de toutes les tranchées allemandes qu'il avait à conquérir.

BUISSON (Jean-Jules), Chef de bataillon à titre temporaire.

RADENAC (Louis- Adolphe-Marie), capitaine.

BERNARD (Étienne-Joseph), active, chef de bataillon breveté.

Archives militaires

Pour Chevaliers :

MUSSAT, capitaine.

DANNE (Pierre), adjudant-chef.

SECHET (Félix), capitaine.

Très belle attitude au feu. Blessé une première foi, est resté à son commandement jusqu'à ce qu'une deuxième blessure, quinze jours après, l'oblige à se faire évacuer.

BOURREAU (L.-H.), capitaine.

Très brillante conduite depuis le début des opérations, en particulier le 31 décembre, où il a été blessé en faisant la reconnaissance d'une position qu'il devait attaquer avec sa compagnie. Malgré la gravité de sa blessure, n'a consenti à se laisser évacuer qu'après avoir donné à son lieutenant des instructions pour l'attaque.

DARROUX (J.-F.-B.), capitaine.

VALETTE-VIALARD (M.–P.), sous-lieutenant.

FAUCHÉ (Ildebert-Marie-Joseph-Pierre), capitaine.

A brillamment conduit sa compagnie à l'assaut le 25 septembre 1915 et, quoique blessé, a organisé rapidement la position devant laquelle son élan fut arrête et l'a défendue opiniâtrement, pendant plusieurs jours.

JAUREGUIBER (Jean-Georges), médecin-major de 2e classe.

Dévoué et courageux, s'est dépensé sans compter pour rechercher, sous le bombardement, les blessés, les panser et les évacuer.

PLUMET (Joseph Marie), lieutenant.

Monté à l'assaut avec sa section de mitrailleuses, mêlé aux premiers éléments de l'attaque, a mis ses pièces en batterie dans la tranchée allemande, d'où il a pu faucher les contre-attaques de l'ennemi ; malgré une blessure et les lourdes perles de la troupe qu'il commandait, s'est maintenu énergiquement, sous le feu et les intempéries, à son poste avancé et dangereux jusqu'au moment où une seconde blessure grave l'a obligé à se laisser évacuer.

JOURDA (Michel), sous-lieutenant, 5e compagnie.

Excellent officier, vigoureux, énergique, d'un dévouement absolu. Blessé très grièvement aux tranchées, a été amputé de la cuisse droite.

MATHIS (Charles-Edmond), médecin-major de 1re classe.

Excellent chef de service. S'acquitte de ses fonctions avec une compétence parfaite, un zèle et un dévouement inlassables.

Ancestramil

FOX (Émile-Henri), capitaine.

TOULZE (Édouard-Charles-Jean), sous-lieutenant.

Vaillant officier qui s'est toujours conduit brillamment au feu. A donné le plus bel exemple de courage et d'entrain en prenant, à la tête d'une quarantaine d'hommes, une tranchée fortement occupée par les Allemands. A été très grièvement blessé en résistant énergiquement à un retour offensif de l'ennemi.

BOUCHET (Henri-Émile), lieutenant.

Officier d'un remarquable esprit de décision. Sur le front depuis le début des hostilités, a assisté à toutes les affaires auxquelles le régiment a pris part. Chargé, le 13 février 1916, d'exécuter une attaque dans des conditions difficiles, a porté sa compagnie en avant avec une vigueur et une énergie admirables. Atteint de trois blessures, a conservé jusqu'au dernier moment le commandement de sa compagnie.

BUFFALAN (Denis-Pascal), capitaine.

Officier ancien de services et comptant des campagnes coloniales ; commandant de compagnie brave, énergique et consciencieux. A obtenu une citation à l'ordre de la division pour sa belle attitude au cours des opérations du 13 février 1916. (A déjà reçu la croix de guerre.)

ARDANT DU PICQ (Charles-Pierre-Martial), capitaine.

Officier brave et énergique. Le 1er juillet 1916, a brillamment enlevé sa section à l'assaut et s'est emparé d'un seul élan des trois premières lignes de tranchées allemandes; a été très grièvement blessé au cours de l'action.

TAINTON (Jean-Jules), lieutenant à titre temporaire.

S'est distingué à maintes reprises par sa décision et son remarquable sang-froid qui en font un chef de section d'élite capable de mener à bien toutes les missions. Atteint, le 5 avril 1916, de plusieurs blessures graves, a conservé son commandement jusqu'à la relève de son unité. Déjà trois fois cité à l'ordre.

CAZENAVE (Lucien-Jean-Baptiste), matricule 03190, sergent territorial.

Venu comme volontaire d'Indo-Chine pour combattre sur le front, n'a cessé de se faire remarquer par son énergie et sa vaillance. Médaille militaire pour sa brillante conduite aux combats de février 1916. Cité à l'ordre de l'armée pour s'être emparé, le 3 juillet, de 19 prisonniers et d'une batterie d'artillerie ennemie. A été blessé très grièvement, pour la troisième fois, le 17 juillet, au cours d'une reconnaissance à laquelle il participait sur sa demande. Amputé de la jambe gauche.

BORDACHAR (Maurice-Théodore), capitaine.

Brillant officier qui a fait preuve, lors des récentes opérations, des plus brillantes qualités militaires. A crânement donné l'assaut, le 5 mai 1917, à la tête de sa compagnie, en l'entraînant, dans un bel élan, à la conquête de positions ennemies puissamment organisées et énergiquement défendues. Blessé très grièvement au cours du combat.

DESCHAMPS (Gaston-Marius), lieutenant.

Officier très brave et d'une haute valeur morale. Le 15 avril 1917, a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut des positions ennemies. Grièvement blessé, a continué à donner ses ordres et

supporté ses souffrances avec la plus belle force d'âme. Déjà cité à l'ordre.

GALINIER (François), capitaine, 5e compagnie.

Commandant de compagnie remarquable d'allant et d'énergie. Déjà blessé et cité à l'ordre pour sa belle conduite lors de l'offensive de septembre 1915, a reçu, le 19 avril 1917, à son poste de combat, une deuxième blessure grave.

VUILLEMIN (Émile-Alphonse), lieutenant.

Brillant officier, remarquable de bravoure et d'allant. Le 5 mai 1917, a entraîné son peloton à l'attaque avec un élan superbe, s'est emparé d'une tranchée ennemie fortement défendue, capturant deux mitrailleuses et faisant de nombreux prisonniers, trois fois blessé au cours de la campagne et deux fois cité à l'ordre.

DOURTHE(Jean), sous-lieutenant, compagnie de mitrailleuses.

Le 16 avril 1917, prenant sous le feu le commandement de quelques fractions privées de leurs chefs, a fauché par un tir précis une forte contre-attaque ennemie parvenue à une vingtaine de mètres de ses pièces et fait refluer en désordre plusieurs vagues d'assaut successives. Deux fois blessé et cinq fois cité à l'ordre au cours de la campagne.

VALANONY (Antoine), sous-lieutenant.

Officier énergique et brave. S'est distingué à l'attaque du 5 mai 1917, au cours de laquelle il a été grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut d'une position ennemie puissamment organisée.

MAGNY (Claude-Marcel), capitaine de réserve.

Brillant officier d'une bravoure accomplie. A su faire de sa compagnie un instrument de combat de premier ordre. Le 29 juillet 1917, a conduit cette compagnie à l'assaut dans un élan superbe. Par sa belle attitude sous le feu au cours de l'attaque, a maintenu dans sa troupe le moral le plus élevé, ce qui lui a permis de résister victorieusement avec une rare énergie sous un bombardement violent et trois contre-attaques exécutées par l'ennemi et lui a infligé de grandes pertes.

MESSÉGUE (Jean-Louis), active, lieutenant.

SALIES (Édouard-Jean), active, lieutenant à titre temporaire.

BERUT (Joseph-Jean), lieutenant.

BUGUERET (Antoine), active, sous lieutenant, 3e compagnie.

RANC (R.-A.-T.), capitaine, 6e compagnie.

Officier de haute valeur morale et militaire. Au combat de Saint-Vincent (Belgique), le 22 août 1914, a brillamment entraîné sa compagnie à l'attaque de l'ennemi. Atteint au cours du combat de deux blessures dont l'une grave, n'en a pas moins continué à commander son unité et des groupes d'unités voisines privés de leurs chefs et a infligé de lourdes pertes à l'ennemi. N'a cessé la lutte qu'au moment où, épuisé, n'ayant plus de munitions, et la plupart de ses hommes étant hors de combat, est tombé entre les mains de l'adversaire très supérieur en nombre.

MÉDAILLE MILITAIRE

LEGROS (A.-C.), caporal.

N'a cessé, depuis le commencement de la campagne, de donner le plus bel exemple de courage. Grièvement blessé en entraînant ses hommes à l'attaque.

FRADET, sergent.

A donné le meilleur exemple de belle attitude au feu en toute occasion. En dernier lieu, commandant une patrouille lancée en avant de sa tranchée, le 28 octobre, s'est heurté à un petit poste d'observation en avant des tranchées allemandes, l'a dispersé et a ramené un prisonnier sous le feu intense des lignes ennemies.

NICOLAS, sergent.

A l'attaque de nuit d'une tranchée ennemie a donné un exemple remarquable d'audace et d'énergie en s'avançant le premier jusqu'à quelques pas de la tranchée, malgré le feu intense de ses défenseurs et en lançant dans cette tranchée une grenade qui provoqua la panique et la fuite de l'ennemi.

LALLEMAND, sergent.

Bel exemple d'audace et d'énergie. A l'attaque de nuit d'une tranchée a réussi à se faire jour à la baïonnette et à dégager une partie de ses hommes en lançant une grenade à main au milieu des fantassins ennemis.

ALFRED, soldat.

RIVAYROL, adjudant.

LOURDAU, sergent.

COMBARNOUS, sergent.

PALETTE, sergent.

LAFONT, adjudant.

BERNADAS (Alfred), adjudant, matricule 22ic.4136.

LAPOINTE (Camille), sergent, matricule 5681.

GRÉGOIRE (André), sergent, matricule 6065.

CHATELAIN, soldat.

S'est fait remarquer par sa grande bravoure comme grenadier et comme soldat, a entraîné ses camarades par sa crânerie. Blessé légère ment, a refusé même d'être pansé jusqu'à la fin du combat. N'a pas quitté sa compagnie.

Ancestrami

FRANÇOIS (R.-P. A.), sergent-major, matricule 8ic.6662.

Sous-officier irréprochable, a montré beaucoup de bravoure au combat du 22 août. Le 27 août, a rassemblé une trentaine d'hommes pour protéger contre l'ennemi qui s'avançait et rapporter lentement au poste de secours, sous un feu terrible, son chef de bataillon grièvement blessé.

MARINI, sergent, matricule 3ic.4521.

S'est fait remarquer par sa bravoure et son activité dans le combat du 15 septembre 1914, où malgré une blessure à l'épaule il a tenu à conserver le commandement de sa section jusqu'à sa mise à l'abri dans une tranchée.

LESCABET (Jean), adjudant, matricule 0.1728.

GUICHENEY (Paul), 2e classe, matricule 0.11537.

MARCADET (J.-G.), sergent, matricule 0.4767.

SIMON (J.-M.-F.-J.), adjudant.

Très bon sous-officier, a pris, le 22 août 1914, le commandement de sa compagnie et l'a conservé toute la journée, faisant preuve de beaucoup d'allant. Grièvement blessé le 27 août 1914, est resté à son poste jusqu'à épuisement de ses forces.

DUMAS (Jean), 2e classe, matricule 9816.

SEGUIN (L.), 2e classe, matricule 10363.

SERVAT, soldat de 2e classe, matricule 0.32055.

CUNAUD (Clément), soldat de 1re classe, matricule 0.111.

ROBIN, soldat de 2e classe, matricule 0.11572.

TISSIER (D.-L.), sergent, matricule 4ic.17390.

BORDALDEPE (Pierre), sergent, matricule 7ic.5661.

VIGNEAU (Joseph), sergent matricule 3ic.7874.

MARTIN (Louis), caporal, matricule 0.2019.

RIBES (A.-F.), soldat de 2e classe, matricule 7ic.8135.

Grenadier d'élite, s'est fait remarquer sans cesse par son audace et sa bravoure. A pénétré le premier dans les tranchées ennemies fortement occupées.

BLAISEAU (Henri), soldat de 2e classe.

A fait preuve d'un courage et d'un sang-froid admirables. A maintenu l'ennemi et l'a empêché d'établir un barrage. A marché ensuite en tête d'un groupe de grenadiers chargés de chasser l'ennemi de nos tranchées et a contribué à délivrer son commandant de compagnie tombé entre les mains de l'ennemi.

SERVAT, soldat de 2e classe, matricule 0.32055.

Était de service dans la tranchée comme guetteur au moment du bombardement de la position, le 16 mars à 20 heures, a eu le bras arraché par un éclat de torpille aérienne. N'a quitté son poste, malgré sa blessure, qu'après avoir été relevé par son caporal, donnant à ses camarades un bel

Ancestrami

exemple de courage et d'un parfait sentiment du devoir.

VIGNEAU (Joseph), sergent, matricule 3ic. 7874.

A fait preuve d'un courage et d'une ténacité admirables en résistant d'abord à l'attaque allemande, malgré l'explosion d'une mine devant la tranchée, puis entraînant deux fois sa section à la baïonnette contre un boyau défendu par des mitrailleuses, enfin en soutenant pendant douze heures une lutte à la grenade dans ce boyau qu'il avait conquis, contribuant par son opiniâtreté à amener devant lui ; avait déjà maintes fois donné des preuves de son audace et de sa bravoure.

MARTIN (Louis), caporal, matricule 0.2019.

Est resté du 15 mai à 18 heures au 16 mai à 20 heures complètement isolé avec une dizaine d'hommes dans un élément de tranchée cerné presque entièrement par les Allemands qui le sommaient continuellement de se rendre. Après la mort de l'officier commandant la tranchée, ses munitions étant épuisées, a fait creuser un boyau de communication où il est resté toute la journée et n'a battu en retraite qu'à 20 heures en emportant ses blessés.

JALLAIS (Eugène-Célestin), soldat de 2e classe, matricule 0.2207.

Très belle conduite à la bataille du 15 septembre1914, où, grièvement blessé, il s'est imposé à l'admiration de ses camarades par son courage et son énergie.

CASTAN (Jacques), soldat de 2e classe, 5e compagnie, matricule 0.11984.

BOISSON (Émile), soldat de 2e classe, matricule 0.336.

BÉNARD (Rodolphe), caporal, 7e compagnie, matricule 23ic. 1113.

CHAILLOLEAU(Jean-Louis), soldat de 2e classe, 3e compagnie, matricule 0.11507.

Soldat très brave, toujours volontaire pour les missions périlleuses. A été blessé grièvement à l'œil gauche en allant au secours de son capitaine qui, blessé, était resté entre les lignes.

DÉSIGNÈRES (Pierre), caporal, 8e compagnie, matricule 7ic.8470.

Un obus de gros calibre ayant éclaté dans la tranchée, a été blessé, ainsi que cinq soldats de son escouade, et n'a consenti à se laisser soigner que lorsque les quatre blessés ont été pansés.

MONCHANY (Jean), sergent, 5e compagnie, matricule 7ic.3301.

DUFFAU (Jean-Joseph), caporal, 1re compagnie, matricule 7ic.8487.

ARMERIO (Jules), soldat, 5e compagnie, matricule 0.31943.

SOULIÉ (Auguste), soldat de 2e classe, 4e compagnie, matricule 0.12337.

Très bon soldat, a toujours donné l'exemple du dévouement dans les circonstances les plus périlleuses. Blessé grièvement au cours du combat du 15 mai 1915, a attendu quarante-huit heures son évacuation et a fait preuve pendant tout ce temps d'une grande énergie.

CAMOUGRAND (Louis), soldat, 2e compagnie, matricule 0.11696.

DOMENC (Jean), sergent-major.

GUIGAND (C.-A.), sergent.

LAPÉBIE (A.), caporal.

NOUGUÉ (Jean), soldat de 2e classe.

ROUGNY (M.), adjudant.

COUDIN (Firmin), soldat, 2e compagnie, matricule 0.1457.

RIVIÈRE (Jean), soldat de 2e classe, matricule 0.9262.

S'est signalé, le 16 mai 1915, par sa bravoure, dans la défense d'un barrage violemment attaqué par l'ennemi.

BRAC (Jean), soldat de 1re classe, 5e compagnie, matricule 7ic. 7944.

FONDEVILLE (Georges), soldat de 2e classe, 8e compagnie, matricule 7ic.8117.

LEONETTI, sergent.

GARIGNÉ (Dominique), clairon.

Le 25 septembre 1915, dans une lutte à la grenade, a eu le poignet droit enlevé, le genou droit ouvert et de multiples blessures à la face. A conservé le plus grand courage et n'a cessé d'exhorter ses camarades à conserver la position conquise et à le venger.

MONGE (Pierre), soldat de 2e classe, matricule 7ic.9628.

Le 2 octobre 1915, s'est courageusement élancé à la tête de sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie dans laquelle il parvint seul. A lutté à coup de grenades avec une bravoure admirable. Blessé deux fois, ayant tué ses adversaires, ne s'est replié qu'à la nuit.

BIBARD (Charles), soldat de 2e classe.

Soldat d'élite ayant participé à tous les combats auxquels le régiment a pris part. S'est particulièrement distingué au combat du 25 septembre 1915 où, ayant reçu trois blessures, il n'a quitté son poste qu'après avoir été une quatrième fois blessé.

BARTHE (Maxime), adjudant, matricule 24ic.021.

A donné un bel exemple de bravoure et d'énergie, le 29 septembre 1915, en s'élançant à la tête de ses hommes pour démolir le barrage d'un boyau dans lequel il devait progresser à coup de grenades malgré un bombardement extrêmement violent. Grièvement blessé.

GOURMEL (Joseph), sergent, matricule 2ic.7690.

Le 30 septembre 1915, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid admirables en entraînant sa demi-section à l'attaque d'un réduit ennemi puissamment organisé et, malgré deux blessures, a su maintenir ses hommes jusqu'à la nuit et les ramener en bon ordre dans nos lignes.

CARLOTTI (Toussaint-Jean), caporal, matricule 0.248.

Soldat d'élite, modèle de bravoure et de sang-froid, ayant participé à tous les combats auxquels le régiment a pris part. S'est fait particulièrement remarquer au combat du 3 octobre 1915 par son énergie à combattre l'ennemi à la grenade.

CAREME (Jean), sergent, matricule 8ic.15771.

Chargé, le 25 septembre 1915, de l'organisation d'un entonnoir, a passé six jours et cinq nuits à lutter à la grenade sans trêve ni repos. Blessé, le 25 septembre, aux deux mains, a refusé de se laisser évacuer. A continué à améliorer sa conquête jusqu'au 30 septembre, date à laquelle il a été

atteint de multiples blessures par éclats d'obus.

GOUTINES (Charles), soldat de 2e classe, matricule 0.32107.

Soldat d'un courage et d'un dévouement absolus. Appartenant à la section téléphonique a, le 25 septembre 1915, été blessé à quatre reprises différentes en allant réparer, sous un violent bombardement, les lignes téléphoniques rompues par l'artillerie ennemie.

LAFOSSE (Henri), caporal, matricule 15919.

Au front depuis le début des hostilités, s'est signalé dans tous les combats auxquels le régiment a participé. Déjà cité à l'ordre le 29 septembre 1915, a entraîné vaillamment son escouade à une lutte de grenades pour conquérir une position ennemie. A été blessé grièvement.

CONDAMINE (Gabriel), soldat de 1re classe.

Le 25 septembre 1915, atteint d'une balle au cou, a combattu, tout en assurant les fonctions d'agent de liaison. Blessé une deuxième fois grièvement, n'a abandonné la ligne de feu que sur l'ordre de son capitaine.

MORA (Amédée), adjudant-chef, matricule 3ic.3107.

Sur le front depuis le début de la campagne, a assisté à tous les combats auxquels le régiment a pris part. S'est particulièrement distingué, le 25 septembre 1915, en assurant avec la plus grande bravoure, sous un feu intense, la liaison du chef de bataillon avec ses unités.

Blessé, est resté à son poste et a assuré le ravitaillement en munitions de son unité en avant de nos ligues.

DECHAMPS (Jean-Roger), caporal, matricule 7252.

A l'assaut du 25 septembre 1915, successivement blessé par deux balles au cou et à la tête, a conservé le commandement de sa mitrailleuse jusqu'à la fin de l'action. Gradé dont les services habituels sont un exemple permanent de vertu militaire.

BIZET (Gaston), adjudant-chef, matricule 14ic.47.

Sous-officier d'élite, très belle attitude au feu. Le 25 septembre 1915, a enlevé vigoureusement sa section à l'attaque des tranchées allemandes et a su la maintenir sous un feu très violent d'artillerie et de mitrailleuses dans la tranchée conquise.

LESTRADE (Joseph), clairon, matricule 7ic.5295.

Sur le front depuis le début des hostilités, à assisté à tous les combats auxquels le régiment a pris part et mérité chaque fois une récompense. S'est encore particulièrement distingué, aux combats des 25 au 28 septembre 1915, à l'attaque des tranchées allemandes. Modèle de bravoure et de sang-froid.

PETIT (François-Joseph), soldat de 1re classe, matricule 0.8444.

Modèle de bravoure et d'énergie. Aux combats des 25 et 26 septembre 1915, a pris le commandement de sa section après la mise hors combat des gradés et l'a maintenue sur la position conquise jusqu'à ce qu'elle ait pu être régulièrement relevée.

BAYLE (Barthélémy), adjudant-chef, matricule 4600.

Au front depuis le mois d'octobre 1914, s'est constamment fait remarquer par son activité, son

intelligence et son courage. Belle conduite au cours des attaques du 25 septembre 1915 et des jours suivants. A commandé brillamment une section de mitrailleuses à un endroit des plus exposés.

DOZ (Louis), soldat de 2e classe.

PÉRY (Jacques), sergent, matricule 0.3722.

Sous-officier remarquable à tous les points de vue. S'est distingué particulièrement à l'assaut du 25 septembre, par sa bravoure et son entrain. A été très grièvement blessé.

LEONETTI (Camille), sergent, matricule 5663.

CANDALOT (Jean), matricule 7ic.7403, 10e compagnie.

Soldat dévoué, toujours volontaire pour les missions dangereuses. A été grièvement blessé par un éclat d'obus le 24 septembre 1914.

ALLARY (Jean), 10e compagnie, matricule 0.273.

LOPETEGUI (Joseph-Auguste), soldat, compagnie hors rang.

PEIGNON (Joseph), 8e compagnie, matricule 22ic.6385.

BILLE (Charles), soldat, compagnie mitrailleuses, matricule 23ic.3006.

SANCERIN (Clément), sergent.

LANGEL (Jean-Marie-Albert), matricule 0.10058.

LESCOUTE (Jean) soldat, matricule, 0.4814.

PINENQ (Honoré-Alexandre), matricule 0.212755.

BOUTE (Pierre), soldat, matricule 0.1684.

BELLONY (Raphaël), soldat, matricule 13013.

ADER (Hector), soldat, matricule 0.2248.

DOUBERCOURT (Jean-Baptiste), matricule 0.1554.

TRIMOULAS (Joseph), matricule 7ic.7115.

CAZENAVE (Jean-Baptiste), sergent, matricule 0.3190.

Brillant sous-officier qui s'est toujours montré plein de courage et d'entrain. Blessé le 13 février 1916, au début d'une action, a continué à combattre, servant d'exemple à tous. Ne s'est porté à l'arrière qu'après épuisement de ses forces et, apprenant qu'une contre-attaque avait lieu, est revenu au combat malgré le médecin. N'a été évacué que sur ordre.

DECARA (Henri), sergent, matricule 7ic.7997.

Sous-officier d'élite. A su maintenir sa section sous un violent bombardement d'artillerie et, malgré une blessure grave, a refusé de se faire évacuer, donnant à tous l'exemple du courage et du dévouement.

JOUSSAUME, sergent, matricule 7ic.7601.

Sous-officier d'un courage et d'un sang-froid remarquables. A entraîné avec vigueur une équipe de grenadiers volontaires à l'assaut d'une tranchée ennemie ; a tué ou blessé tous ses défenseurs et est

Ancestrami

resté à son poste malgré de multiples blessures. Cité deux fois à l'ordre pour sa brillante conduite au feu.

BIENVENU (Louis-Frédéric), soldat, matricule 0.31988.

ELICHABE (Pierre), soldat, matricule 0.12618.

GARNIER (Albert), soldat, 1re compagnie, matricule 7ic.6802.

AMANIOU (Hector), soldat, 3e compagnie, matricule 0.13418.

POUYMAYOU (Célestin), soldat, matricule 0.12597.

CONTRE (Joseph), soldat, 2e compagnie, matricule 0.8298.

RENÉ (Édouard), sergent.

Sous-officier énergique qui s'est, toujours fait remarquer par sa belle manière de servir. Le 13 février 1916, a brillamment entraîné ses hommes à l'assaut des positions ennemies et a été grièvement blessé au cours de l'action.

GERVY (Léon-Louis), soldat.

SEBE (Auguste), soldat, matricule 0.9142.

Bon soldat, brave jusqu'à la témérité. Lors de l'attaque du 13 février 1916, ses camarades et son caporal étant tombés à ses côtés, a tenu seul un barrage, luttant énergiquement à la grenade et a été blessé par un éclat d'obus au moment où son effort allait être couronné de succès.

CAMBLONO, soldat, matricule 3ic. 11758.

Soldat modèle, d'un courage remarquable et d'un dévouement absolu. S'est particulièrement distingué, au cours des affaires du 13 février 1916, à la suite desquelles il a été cité pour sa brillante conduite. A été grièvement blessé au cours d'un bombardement le 2 mars 1916.

NOUGUEREDE (Léon), soldat, matricule 0.7500.

NIGLIO (Louis), soldat, matricule 2465.

MASSIÈRE (Jean-Amédée), soldat, 9e compagnie, matricule 8584.

TESSIER (Louis), soldat, matricule 0.16455.

MARTY (Ferdinand), soldat, matricule 0.10666.

LE STRAT (Jean), 1re compagnie, matricule 0.9125.

BRUN (René), soldat, 1re compagnie, matricule 0.11829.

DUGAS (Jean), soldat, 10e compagnie, matricule 0.8621.

LAURENT (Philippe), soldat, matricule 8454.

Excellent soldat, très courageux et calme, toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses. Déjà cité deux fois à l'ordre. Le 1er avril 1916, étant en sentinelle, a été blessé grièvement à la poitrine, au cours d'un violent bombardement.

DAVID (Jacques), soldat, 11e compagnie, matricule 2ic. 12553.

Excellent soldat, énergique et courageux. Blessé pour la troisième fois, le 3 avril 1916, en

accomplissant bravement son devoir.

CARLAP (Julien), 5e compagnie, matricule P189.

SEINIGARIELLO (Dominique), soldat, matricule 1540.

Soldat courageux et énergique, très grièvement blessé, le 2 octobre 1915, au cours d'une attaque à la grenade, n'a cessé d'encourager ses camarades et leur a donné un bel exemple par le stoïcisme avec lequel il supporta les souffrances.

MOUNIER (François), soldat, 5e compagnie, matricule 0.16859.

PASSEREL (Marius), soldat, 7e compagnie.

Soldat dévoué, courageux et d'une énergie rare. Déjà blessé deux fois, les 8 février et 2 avril 1915. Le 18 avril 1916, portant un ordre de son chef de bataillon dans un élément avancé de notre tranchée de première ligne, fut surpris par un violent bombardement. Grièvement blessé au bras gauche par un éclat d'obus, a refusé de se laisser panser avant d'avoir accompli sa mission.

GUINCHART (Edgard), soldat, matricule 0.2758.

COUSTOU (Joseph), soldat, matricule 0.15152.

ROULET (François), soldat, matricule 915.

LAPEBIE (Bernard-Joseph), soldat, matricule 8961.

OCTOBRE (Élie), soldat, matricule 24ic.3563.

FORTINO (Vincent), soldat, matricule 0.3964.

POLI (François), sergent, matricule 0.1226.

Excellent sous-officier, plein de bravoure et d'entrain. Bien qu'ayant perdu un œil à la suite d'une grave blessure reçue au début de la campagne, est revenu au front sur sa demande. A été blessé à nouveau grièvement, le 10 juin 1916, alors qu'il effectuait une ronde de surveillance dans un petit poste avancé.

COULAUD (Gabriel), caporal-fourrier, matricule 4ic.21550.

AUDUBERTEAU (Charles), soldat, matricule 0.11759.

LE SAUZE (Michel), matricule 11670.

LUZI (François), adjudant, matricule 8ic.9293.

Sous-officier énergique et dévoué. A donné un bel exemple de bravoure et de sang-froid en n'hésitant pas à monter sur le parapet de la tranchée au milieu d'une grêle de balles, pour encourager ses hommes et donner le signal de l'assaut.

ITALIANI (Xavier), adjudant, matricule 6ic.2727.

Sous-officier très brave et plein d'allant. Le 1er juillet 1916 a entraîné énergiquement sa section à l'assaut. A montré beaucoup d'initiative et de sang-froid en face d'une situation difficile.

TAP (Louis), adjudant-chef, matricule 4ic.1714.

Sous-officier énergique et brave. A vaillamment entraîné ses hommes à l'assaut des positions

Ancestrami

ennemies, donnant à tous l'exemple du calme et du mépris du danger. A été grièvement blessé.

MENOU (François), sergent, matricule 7011.

Sous-officier brave et plein de sang-froid. S'est distingué par sa brillante conduite au cours des combats du 1er juillet 1916. Blessé, ne s'est laissé évacuer qu'après avoir reçu une seconde blessure.

GALIBERT (François), adjudant-chef, matricule 0.10356.

Sous-officier d'une bravoure et d'un sang-froid exceptionnels. Le 1er juillet 1916 n'a pas hésité à attaquer, avec une poignée d'hommes, un blockhaus où étaient enfermés plus de 150 ennemis ; a abattu l'officier allemand qui commandait et, par son énergique attitude, a obtenu la reddition des défenseurs de la position. Déjà deux fois cité à l'ordre.

BERGEY (Jean), adjudant, matricule 0.12688.

DUBERTRAND (Rémy), sergent, matricule 0.1676.

RAULINE (Léon), médecin auxiliaire au 3e bataillon.

A pris part à tous les combats où son bataillon a été engagé, faisant preuve du plus grand courage et du plus bel esprit de sacrifice. Déjà deux fois cité à l'ordre, s'est à nouveau distingué par sa brillante conduite aux attaques de juillet, au cours desquelles il a été grièvement blessé.

GIRARD (Henri), soldat, 2e compagnie, matricule 10844.

NADAUD (Hubert), soldat, 3e compagnie.

HIRIGOYEN (Jean), soldat, 10e compagnie, matricule 0.466.

GOUZIL (Augustin), soldat, 4e compagnie, matricule 0.12103.

JONQUET (Alfred), soldat, 11e compagnie, matricule 0.11844.

DUHAU (Jean-Auguste), soldat de 1re classe, 5e compagnie, matricule 0.1095.

PARIÈS (Jean-Léon), 4e compagnie, matricule 7ic.7887.

ROBOT (Pierre), soldat, 7e compagnie, matricule 0.1785.

RUFFIAC (Gabriel), soldat, compagnie mitrailleuses, matricule 559.

EYQUEM (Jacques), caporal, matricule 0.13343.

LAFARIE (Dominique), soldat, matricule 0.1945.

BONNAFOUS (Charles), soldat, matricule 0.24623.

Brave soldat qui s'est vaillamment conduit au cours des combats du début de la campagne. A été grièvement blessé le 20 décembre 1914 en se portant crânement à l'assaut des positions ennemies fortement organisées.

MONLONG (Denis), soldat, 9e compagnie, matricule 0.19501.

MAISONNAVE (Albert), soldat, 12e compagnie, matricule 7ic.8553.

Grenadier d'élite qui a toujours vaillamment fait son devoir. A été blessé très grièvement, le 25 septembre 1915, en s'élançant à l'assaut des tranchées allemandes.

JEANNE (Étienne), soldat, 2e compagnie, matricule 7ic. 12183.

DAUENDHAUER (Eugène), soldat, 8e compagnie, matricule 7ic.8586.

THEO (Auguste), 9e compagnie, matricule 13899.

FREDEFON (Ferdinand), sergent, 11e compagnie, matricule 0.11255.

Vaillant sous-officier. Au front depuis le début de la campagne. A toujours fait preuve des plus belles qualités militaires. A été atteint de blessures multiples, le 15 mai 1915, en assurant la défense d'un barrage.

NICOLAS (Étienne-Henri), soldat, 11e compagnie, matricule 0.11186.

Très bon soldat qui a toujours donné à ses camarades l'exemple du courage, de l'énergie et de l'endurance. Blessé très grièvement, le 20 décembre 1914, au cours d'une charge à la baïonnette.

AZZOPARDl (Charles), soldat, 7e compagnie, matricule 0.13057.

Vaillant soldat, modèle de bravoure et de dévouement. Blessé, le 25 septembre 1915, en se portant à l'assaut des tranchées allemandes, a fait preuve de la plus belle énergie en continuant à combattre jusqu'à ce qu'il eut été atteint d'une seconde blessure grave.

CANTE (Pierre), soldat, 6e compagnie, matricule 0.2200.

BOUILLU (Antonin), caporal, 6e compagnie, matricule 149.

CHABOT (Eugène), soldat, compagnie hors rang, matricule 7ic.8362.

Vaillant pionnier, toujours volontaire pour les missions périlleuses. S'est distingué, en maintes circonstances, par sa bravoure, son audace et son mépris du danger. Grièvement blessé, le 25 septembre 1915, au cours d'un assaut.

TOTILA (Antoine), soldat, 8e compagnie, matricule 13035.

Bon et brave grenadier. S'est distingué par son allant et son courage aux attaques du 13 février 1916, au cours desquelles il a été grièvement blessé.

FILLEAU (Pierre-Alban), caporal, 12e compagnie, matricule 0.12689.

Gradé énergique et brave. S'est particulièrement distingué aux attaques du 13 février 1916, par son attitude courageuse et résolue. A été blessé grièvement à son poste, alors qu'il commandait un poste de grenadiers chargé de la défense d'un barrage.

RIGAUD (Antonin-Célestin), soldat, 12e compagnie, matricule 0.2482.

Brave grenadier, sur le front depuis le début de la campagne a toujours fait courageusement son devoir. Très grièvement blessé, le 13 février 1916, au cours d'un combat à la grenade. Amputé de la jambe droite.

DIADHIOU (Antoine), soldat, matricule 8840.

BERTIN (Gabriel-Pierre), soldat, matricule 10120.

AFFRE (Ernest), soldat, matricule 0.12012.

LEBOURG (Armand), soldat, 9e compagnie, matricule 4ic. 19485.

Soldat courageux, toujours volontaire pour les missions dangereuses. Blessé très grièvement, le 28

septembre 1914, en accomplissant, comme volontaire, une mission périlleuse.

CASSAGNE (Jean), soldat de 1re classe, matricule 0.11722.

DURANTHON (Blaise), caporal, 12e compagnie, matricule 0.18241.

S'est brillamment conduit à l'attaque du 20 décembre 1914. A été atteint de deux blessures graves en accomplissant, comme volontaire, une mission particulièrement périlleuse.

DUSSIEU (Olivier), soldat territorial, 1re compagnie, matricule 0.3537.

BOUQUIN (Louis-Joseph), compagnie mitrailleuses, matricule 0.9659.

CHAVIGNEAU (Fernand), sergent, 2e compagnie, matricule 22ic.5939.

COMTE (Régis), soldat d'active, 2e compagnie, matricule 7ic.8993.

COUFFE (Mathieu), soldat de réserve, 9e compagnie.

DAVID (Louis), soldat d'active, compagnie mitrailleuses, matricule 10711.

DEFOURS (Jean-Auguste), caporal de réserve, 1re compagnie, matricule 1638.

Gradé d'une bravoure et d'un allant exceptionnels. A été très grièvement blessé, le 1er juillet 1916, alors qu'après avoir franchi les deux premières positions ennemies, il entraînait ses hommes à l'assaut de la troisième ligne de défense.

FANFAN (Georges), soldat, 11e compagnie, matricule 7ic.8443.

LAFITTE (René), 11e compagnie, matricule 7ic.9085.

LATAPIE (Léopold), 2e compagnie, matricule 0.8241.

MASSIEU (Maurice-Jean), adjudant, matricule 0.12565.

Sous-officier d'un grand courage et d'un dévouement à toute épreuve. Blessé très grièvement, le 1er juillet 1916, en conduisant brillamment sa section à l'assaut des tranchées allemandes.

MORNON (Aimé-François), soldat, 2e compagnie, matricule 0.6288.

MUREAU (Auguste), soldat de réserve, matricule ric.1144.

Mitrailleur très brave, a donné, le 20 juillet 1916, un bel exemple de courage et de sang-froid en mettant sa mitrailleuse en batterie en terrain découvert, Blessé très grièvement au cours du combat.

SANDEAU (Émile), soldat territorial, 9e compagnie, matricule 2619.

Très bon soldat, dévoué et courageux. A été grièvement blessé, le 1er juillet 1916, en se portant à l'attaque d'un village puissamment fortifié.

SOUBIELLE (Albert), soldat de 1re classe, matricule 27598.

MAONCADEAU (Henri-Louis), soldat, 7e compagnie, matricule 23ic.36676.

Voltigeur plein de courage et d'entrain. A été très grièvement blessé, le 2 juillet 1916, en s'élançant à l'attaque d'un village puissamment fortifié.

COURRET (Jean), soldat, 2e compagnie, matricule 1042.

DURIO (Léon), soldat, 2e compagnie, matricule 8906.

S'est distingué, en maintes circonstances, par sa bravoure et son dévouement. A été très

Archestramil

grièvement blessé, le 1er juillet 1916, en se portant à l'assaut de la position allemande.

DUFOURG (Jean-Maurice), soldat, 2e compagnie, matricule 0.7722.

BORIE (Jean), soldat d'active, 5e compagnie, matricule 7ic. 10401.

Vaillant soldat, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Déjà deux fois cité à l'ordre pour sa brillante conduite au feu, au cours du combat du 20 juillet 1916, en portant un ordre sous un bombardement d'une extrême violence.

DAYCARD (François), soldat, 3e compagnie, matricule 0.777.

PUYLAURENT (Aurélien), soldat, 5e compagnie, matricule 7ic. 13712.

CANTAU (Louis), soldat, 12e compagnie, matricule 0.8275.

Sur le front depuis le début des hostilités, s'est toujours vaillamment conduit au feu. Blessé une première fois, le 26 septembre 1914, a été atteint à nouveau d'une grave blessure, le 25 septembre 1915, en se portant à l'assaut des tranchées allemandes.

CHAPELIER (Fernand), 7e compagnie, matricule 10573.

Voltigeur énergique et brave, plein de courage et d'allant. Déjà blessé le 3 octobre 1915 et le 13 février 1916, a été à nouveau atteint d'une très grave blessure, le 20 juillet 1916, en se portant vaillamment à l'assaut des tranchées ennemies, sous un bombardement d'une rare violence.

DUPE (Augustin), soldat, 1re compagnie, matricule 7ic.1075.

FAUCOUNEAU (Jean), soldat de 1re classe, 9e compagnie, matricule 0.13334.

ROBINI (Félix), soldat, 6e compagnie, matricule 1ic.18908.

SENES (Jules), soldat de 1re classe, 7e compagnie, 8ic.13690.

Soldat très courageux, d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve. Blessé une première fois le 3 février 1915, a été atteint à nouveau d'une très grave blessure, le 2 juillet 1916, en se portant à l'assaut d'un village puissamment organisé.

LAGURGUE (Émile), soldat, 2e compagnie, matricule 7832.

Excellent voltigeur d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Très grièvement blessé, le 1er juillet 1916, en montant à l'assaut des tranchées ennemies.

LAHOUILLA (Gabriel-Pierre), soldat, 6e compagnie, matricule 0.11859.

Excellent soldat, plein de courage et d'allant. Très grièvement blessé, le 2 juillet 1916, en attaquant un village fortement organisé.

SADIRAC (Jean), soldat, matricule 0.7288.

DUFAU (Jean), soldat, 7e compagnie, matricule 11886.

LOISIF (Clément), soldat territorial, matricule 0.18714.

ARROU (Louis), soldat de 1re classe, matricule 1104.

Agent de liaison d'une bravoure remarquable et d'un dévouement à toute épreuve. Sur le front depuis le début de la campagne, s'est toujours bravement conduit. Grièvement blessé, le 1er juillet 1916, en assurant son service sous un violent bombardement.

KOLL (Charles), caporal, matricule 7ic.8258.

Le 11 décembre 1914 s'est porté bravement à l'attaque des tranchées allemandes. Resté plusieurs jours dans les fils de fer ennemis, a eu les pieds gravement gelés.

CAIRE (François-Henri), soldat, 7e compagnie, matricule 0.1178.

SAUVOUREL (Jean), soldat, matricule 1076.

JEFFRIER (Arnaud), soldat, matricule 783.

LABAT (Ferdinand), soldat, matricule 0.4409.

GENDRIER (Joseph-Alfred), soldat, matricule 21ic.10633.

CHATAIGNER(Appolinaire), soldat, 2e compagnie, matricule 0.10250.

Brave soldat qui s'est toujours bravement conduit au feu. Grièvement blessé au cours du combat du 16 avril 1917. Amputé du bras droit.

ARNAUDIN (Pierre), soldat, matricule 0.7274.

ROBIN (Constant), soldat, matricule 0.19748.

Fusilier mitrailleur très brave, ayant toujours donné l'exemple du courage et du dévouement. Blessé très grièvement, le 16 avril 1917, en se portant à l'assaut des positions ennemies.

GAYE (Jean), soldat d'active, matricule 13082.

Grenadier d'élite. S'est fait remarquer, en toutes circonstances, par sa bravoure et son sang-froid. Blessé très grièvement, le 16 avril 1917, en se portant crânement à l'assaut des positions ennemies.

JAYLE (Henri), soldat, matricule 3ic.11522.

CYRIAQUE (André), caporal, matricule 10529.

MUTEL (Eugène-François), soldat, matricule 7ic.155594.

Jeune voltigeur d'une belle énergie et d'un grand courage. Le 28 juillet 1917, a été très grièvement blessé au cours d'une attaque allemande.

COSTE (Sylvain-Marius), soldat d'active, matricule 1122.

Vaillant voltigeur, d'une bravoure et d'un dévouement remarquables. S'est très brillamment conduit à l'attaque du 29 juillet 1917 en se portant crânement à l'assaut des positions ennemies. Blessé très grièvement en repoussant avec succès une énergique contre-attaque allemande.

ANGER (Henri-Auguste), soldat, matricule 8ic.19978.

NOTAIN (Jacques), sergent, matricule 7335.

Sous-officier d'une très grande bravoure ; le 29 juillet 1917, son chef de section ayant été blessé, a pris le commandement de la section qu'il a maintenue sur la position conquise, malgré de violentes contre-attaques jusqu'au 31 juillet, date à laquelle il a été grièvement blessé. Une blessure antérieure. Déjà cité à l'ordre.

GIRARDEAU (Henri), soldat, 5e compagnie, matricule 21ic.1 0568.

CASSIES (Jean-Baptiste), soldat, 10e compagnie, matricule 1706.

Ancestrami

FOURAGE (Eugène), soldat, matricule 11105.

CAILLOT (Julien), soldat, matricule 12796.

PRAT (Paul), soldat, compagnie hors rang, matricule 0.1535.

Téléphoniste très brave qui a toujours donné l'exemple de l'intrépidité, s'exposant constamment pour les réparations des lignes, notamment à l'attaque du 29 juillet. Blessé très grièvement, le 6 août 1917, dans un poste de relais. Une blessure antérieure. Deux fois cité à l'ordre.

LÉGLISE (Pierre), soldat territorial, matricule 4330.

CASABAN (Adolphe), soldat de 1re classe d'activé, 1re compagnie, matricule 1082.

TROMEUR (Jean), soldat, matricule 1996.

REVEL (Marcelin-Ernest-Paul). soldat d'active, 5e compagnie, matricule 10459.

BERTRAND (Hippolyte-Louis-Marie), soldat de 2e classe, matricule 0.929.

PICHE (Camille), sergent, 2e compagnie, matricule 8111.

AUBERT (Jean), soldat d'active, 11e compagnie, matricule 13336.

CLERISSI (Benoît), soldat de 1re classe, 10e compagnie, matricule 3615.

HERVY (Alphonse), soldat d'active, 10e compagnie, matricule 7864.

RAGUES (Michel), soldat d'active, 6e compagnie, matricule 16064.

GARBAY (Jean-Aristide), soldat territorial, 4e compagnie, matricule 2ic.1368.

GAMGRAN (Joseph), sergent de réserve, 1re compagnie, matricule 7474.

FLOUREUX (Pascal), caporal de réserve, 3e compagnie, matricule 0.12292.

LEJEUNE (Albert), caporal de réserve, 2e compagnie, matricule 5018.

VIZADE (René), caporal de réserve, 1re compagnie, matricule 8318.

LAFAILLE (Abel), sergent de réserve, 2e compagnie, matricule 24ic.6098.

FRIN (Louis), soldat d'active, 2e compagnie, matricule 1ic.15267.

GUÉRIN (Jean), soldat d'active, 10e compagnie, matricule 22ic.13087.

ESCALLE (Jean-Baptiste), soldat d'active, 2e compagnie, matricule 3ic.16123.

MICHELLET (Jean-François-Henri), caporal d'active, matricule 11439.

LABAT(Jean-Maurice), adjudant, matricule 7ic.1793.

BUGAT (Louis), sergent d'active, matricule 8ic.3340.

LASSERE (Jean-Fernand), sergent, matricule 7ic.2325.

BAUDRY (André), soldat de réserve, compagnie mitrailleuses, matricule 0.12064.

BERNARD (Clément), soldat de réserve, compagnie mitrailleuses, matricule 0.8687.

COURTINE (Michel), soldat, 11e compagnie, matricule 11184.

GEYRE (Baptiste), sergent de réserve, 11e compagnie, matricule 0.3512.

DUPRÉ (Georges), soldat, 9e compagnie, matricule 6ic.11228.

SABATHÉ (Gabriel), soldat d'active, 1re compagnie, matricule 16024.

MACHENAUD (Robert-Georges), soldat de réserve, compagnie hors rang, matricule 0.10324.

PERRIAT (Jean-Baptiste), soldat de 1re classe, 10e compagnie, matricule 0.22253.

COUILLAUD (Antonin), soldat d'active, 10e compagnie, matricule 3ic. 13066.

MERCIER (Gaston), soldat, 2e compagnie, matricule 9801.

BERGADIEU (François), soldat d'active, 9e compagnie, matricule 3ic.13109.

LACAZE (Pierre-Clément), soldat de réserve, 3e compagnie, matricule 0.10617.

TRAZÈRES (Pierre), soldat de réserve, 8e compagnie, matricule 0.7004.

BERNATA (Pierre), caporal territorial, 2e compagnie, matricule 0.19010.

LECERT (Roger), soldat de réserve armée territoriale, 9e compagnie, matricule 0.15369.

ROUX (Georges), soldat de 1re classe, 3e compagnie, matricule 0.5852.

BRET (Jean), soldat d'active, 3e compagnie, matricule 3ic.15350.

PLOCQUIN (Joseph-Charles), sergent de réserve, 3e compagnie, matricule 0.16262.

GAUBET (Pierre), soldat de 1re classe, compagnie hors rang, matricule 8ic.7198.

GILBERT (Léon), soldat de 1re classe, 5e compagnie, matricule 21ic.7301.

ÉCHARDOUR (Marcel-André), soldat d'active, 2e compagnie mitrailleuses, matricule 15172.

GÉZAT (Jean-Baptiste), caporal, 9e compagnie, matricule 0.2727.

CABANNE (Pierre), sergent de réserve, 3e compagnie, matricule 7ic.8849.

ACHARD (Louis), adjudant d'active, matricule 22ic.3708.

BEAUDOUT (Jean), soldat de 1re classe d'active, 11e compagnie, matricule 2290.

MARTY (Paul-Albert), soldat territorial, 11e compagnie.

GISCLON (Jean-Albert), soldat d'active, matricule 12017.

GENIN (Germain), soldat d'active, 10e compagnie, matricule 28569.

FÉVRIER (Émile), soldat d'activé, 5e compagnie.

CHABBERT (Georges), sergent d'active, 6e compagnie, matricule 8215.

Sous-officier brave, et énergique. An cours des attaques du 5 mai 1917, a fait preuve de beaucoup de calme et de sang-froid. A été grièvement blessé le 6 mai, alors qu'il s'employait activement à maintenir le terrain conquis sous un bombardement d'une rare violence.

BERCEAUX (Émile), caporal, 9e compagnie, matricule 5ic.2703.

Gradé d'un courage exemplaire. Le 16 avril 1917, s'est porté crânement à l'attaque des tranchées ennemies à la tête de ses grenadiers. A été grièvement blessé au cours de la progression.

MOUREN (Auguste), soldat, 1re compagnie, matricule 11305.

Soldat d'une bravoure et d'un entrain remarquables. Grièvement blessé devant Hurtebise le 2 novembre 1917, alors que, sous un violent bombardement, il travaillait en première ligne à la réfection d'une tranchée ; a donné, après sa blessure, l'exemple de la plus belle énergie.

SAROBERT (Auguste), soldat territorial, 3e compagnie, matricule 138.

CUGNAY (Maurice-Gabriel), soldat d'active, matricule 3ic.13047.

LAULAN (Pierre-Georges), soldat, 9e compagnie, matricule 15566.

FOUCHÉ (Alphonse), soldat de 1re classe de réserve.

LAFITTE (Georges), aspirant de réserve, 7e compagnie, matricule 7ic.16653.

SABLAIROL (Léopold-Louis-Antoine), soldat de réserve, matricule 6.978.

Vaillant mitrailleur, admirable de crânerie et de dévouement, au front depuis le début de la campagne. A été grièvement blessé, le 13 février, au cours d'un bombardement d'une rare violence précédant une attaque ennemie.

BOUTELOUP (Henri), caporal de réserve, 7e compagnie, matricule 12030.

Gradé d'élite. A la tête de 4 grenadiers voltigeurs, a attaqué, avec une grande vigueur et un allant remarquable, un fort détachement ennemi qui se trouvait dans nos premières lignes, et, grâce à sa bravoure, a obtenu la reddition de 1 officier, de 2 sous-officiers et de 21 hommes. A, en outre, capturé 2 mitrailleuses. Une blessure et une citation.

BUREAU (Auguste), aspirant de réserve, 3e compagnie, matricule 21ic.10808.

LE MAREC (Pierre-Marie), soldat territorial, 3e compagnie, matricule 21ic.3484.

MOURENON (Marius-Augustin), 9e compagnie, matricule 8ic.20395.

MÉNARD (Jean), soldat de 1re classe, 2e compagnie, matricule 24ic.10432.

CROUZET (Rémy), soldat de 1re classe de réserve, 11e compagnie, matricule 18909.

BOUNIORT (Jean), soldat de 1re classe de réserve, 3e compagnie mitrailleuses, matricule 0.7431.

DEBROU, tirailleur, matricule 20441.

LARASTIDE (Marius), soldat de réserve, 10e compagnie, matricule 0.32748.

DUMAS (Henri), soldat, 11e compagnie, matricule 3ic.15210.

GOMEZ (Jean), soldat de réserve, 5e compagnie, matricule 2046.

VINOT (Arsène), adjudant de réserve, 9e compagnie.

FRANCON (Vital-Édouard), soldat, 9e compagnie, matricule 5ic. 12216.

JAUTARD (François-Armand), soldat de réserve, 5e compagnie, matricule 0.8645.

LECOULES (Justin), soldat de réserve, 11e compagnie, matricule 0.18277.

PARNAIX (Charles), soldat de réserve, 11e compagnie, matricule 7494.

TOUTOU (Vincent), caporal, 6e compagnie, matricule 0.11640.

NOGUIER (Denis-Joseph), soldat territorial, 6e compagnie, matricule 0.11672.

Ancestrimil

TALHOUET (Joseph), soldat de réserve, 10e compagnie, matricule 1ic.13051.

QUEYSSAC (Jules), sergent de réserve, 1re compagnie, matricule 0.17601.

DUGUEDROIT (Henri), soldat d'active, 1re compagnie, matricule 2ic. 14444.

MAUVIN (Mathieu), soldat de réserve, 5e compagnie, matricule 0.10431.

LAPLANTE (Pierre), adjudant de réserve, 5e compagnie, matricule 0.11242.

FREYLON (André-Georges), soldat de 1re classe, 9e compagnie, matricule 7ic.15789.

BICHON (Raoul), sergent territorial, 9e compagnie, matricule 6ic.1068.

EYQUEM (Jean), adjudant, 2e compagnie, matricule 0.8189.

BOUCHER (Pierre), sergent, 3e compagnie, matricule 0.7602.

FARGEAS (Louis), sergent, 3e compagnie, matricule 0.6093.

BUISSON (André), soldat de réserve, 11e compagnie, matricule 7297.

RENARD (Théo-Paul), sergent, 1re compagnie, matricule 0.7370.

MATHIEU (Marcel), soldat d'activé, 1re compagnie, matricule 8ic.8017.

FELQUIN (Edmond-Félix-Auguste), soldat, matricule 1ic.15019.

Excellent soldat. Faisant partie d'un poste avancé, a été grièvement blessé en accomplissant vaillamment son devoir dans un combat très sévère à la grenade contre un ennemi supérieur en nombre. A largement contribué, par son attitude, à repousser le coup de main ennemi et à maintenir intégralement nos positions. Une blessure antérieure.

CONDOURE (Jean), sergent, 1re compagnie, matricule 4990.

Sous-officier d'élite. S'est distingué une fois de plus le 14 octobre 1918 ; conduisant une section à l'assaut d'une forte position ennemie, l'a brillamment entraînée et d'un seul élan; sous un feu violent et meurtrier d'artillerie et de mitrailleuses, a pris pied sur son objectif, malgré tous les efforts de l'ennemi pour le déloger de la position conquise, s'y est maintenu pendant quatre heures avec la plus grande ténacité et ne s'est retiré que sur ordre, ayant donné à ses hommes un magnifique exemple d'énergie, de bravoure et de calme. Une blessure. Trois citations.

MALLEGOL (Pierre), soldat d'active, 3e compagnie, matricule 2ic.14884.

Soldat très courageux. A fait preuve d'une grande intrépidité au cours du combat du 14 octobre 1918 donnant à tous le plus bel exemple d'entrain. A été grièvement blessé au cours de cette affaire.

MORIN (Jean), soldat, 7e compagnie, matricule 1ic.16339.

Soldat plein de courage et d'entrain. A été grièvement blessé, le 14 octobre 1918, pendant une attaque de sa compagnie sur un village solidement occupé par l'ennemi.

POUSTHOMYS (Hippolyte), soldat de réserve, compagnie hors rang, matricule 22ic.12173.

Remplissant les fonctions de caporal signaleur au combat du 14 octobre. 1918, a donné le plus bel exemple de courage et de sang-froid en assurant une liaison difficile, sous un violent bombardement. A été grièvement blessé au cours de l'action.

PRÉVOST (Roger-Laurent), soldat, 3e compagnie, matricule 3ic.16917.

Archives Militaires

MARTIN (Lucien), caporal de réserve, 10e compagnie, matricule 7040.

LAGARDE (Henri), sergent, 6e compagnie.

BAYLIN (Jean-Charles-Bernard-Raphaël), aspirant de réserve, matricule 16ic.18.

PETIT (Louis), soldat de réserve, 1re compagnie.

FALGUEROLLE (Marcel), soldat de 1re classe, 11e compagnie, matricule 22ic.10380.

GIRAUD (Émilien-Edmond-Auguste), soldat de 1re classe, matricule 7ic.8409.

PINTENET (Baptiste), soldat de 1re classe, matricule 0.3316.

MARCHIO (Georges), soldat, 2e compagnie mitrailleuses.

FRESSE (Alfred-Émile), soldat de réserve, 2e compagnie mitrailleuses, matricule 11873.

COUTANSON (Pierre), soldat de 2e classe, 1re compagnie, matricule 6ic. 18188.

CRUCHON (Gabriel), soldat de réserve, 5e compagnie, matricule 0.552.

LUCIATHE (Paul), soldat de 1re classe de réserve.

BOUCHARD (Jean-Marie), caporal de réserve, compagnie hors rang, matricule 7ic.10101.

BERCION (Jacques), soldat d'active, 3e compagnie, matricule 16781.

BOULANGER (Albert), caporal de réserve, 5e compagnie, matricule 13278.

PESQUER (Ramon), caporal, 3e compagnie, matricule 0.1600.

BATS (Jean), soldat, 2e compagnie, matricule 0.4785.

REYNAL (Louis), soldat, 10e compagnie, matricule 0.15103.

GIRARDEAU (Maximin-Mathieu), soldat, 7e compagnie, matricule 359.

AVIGNON (Marius), adjudant-chef.

WARAVENS (Jean-Baptiste-Auguste), sergent.

DESERCE (Louis), soldat, 1re compagnie, matricule 7ic.12330.

RÉGNIER (François), soldat, 5e compagnie, matricule 24ic,10467.

LAFORGUE (Jean), soldat de réserve, 6e compagnie.

Soldat très crâne au feu. A fait preuve d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables dans les affaires auxquelles il a pris part. Au combat du 14 octobre 1918, a été blessé très grièvement en se portant, sous une pluie de balles, à l'assaut des positions ennemies.

BOUYSSIÈRES (Henri), soldat de 1re classe, 2e compagnie, matricule 0.24303.

Bon soldat d'une conduite exemplaire. Au front depuis le début de la campagne. Le 15 octobre 1918, a été grièvement blessé en assurant son service de grenadier d'une façon parfaite malgré de violents feux d'artillerie et de mitrailleuses. Quatre blessures antérieures. Une citation.

MAURIN (Pierre-Désiré-Albert), soldat, 5e compagnie, matricule 1ic.16292.

Très bon soldat, plein d'entrain et de sang-froid. A été grièvement blessé le 14 octobre 1918, après avoir traversé l'Aisne pour se porter, sous un violent bombardement, à l'attaque d'une très forte

position ennemie.

MIRAMON (Pierre), sergent, matricule 4ic.9811.

MATHIEU (Georges), caporal, matricule 9652.

DUPUCH (André-René), soldat.

ROLAND (Augustin), soldat.

DEVILLE (Joseph), soldat, matricule 9269.

CARMOUZE (Jean-Baptiste), sergent territorial, matricule 5607.

LAMOUREUX (Gustave), soldat de réserve, 7e compagnie, matricule 0.32745.

BERTRIN (Mathieu), sergent territorial, 10e compagnie, matricule 24ic.458.

Brave sous-officier. A été blessé grièvement le 9 mai 1917, à Lafaix, au moment où, après avoir crânement entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée allemande, il organisait cette tranchée prise sous le barrage ennemi.

MÉTAIS (André-Louis-Henri), sergent de réserve, 6e compagnie, matricule 6976.

Excellent sous-officier, énergique, plein d'allant et de bravoure. A brillamment enlevé sa demi-section à l'attaque d'une position fortement organisée et a été très grièvement blessé au moment où il prenait pied sur la position à Ville-sur-Tourbe, le 25 septembre 1915.

CASAUX (Laurent), sergent d'active, 12e compagnie, matricule 3ic.8185.

Après s'être distingué aux Dardanelles où il a été blessé, a fait preuve, lors des combats de Frise sur la Somme (13 février 1916), d'un mordant et d'une ténacité remarquables ; ayant participé avec sa section à une attaque des tranchées ennemies, a résisté à une contre-attaque jusqu'au moment où, cerné par l'ennemi et manquant de munitions, il fut grièvement blessé non sans avoir essayé avec un groupe d'hommes de se dégager à la baïonnette. Fait prisonnier, a réussi à s'évader après quinze mois de captivité.

Ancestramil

Citations à l'Ordre de l'Armée

OBTENUES PAR

LES OFFICIERS ET HOMMES DE TROUPE

du 7e régiment d'infanterie coloniale.

Ancestramil

AFFAIRES DE BELGIQUE

Ordre de la IV^{e} armée n° 85 du 9 octobre 1914.

Colonel MAZILLIER.

S'est montré chef de corps hors de pair aux combats de Saint-Vincent (le 22 août), La Maison Blanche (27 août), Faremont (9 septembre), où, grâce à son sang-froid, son calme et son sens tactique très sûr, il a accompli intégralement les missions difficiles confiées à son régiment. L'admirable bravoure personnelle de ce brillant entraîneur d'hommes, la vigueur de son commandement ont communiqué à son régiment cependant très éprouvé une ardeur offensive remarquable.

Capitaine DELPY.

A fait preuve d'un remarquable sens tactique dans le commandement de sa compagnie, le 22 août, au combat de Saint-Vincent ; a été blessé et malgré sa blessure a conservé le commandement de sa compagnie pendant treize jours.

Lieutenant DECHILLOT.

Brillante conduite au combat du 27 août, où, devant la forêt de Dieulote, il a fait progresser sa compagnie avec beaucoup de décision et de coup d'œil. Blessé au cours de l'action.

Lieutenant LIMASSET.

Brillante conduite, le 22 août, au combat de Saint-Vincent où il a été blessé.

Capitaine FAUCHÉ.

S'est fait remarquer, le 22 août, au combat de Saint-Vincent (Belgique) par son activité et sa bravoure au feu ; a été blessé le 27 août, au moment où il portait un ordre.

Médecin auxiliaire DASSY.

A fait preuve de bravoure et d'un absolu sentiment du devoir en assurant d'une façon parfaite, sur le champ de bataille, le traitement et l'évacuation des blessés.

Adjudant ROUSSEAU, sergent RESPAUD, sergent réserviste SOUCHET, caporal VANNIER.

Belle conduite au feu où ils ont été blessés.

Soldat de 1re classe TROTZIER.

Blessé grièvement en faisant bravement son devoir.

Sergent EXTREM-ARTIGAUT.

A fait preuve d'entrain et d'audace dans la conduite de patrouilles.

Ancestrami

Ordre de la IV^e^ armée n° 124 du 4 novembre 1914.

Capitaine SECHET.

Très brillante attitude nu feu, particulièrement au combat du 27 août. Deux blessures à cinq jours d'intervalle.

Capitaine MUSSAT.

Sang-froid un combat. Excellente direction de sa compagnie dans plusieurs combats et blessures légères.

Adjudant RIVAYROL.

Belles qualités de courage et d'entrain au combat du 22 août, où il a été grièvement blessé.

Adjudant LAFOND.

Belles qualités de courage et d'entrain sur le champ de bataille. A été blessé au combat du 17 septembre.

Sergent PALETTE.

Brillante conduite au feu. A été grièvement blessé le 22 août.

Sergent COMBARNOUX.

Brillante conduite au feu. A été grièvement blessé le 22 août.

Sergent LOURTAU.

Au combat du 22 août a pris le commandement d'un groupe de soldats de plusieurs compagnies et a contribué à protéger le mouvement de repli de sou unité. A été grièvement blessé.

Soldat ALFRED.

Après avoir donné le plus bel exemple de courage et d'entrain depuis le début de la campagne, a été blessé, le 24 septembre, au combat de Ville-sur-Tourbe ; est rentré à son poste et ne s'est fait panser qu'après que sa compagnie fut relevée aux tranchées.

VILLE-SUR-TOURBE

Ordre de la IV^e^ armée du 129 du 11 novembre 1914.

Capitaine KAUFMANN.

A montré dans la conduite do son unité dans plusieurs combats les plus brillantes qualités militaires et, par son attitude, a toujours donné le plus bel exemple à sa troupe, à la tête de laquelle il est resté malgré une blessure.

Ancestrami

Sous lieutenant RAUZY.

Brillante conduite au combat de Ville-sur-Tourbe, où il a été blessé.

Adjudant LICOT.

Très beaux services de guerre. Blessé le 29 septembre, est resté à sa place de commandement.

Sergent TOUJAS.

Blessé au genou le 28 septembre, est resté dans la tranchée pendant huit heures continuant à tirer et donnant un bel exemple d'énergie.

Sergent FURET.

Belle conduite habituelle au feu. Blessé le 29 septembre, dans la tranchée, y est resté toute la soirée, donnant un brillant exemple d'énergie.

Soldat DAUDIGEOS.

En sentinelle, renversé par un obus qui venait de tuer deux de ses camarades, n'a pas voulu être relevé de faction bien que blessé.

Caporal FRANCHI.

A assuré le fonctionnement de sa section de mitrailleuses pendant plusieurs heures après la disparition de tous les gradés et est parvenu à sauver une pièce malgré le tir intense de l'ennemi.

Ordre de la IV^{e} armée n° 151 du 19 novembre 1914.

Caporal LE GALLIE.

Le 29 septembre, s'est exposé pendant vingt minutes au feu ennemi hors de la tranchée pour sauver trois de ses camarades ensevelis sous un talus bouleversé.

Ordre de la IV^{e} armée n° 148 du 21 décembre 1914.

Capitaine MILOT.

A montré les meilleures qualités militaires dans toutes les opérations où son unité a été engagée depuis le début des opérations. Blessé le 6 septembre à la fin d'une journée où il avait donné le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid à sa troupe.

Sergent BAYLE.

A donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation en assurant seul, depuis un mois et demi, la direction du service téléphonique de deux régiments restant dans les tranchées sans avoir pris un jour de repos.

Sergent RUSSAC.

Ayant appris qu'un chef de petit poste venait d'être tué, s'est porté lui-même et sans attendre

Ancestrami

d'ordres à ce poste pour y remplacer son camarade. N'a cessé de faire preuve de courage, de sang-froid et d'initiative depuis le début de la campagne.

AFFAIRES DE CHAMPAGNE ET ARGONNE

Ordre de la IV^{e} armée n° 160 du 10 janvier 1915.

Chef de bataillon SÉVIGNAC.

A fait prouve, à l'attaque de la position Saint-Hubert (Argonne), le 11 décembre, des plus belles qualités militaires et a su communiquer à son bataillon un entrain et un courage qui ne se sont pas démentis malgré l'intensité du feu de l'ennemi et les multiples défenses accessoires auxquelles on s'est heurté à ce combat.

Lieutenant BARRIÈRE.

S'est vaillamment lancé à l'assaut à la tête de sa section. A continué à progresser, malgré un feu intense de mitrailleuses qui faucha la moitié de son effectif. Est arrivé jusqu'aux défenses accessoires ennemies où il resta exposé à un feu violent et aux grenades à main qu'on lui jetait de la tranchée. Le capitaine étant tombé mortellement frappé de plusieurs balles à ses côtés et n'étant plus entouré que de quelques hommes, il réussit à se dégager et rassembler les éléments épars de sa compagnie.

Adjudant LAPEYRE.

Brillante conduite au cours d'un assaut donné contre les tranchées allemandes. Blessé légèrement à la nuque au début de l'action, a conservé le commandement de sa demi-section et a donné un bel exemple. de courage en entraînant sa troupe en avant.

Sergent PEYROCHE.

Très brillante conduite au combat du 11 décembre. Sa section ayant été ramenée en arrière après un premier assaut contre les tranchées allemandes, s'est refusé à rentrer avec elle et est resté auprès d'un blessé qu'il cherchait à emporter. A donné ainsi à tous un bel exemple d'abnégation et du mépris du danger. Disparu au cours d'un deuxième assaut.

Sergent GRÉGOIRE.

Au combat du 11 décembre, a donné des preuves de la plus grande bravoure au cours de deux assauts consécutifs, alors que beaucoup de ses hommes étaient déjà tombés ; a employé toute son énergie à pousser les survivants en avant.

Sergent COCHARD.

S'est brillamment conduit à l'assaut donné le 11 décembre contre les tranchées allemandes en entraînant ses hommes en avant et en donnant à tous, par sa belle attitude sous un feu très meurtrier, l'exemple de la plus grande bravoure.

Sergent BALOUP.

Brillante conduite au cours d'un assaut contre les tranchées allemandes. Blessé légèrement à la tête, a conservé le commandement de sa demi-section et a donné un bel exemple de courage en entraînant sa troupe en avant.

Sergent LAPOINTE.

Au régiment depuis le début de la campagne, a pris part à toutes les opérations auxquelles celui-ci a participé et s'y est brillamment conduit. En dernier lieu, au cours d'un assaut donné le 11 décembre contre les tranchées allemandes, a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid en entraînant sa demi-section en avant malgré des pertes énormes jusqu'au moment où l'explosion d'une bombe à main l'a jeté évanoui sur le sol.

Sergent LERET.

Très brillante conduite au combat du 11 décembre. N'a cessé, au cours de l'assaut contre les tranchées allemandes, d'entraîner ses hommes en avant et malgré des pertes atteignant les deux tiers de l'effectif, a réussi à amener les survivants jusque sur les réseaux de fils de fer allemands à quelques mètres de la tranchée. A donné à tous, par sa belle attitude sous un feu d'une violence inouïe, l'exemple de la plus grande bravoure. A déjà été blessé, le 27 août dernier, au combat de Rethel, au cours d'un assaut donné par la division marocaine.

Caporal HOSTEINS.

Blessé d'un coup de couteau à la cuisse et exempté de tout service, a tenu, quoique ne pouvant marcher qu'avec peine, à participer à une attaque menée par la compagnie, contre les tranchées allemandes. Au cours de deux assauts consécutifs, a donné l'exemple de la plus grande bravoure en entraînant ses hommes. A d'ailleurs trouvé dans son énergie la force de les devancer tous et d'atteindre le parapet allemand, alors que sa section était arrêtée une quinzaine de mètres en arrière par les réseaux de fils de fer. Est tombé grièvement atteint.

Caporal HUET.

Brillante conduite au cours de l'assaut donné, le 11 décembre, contre les tranchées allemandes. N'a cessé de marcher au premier rang de la section et d'entraîner les hommes en avant.

Soldat DELETTE (Jean).

A fait preuve de la plus grande bravoure au cours d'un assaut donné contre les tranchées allemandes. Bien qu'ayant déjà reçu plusieurs blessures, n'a cessé de donner l'exemple à ses camarades, de les entraîner aux cris de : « En avant ! En avant ! » Enfin, grièvement atteint à l'abdomen et couché à terre, a trouvé encore la force de dire à ceux qui l'entouraient : « Je suis touché à mort, ne vous occupez pas de moi ; continuez à aller de l'avant et si vous les enlevez, je serai content. »

Soldat BERTHEAUX.

Resté valide avec un camarade à côté du capitaine blessé à 25 mètres des tranchées ennemies, a refusé de le quitter quoique exposé pendant quatre heures au feu des mitrailleuses et des bombes. A été blessé en ramenant le capitaine après l'attaque.

Soldat EYQUEM.

S'est particulièrement distingué par son dévouement inlassable dans le transport des blessés, n'a

consenti à prendre aucun repos pendant vingt-quatre heures jusqu'à l'enlèvement du dernier blessé, s'était déjà fait remarquer dans les engagements ultérieurs.

Clairon BOUTIN (Charles).

Blessé au bras droit au cours d'un assaut contre les tranchées allemandes, a continué à se porter en avant et à sonner la charge en prenant son clairon de la main gauche. Grièvement atteint quelques instants plus tard, est tombé sur le sol, a poursuivi sa sonnerie jusqu'à son dernier souffle.

Soldat de 2e classe CHAILLOLEAU.

Le 11 décembre, a fait preuve d'un courage, d'un sang-froid et d'un dévouement au-dessus de tout éloge en sortant résolument de la tranchée, malgré la violence du feu ennemi, pour aller à deux reprises au secours d'un camarade blessé. A été grièvement blessé en tentant une nouvelle sortie pour aller chercher son capitaine blessé.

Ordre de la IVe armée n° 167 du 31 janvier 1915.

Capitaine de RETZ.

Au régiment depuis le 1er septembre, a assisté à tous les combats auxquels le régiment a pris part, y a tenu une belle conduite et a brillamment conduit sa compagnie aux combats d'Écriennes, de Ville-sur-Tourbe et en dernier lieu au combat de Minaucourt, le 20 décembre, où il a, à la tête de sa compagnie, pris une tranchée ennemie.

Sous-lieutenant POSSOZ.

A fait preuve d'autant de bravoure que d'énergie au combat du 11 décembre en entraînant par deux fois consécutives et malgré des pertes sérieuses sa section à l'assaut des tranchées allemandes.

Sergent BIZET.

Le 20 décembre, a entraîné superbement sa section à l'attaque des lignes allemandes et largement contribué, par ses qualités militaires, à la défense d'une ligne fortement contre-attaquée.

Lieutenant POSSOZ (Guérin).

Sur le front depuis le début de la campagne, s'est fait remarquer, en maintes circonstances, par sa bravoure et son entrain. Sa brillante conduite au combat du 11 décembre, en Argonne, lui valut une citation à l'ordre de l'armée. Comme commandant de compagnie, a montré dans la conduite de son unité les plus brillantes qualités militaires.

Sergent MÉTAIS (André).

A assuré, pendant trente heures consécutives, la défense d'un élément de tranchée bouleversé par une explosion. Séparé des autres défenseurs de l'ouvrage ; s'est fait ravitailler en munitions, a contribué au succès d'une contre-attaque et a réussi à se frayer un chemin dans le réseau de fils de fer pour ramener sa demi-section presque intacte au centre de sa compagnie.

Soldat de 1re classe PALISSE (Albert).

Resté seul avec deux de ses camarades, a tenu tête aux nombreux Allemands qui avaient pénétré dans nos tranchées à la suite d'une violente explosion de mine, a fait de sa main plusieurs,

prisonniers. Au front depuis le début de la campagne. Soldat courageux et énergique.

Soldat LACLAU (Albert).

Au front depuis le début de la campagne, où il s'est fait remarquer par son courage et son réel mépris du danger. Le 15 mai 1915, l'ennemi ayant réussi à pénétrer dans une partie de nos tranchées à la suite d'une violente explosion de mine, a fait plusieurs prisonniers.

Le lendemain, s'est à nouveau fait remarquer dans une contre-attaque en repoussant l'ennemi à coups de grenades et de bombes. Blessé légèrement, a repris sa place dans le rang sitôt pansé. Déjà cité à l'ordre de la division.

Soldat LESCAR (Étienne).

Le 15 mai 1915, l'ennemi ayant réussi à pénétrer dans nos tranchées à la suite d'une violente explosion de mine, a tenu tête vaillamment avec 2 de ses camarades. A tué de sa main 4 Allemands. Le lendemain, s'est fait remarquer dans une contre-attaque en chassant l'ennemi à coups de grenades et de bombes. Modèle de bravoure. Déjà cité précédemment à l'ordre de la division.

Ordre de la IV^{e} armée n° 273 du 6 juin 1915.

Colonel DUDOUIS (J.-J.-R.)

A su, en face d'une situation difficile et imprévue, garder tout son calme et son sang-froid, a montré les plus belles qualités de chef et dirigé d'une façon parfaite les contre-attaques qui nous ont permis de reprendre nos positions en infligeant de grosses pertes à l'ennemi (15-16 mai 1915).

Capitaine ODIN (Jean).

Au front depuis le 7 septembre. A pris part à tous les combats auxquels a participé le régiment depuis cette époque, notamment aux combats des 15 et 16 septembre et à celui du 20 décembre. S'est toujours fait remarquer par son intrépidité et son sang-froid au feu.

Est tombé mortellement frappé le 16 mai à la tête de sa compagnie qu'il conduisait à l'attaque des tranchées ennemies.

Capitaine PELLE (Amidas).

Au combat des 15-16 mai, est tombé glorieusement à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut des tranchées occupées par l'ennemi.

Sous-lieutenant CABUET (Jacques).

A la tête de sa section, s'est porté résolument à la rencontre de l'ennemi qui envahissait le boyau central et l'a arrêté opiniâtrement. A participé aux contre-attaques répétées qui nous ont rendu la possession de nos tranchées et s'est fait remarquer par son ardeur et sa décision.

Sous-lieutenant CASAMAJOR (Henri).

A la tête d'une poignée d'hommes que l'explosion d'une mine allemande avait coupée de nos positions, se retrancha dans un bout de tranchée où il tint tête opiniâtrement, pendant vingt-quatre heures, à toutes les attaques de l'ennemi et fut frappé mortellement au moment où, redevenus maîtres de nos tranchées, nous allions pouvoir le secourir.

Sergent DOUET (François).

La section dont il faisait partie étant violemment attaquée et l'ennemi arrivant en force à vingt-cinq pas de la tranchée qu'elle occupait, a répondu à son chef de section qui lui disait de tenir ferme : « Soyez, tranquille, il faudra qu'il me passe sur le ventre » (combats des 15 et 16 mai). A grandement contribué à faire subir un échec complet à l'ennemi.

Adjudant-chef MOURET (Louis).

Au cours d'une violente attaque allemande, alors que sa section était enterrée par suite de l'explosion d'une mine et que les débris de la compagnie étaient cernés par l'ennemi, a groupé des isolés, s'est porté sur un des points les plus menacés et, à force d'énergie et de courage, a contribué à rétablir la liaison avec une compagnie voisine. A déjà obtenu la médaille militaire pour sa belle conduite à la bataille de la Marne.

Sergent DULAS (Eugène).

Ayant reçu l'ordre d'un chef de section d'une autre compagnie d'arrêter l'ennemi qui nous débordait sur notre flanc droit, a donné un bel exemple de sang-froid et de ténacité en assurant la liaison constante avec ce dernier. A, par son initiative, installé deux petits postes lui permettant de se couvrir et de recueillir d'une façon parfaite des renseignements de la plus haute importance (combats des 15 et 16 mai).

Sergent RUELLAN.

Chef des éclaireurs de la compagnie, déjà cité, toujours volontaire pour les opérations périlleuses, vient de se distinguer particulièrement dans une contre-attaque à la baïonnette pendant la nuit du 15 au 16 mai. Est mort atteint d'une balle en pleine tête.

Sergent LE FLOCH (Gustave).

Très belle conduite au feu. S'est élancé pour une contre-attaque, à la tête de sa demi-section en criant : « En avant ! A la baïonnette et vive la France ! » Est tombé mortellement frappé en arrivant vers la tranchée.

Caporal MIGNON (Antoine).

A donné l'exemple du plus grand courage dans les combats des 15 et 16 mai, particulièrement dans la contre-attaque, où il a largement contribué à chasser l'ennemi d'une partie de nos tranchées où il avait pénétré à la suite d'une violente explosion d'un fourneau de mines. Tué à la tête de son équipe de lanceurs de grenades après avoir, par son élan, fait reculer l'ennemi d'une centaine de mètres et fait mettre bas les armes à une quarantaine d'Allemands. Avait été cité à l'ordre de la division.

Soldat de 1re classe TAFFORIN (Léopold).

Éclaireur de la compagnie, volontaire pour tous les coups d'audace. Déjà cité, a, pendant la nuit du 15 au 16 mai, chargé deux fois à la baïonnette avec une ardeur admirable. Est mort atteint d'une balle à la gorge.

Soldat de 1re classe MERLEAU (Louis).

Sur le front depuis le début, éclaireur volontaire pour toutes les patrouilles et les missions dangereuses. S'est fait remarquer à Saint-Vincent, sur la Meuse, à la bataille de la Marne, à Ville-sur-Tourbe, par un courage, un entrain, une valeur morale au-dessus de tout éloge. Le 15 mai, au moment de l'attaque des Allemands à Ville-sur-Tourbe, a été blessé au visage en se portant à son

Ancestrami

poste de combat sous un feu intense.

Soldat de 2e classe FANDOS (André).

Aux combats des 15 et 16 mai, sa compagnie étant décimée et cernée, a, par son ascendant sur ses camarades et son entrain merveilleux, fortement aidé son chef de section à maintenir l'intégrité de son secteur. A été tué glorieusement en repoussant un assaut.

Adjudant LAPEYRE (André).

Sous-officier d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Au combat des 15 et 16 mai 1915, alors que les débris de sa compagnie étaient cernés par l'ennemi, a, par son inlassable énergie, réussi à rétablir la liaison avec une compagnie du bataillon et a ainsi fortement contribué à la reprise des tranchées perdues.

Ordre de la IVe armée n° 55 du 27 octobre 1915.

Sous-lieutenant FAGUET (Ernest).

Officier d'une remarquable énergie, s'est distingué par son courage, son mépris du danger dans plusieurs circonstances, et en particulier le 25 septembre 1915, en se portant résolument à la tête de ses hommes pour prendre d'assaut la première ligne allemande. Blessé deux fois au cours de l'action, n'a consenti à se laisser évacuer que sur l'ordre de son chef de bataillon.

Adjudant DOURTIIE (Jean).

Chef de section de mitrailleuses. Ayant donné l'assaut avec les premiers éléments d'attaque, a mis sa section en batterie sous une vive fusillade au moment où notre assaut s'arrêtait. Par son calme et celui qu'il a su suggérer à ses hommes, a pu obtenir de ceux-ci un effet remarquable, fauchant des rangs entiers d'ennemis montés sur les parapets. Chef expérimenté, courageux et adroit.

Sergent DESCHAMPS (Alfred).

Ayant entraîné sa section à l'assaut d'une forte position ennemie, est parvenu près de la tranchée avec quelques hommes seulement. N'en a pas moins entamé une lutte très inégale et ne s'est replié qu'après avoir épuisé sa provision de grenades. S'était déjà signalé, le 26 septembre 1915, en allant chercher, dans le voisinage des tranchées ennemies, des blessés et en rapportant dans nos lignes une mitrailleuse abandonnée.

Soldat de 2e classe FAURE (Léon).

Étant parti avec sa section à l'assaut, est parvenu près des tranchées ennemies, a entamé une lutte de grenades et, quoique resté seul, ne s'est replié qu'après avoir épuisé ses munitions. A fait preuve d'un calme et d'un sang-froid admirables, en continuant à observer en se repliant.

———————

AFFAIRES DE LA SOMME

Ordre de la IV^{e} armée n° 303 du 9 mars 1916.

Adjudant GALIBERT (François).

Sous-officier de la plus grande valeur et du plus brillant courage. S'est lancé vaillamment, le 13 février 1916, à l'assaut d'une tranchée allemande.

Capitaine GRAMONT (Jean).

Tué glorieusement en dirigeant une attaque à la grenade.

Caporal CAILTON (Pierre).

En tête de ses grenadiers, a pris pied dans une tranchée ennemie fortement défendue. S'y est maintenu sous un bombardement très violent et l'a conquise pied à pied. Blessé, n'a pas voulu se faire évacuer et n'a obéi que sur l'ordre de son chef de bataillon.

Lieutenant MAROT (Henri).

Jeune officier blessé trois fois au cours de la campagne. A donné le plus bel exemple de l'entrain et du mépris du danger au cours de l'attaque exécutée par son bataillon le 13 février 1916. A été tué au cours de cette attaque.

Sergent BROCARD (Jules-Apollinaire).

Sous-officier d'une énergie et d'un calme incomparables. A su, par son exemple et ses encouragements, maintenir ses hommes dans une tranchée bouleversée par les obus ennemis. A commandé d'une façon parfaite sa section en remplacement de son chef blessé. Longs et beaux services antérieurs.

Soldat JEANNE (Étienne).

Bon soldat, très courageux. Étant guetteur à la tranchée de tir, a eu la main droite complètement sectionnée par un obus de canon revolver. S'est rendu sans aide et sans la moindre défaillance au poste de secours.

Adjudant-chef BUISSOU (Pierre-Clément).

Au cours du combat du 13 février 1916, a su maintenir le calme et l'entrain de ses hommes sous un bombardement d'une extrême violence. A été blessé grièvement à la poitrine et à la tête. Sous-officier d'élite.

Adjudant PAUILHAC (Alcide).

Adjudant très brillant au feu. A contribué au succès de l'attaque du 13 février 1916 en enlevant deux barrages allemands et en progressant à la grenade malgré une défense opiniâtre de l'ennemi. Blessé deux fois au cours de l'action.

Sergent LANEGRAND (Jean-Baptiste).

A maintenu par son calme et son sang-froid sa demi-section sous un violent tir d'artillerie allemande. Ayant eu un caporal et un soldat ensevelis sous un éboulement provoqué par un obus,

Ancestramil

s'est porté bravement à leur secours malgré le redoublement du bombardement ennemie. A été blessé au cours du sauvetage.

Ordre de la VI^e^ armée n° 308 du 18 mars 1916.

Soldat SICAULT (Adrien).

Jeune soldat de la classe 1915, très brave, qui a fait preuve en maintes circonstances d'un courage remarquable, et en particulier le 13 février 1916 où il fut grièvement blessé à son poste de combat.

Soldat GOUDALIER (François-Victor-Louis).

Vieux et brave soldat. Grièvement blessé à son poste de combat le 17 septembre 1914. N'a quitté la ligne de feu que deux heures après avoir été atteint et seulement après en avoir reçu l'ordre.

Ordre de la VI^e^ armée n° 311 du 28 mars 1916.

Soldat SIRE (Adolphe).

Soldat toujours courageux. Le 13 février 1916, sa compagnie s'élançant à l'attaque des tranchées ennemies, a été grièvement blessé à la tête.

Ordre de la VI^e^ armée n° 372 du 11 juillet 1916.

Colonel DUDOUIS (Léon).

Chef de corps distingué, intelligence supérieure et esprit élevé. A su s'imposer à tous par ses qualités de calme, de clairvoyance et d'énergie. Déjà cité et blessé gravement au cours de la campagne.

Tombé glorieusement le 28 juin 1916.

Lieutenant-colonel DIDREL (Jules).

Depuis son arrivée sur le front a fait preuve de belles qualités militaires, d'activité, d'intelligence et d'énergie, montrant à tous l'exemple du calme et du sang-froid.

Tombé glorieusement le 28 juin 1916.

Capitaine XAVIER (Donat-Louis).

Récemment arrivé du Maroc, est venu au front sur sa demande. A fait preuve d'un inlassable dévouement et s'est dépensé sans compter.

Tombé glorieusement le 28 juin 1916.

Ancestrami

Ordre de la VI^e^ armée n° 375 du 4 août 1916.

Capitaine DUPONT (Marcel).

Officier doué des plus brillantes qualités militaires. A mérité plusieurs citations. S'est distingué à nouveau aux combats du 1^er^ au 5 juillet en conduisant avec énergie, prudence et décision, une attaque dirigée contre un village fortement organisé.

Ordre de la VI^e^ armée n° 382 du 24 août 1916.

Sergent CASENAVE(Lucien).

Sous-officier audacieux, énergique. Le 3 juillet 1916, au cours d'une reconnaissance, s'est rendu maître d'un poste ennemi et a capturé 19 prisonniers. Au cours de l'assaut du même jour, a capturé une batterie de 105 et une pièce de gros calibre.

Ordre de la VI^e^ armée n° 486 du 14 juin 1917.

Sous lieutenant SECAIL (Edmond-Victor).

Officier qui s'est toujours fait remarquer par un sentiment très haut de son devoir. Grièvement blessé le 16 avril, a refusé de se laisser enlever pour ne pas exposer des hommes de sa compagnie et est resté ainsi jusqu'au soir sur un terrain fortement battu.

Ordre de la VI^e^ armée n° 487 du 15 juin 1917.

Chef de bataillon GALLIACHE (Faustin).

Commande un bataillon depuis le début de la campagne en donnant sans cesse à tous l'exemple du devoir et des vertus militaires dans toutes les attaques, a brillamment entraîné son bataillon, faisant preuve, en toutes circonstances, des plus belles qualités de chef.

Glorieusement tué le 16 avril 1917, à la tête de son bataillon qu'il conduisait à la conquête d'une position puissamment organisée et énergiquement défendue.

Capitaine AUBERT (André Laurent).

Officier d'une grande valeur et d'une rare énergie. Pendant les journées du 16 avril, des 5 et 6 mai 1917, a conduit sa compagnie avec une intelligence, une vigueur et un sang-froid remarquables. A communiqué à sa troupe son énergie et son entrain et a réussi à maintenir et à organiser le terrain conquis, malgré un bombardement d'une rare violence et plusieurs contre-attaques.

Ancestrami

Sous-lieutenant MASSAS (Octave).

Jeune et brillant officier d'une énergie et d'une crânerie remarquables. A fait preuve des plus belles qualités d'audace en s'enfermant un jour durant, la veille d'un assaut, dans une ruine, au voisinage immédiat de l'ennemi, pour surveiller de là l'ennemi et renseigner le groupe d'artillerie d'appui direct de son bataillon. A crânement donné l'assaut le 16 avril 1917 à la tête de sa section. Est rentré le premier avec sa section dans la position ennemie s'emparant d'une mitrailleuse dont les servants furent tués sur la pièce.

Caporal ITHURITZE (Joseph).

Grenadier d'élite d'un grand courage et d'une extrême audace qui a su acquérir sur ses hommes le plus grand ascendant. Le 16 avril 1917, a devancé la vague d'assaut pour lui permettre le franchissement d'une crête qu'elle avait à aborder et s'est brillamment acquitté de sa mission permettant ainsi à la vague d'assaut de poursuivre sa progression. Brillante conduite dans les combats des 5 et 6 mai 1917.

Caporal ANGELI (Dominique).

Excellent caporal très brave au feu et plein d'initiative. Le 15 avril 1917, faisant partie d'une reconnaissance dont le chef a été tué, en a pris résolument le commandement sous un feu violent et a réussi, par son courage et son adresse, à accomplir sa mission, a ramené dans nos lignes deux de ses hommes grièvement blessés. Cité dernièrement à l'ordre du corps d'armée.

Soldat DUFAU (Pascal).

A pris part, le 15 avril 1917, à une reconnaissance difficile exécutée en plein jour sous un feu violent. Grièvement blessé en essayant de ramener le corps de son chef tué au début de l'engagement. Antérieurement blessé à deux reprises, le 25 septembre 1915 et le 13 février 1916. Déjà cité à l'ordre de la division.

Soldat DUVERGER (Joseph).

Soldat d'élite d'une bravoure remarquable. Exemple de calme et de sang-froid. Au front depuis le début des hostilités, a participé à toutes les attaques auxquelles le régiment a pris part. Cité à l'ordre du corps d'armée en 1915, à l'occasion de sa brillante conduite le 15 mai. Toujours volontaire pour les missions périlleuses. Blessé en mars 1916, vient encore d'être très grièvement atteint à son poste de combat.

Sous-lieutenant LE MERCIER (Félix-Charles).

Officier d'un allant et d'une bravoure admirables. Le 29 juillet 1917, a brillamment entraîné sa section à l'assaut. Le 30 juillet 1917, très violemment attaqué par l'ennemi et blessé à la tête, a maintenu ses hommes, a résisté victorieusement et a refusé de se laisser évacuer, donnant ainsi à tous un bel exemple de courage et de mépris de la douleur.

Soldat GOUNAIS (Robert).

Grenadier d'élite qui s'est montré superbe de sang-froid et d'audace pendant les attaques du 27 au 29 juillet 1917. Le 29 juillet, a fait l'admiration de tous en se portant crânement à l'assaut et en entraînant, par ses appels au courage, un groupe qui hésitait à se porter en avant.

Soldat BRANA (Hippolyte).

Mitrailleur d'une ténacité et d'un sang-froid remarquables. Le 29 juillet 1917, au cours d'un

bombardement d'une extrême violence, sa pièce ayant été projetée hors de la tranchée par un obus, l'a rapportée, nettoyée, sous le feu de l'ennemi et remise en batterie pour faire face à une attaque imminente, donnant ainsi à tous un bel exemple de courage et de mépris du danger.

Sergent LASSERRE (Fernand).

Sous-officier d'une bravoure remarquable. Sur le front depuis le début de la campagne, a pris une part glorieuse dans les combats livrés, n'a cessé d'être pour ses hommes et ses camarades un exemple vivant du devoir militaire. Le 29 juillet 1917, a brillamment enlevé ses hommes pour l'assaut et a su exalter leur courage au cours d'un combat à la grenade livré entre les lignes et dont il est sorti victorieux.

Sergent LUCIEN (Ernest).

Sous-officier d'une bravoure remarquable. Sur le front depuis le début de la campagne, a pris une part glorieuse à tous les combats livrés. Le 29 juillet 1917, est parti avec ses hommes pour l'assaut dans un élan superbe. Attaqué en force par l'ennemi, et son chef de section étant blessé, a pris le commandement de sa section, a fait face à l'attaque, repoussant l'ennemi après une heure d'un dur combat à la grenade.

Soldat ITALIANO (Raphaël).

Voltigeur d'élite, d'un courage, d'une énergie et d'une audace au-dessus de tout éloge. Le 29 juillet 1917, a fait l'admiration de ses camarades par sa superbe crânerie au cours d'un assaut. S'est maintenu en outre pendant trois jours et quatre nuits dans un poste dont il a pris le commandement au contact étroit de l'ennemi, ne cessant de le harceler et excitant, par ses appels à la résistance, le courage de ses camarades.

Soldat CARRÈRE (Jean).

Vaillant voltigeur ayant toujours donné l'exemple d'énergie et du courage. A l'attaque du 29 juillet 1917, chargé de la mission périlleuse de liaison avec les vagues d'assaut, s'est acquitté avec une belle crânerie et un superbe mépris du danger. Blessé à la main gauche par un éclat d'obus, a refusé de se faire évacuer et a continué à accomplir sa mission, donnant à tous un bel exemple de devoir militaire.

Soldat BOURRUST (Louis).

Vaillant voltigeur, modèle de bravoure, d'énergie et d'allant. S'est fait remarquer par sa crânerie et son courage à l'attaque du 29 juillet 1917. Au cours de ce combat, un volontaire étant demandé pour ramener dans nos lignes un sous-officier blessé, s'est présenté et a heureusement accompli sa mission sous un feu violent de mitrailleuses.

Ordre de la X^{e} armée n° 303 du 6 septembre 1917.

Capitaine MOUNIER (Georges).

Officier d'une haute valeur morale et d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Le 29 juillet 1917, a contre-attaqué vigoureusement à la tête de sa compagnie l'ennemi qui avait pris pied dans nos

tranchées et a réussi non seulement à le refouler, mais encore à occuper la première ligne ennemie. Tué glorieusement au cours de la lutte.

Lieutenant FAVRY (Ferdinand).

Officier remarquablement brave. Le 29 juillet 1917, à la tête de sa section, a contre-attaqué vigoureusement l'ennemi qui avait pris pied dans nos tranchées. A réussi non seulement à le refouler, mais encore à occuper la première ligne ennemie. A pris le commandement d'une compagnie voisine dont le capitaine venait d'être tué et a maintenu la position conquise malgré plusieurs contre-attaques.

Sous-lieutenant CROUVEZIER (Marcel).

Officier d'un allant et d'un courage admirables. Le 29 juillet 1917, a entraîné sa section à l'assaut des positions ennemies malgré un feu violent de mitrailleuses et a été grièvement blessé en abordant la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant MEGRET(Gaëtan).

Officier d'un courage exemplaire. Le 28 juillet 1917, a repoussé vigoureusement à la tête de sa section une attaque ennemie et est tombé glorieusement en entraînant ses hommes à l'assaut de la tranchée allemande.

Sous-lieutenant BOTTÉE de TOULMON (Auguste).

Brillant officier, modèle de bravoure et de sang-froid. S'est de nouveau distingué, le 29 juillet 1917, en contribuant pour une grande part à repousser une violente contre-attaque ennemie à la grenade. Blessé grièvement au cours du l'action.

Aspirant DOZE (Martial).

Sous-officier d'une bravoure et d'un sang-froid au-dessus, de tout éloge. Le 28 juillet 1917, commandant un détachement chargé d'une mission spéciale, l'a vigoureusement entraîné à l'attaque des positions ennemies, Blessé au cours de la lutte, est revenu au combat après avoir été sommairement pansé, donnant ainsi à ses hommes le plus bel exemple d'énergie et de courage.

Adjudant MORANGE(Joseph).

Sous-officier d'un allant et d'une bravoure remarquables. Blessé au début de l'attaque du 29 juillet 1917, a conservé le commandement de sa section et l'a entraînée à l'assaut jusqu'au moment où une seconde blessure l'a mis hors de combat.

Caporal BERTHOLOT (Édouard).

Excellent gradé, modèle de dévouement et de courage. Blessé le 28 juillet 1917, a voulu rester à son poste pour participer à l'attaque du 29 juillet, donnant ainsi un bel exemple de vertu militaire. Sur le front depuis le début des hostilités.

Soldat TRILLES (Pierre).

Mitrailleur d'un courage et d'une énergie admirables. Blessé gravement le 29 juillet 1917, a continué néanmoins à assurer le service de sa pièce sous un violent bombardement. Sur le front depuis le début de la campagne.

Soldat DOYEN (Jean).

Très brave fusilier. Le 29 juillet 1917, a pris le commandement de sa section dont tous les gradés étaient tombés et a réussi à conserver le terrain conquis malgré de violentes contre-attaques ennemies. Blessé deux fois au cours de la campagne.

Ordre de la X^e^ armée n° 304 du 7 septembre 1917.

Sous lieutenant CLUCHAGUE (Norbert-Louis).

Excellent officier. Modèle d'audace, de sang-froid et de bravoure. Le 15 août 1917, à la tête d'un détachement spécial, s'est élancé à l'assaut d'une tranchée ennemie qui a été occupée, et a largement contribué à réduire un centre de résistance où deux mitrailleuses ont été prises et 15 Allemands fait prisonniers.

Soldat HYVARD (Jules-Jean-Baptiste).

S'est particulièrement distingué au combat du 15 août 1917, en s'élançant bravement à l'assaut d'une position ennemie faisant partie d'un groupe isolé qu'il avait entraîné par son exemple ; a contribué spécialement à repousser une violente contre-attaque et a permis à son commandant de compagnie d'occuper la position conquise. Modèle de bravoure et d'énergie pour ses camarades.

Ordre de la X^e^ armée n° 307 du 25 septembre 1917.

Soldat GAUDIN (Alexandre).

Voltigeur plein d'ardeur et d'un dévouement parfait. A toujours eu au feu la plus belle attitude. Le 28 juillet 1917, a fait preuve d'un beau courage en contribuant à repousser une violente contre-attaque allemande. Blessé au cours de l'action.

Soldat BROUSTE (Arnaud).

Fusilier mitrailleur très courageux. Le 29 juillet, a fait l'admiration de tous par le magnifique allant avec lequel il s'est élancé à l'assaut de la tranchée ennemie. Le 1^er^ août 1917, a été blessé mortellement à son poste de combat en première ligne.

Soldat CORBEL (Auguste).

Voltigeur d'un magnifique courage. Le 27 juillet 1917, a été blessé mortellement en repoussant, debout sur le parapet de la tranchée, une violente attaque ennemie.

Soldat GUÉROUX (Joseph).

Jeune voltigeur très brave. Le 15 août 1917, après avoir vaillamment donné l'assaut à la tranchée ennemie, a fait l'admiration de tous par le magnifique courage avec lequel il a résisté a une violente contre-attaque allemande jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé.

Ancestrami

Soldat RENUCCI (Charles).

Voltigeur très brave. Le 27 juillet 1917, s'est élancé à l'assaut des tranchées allemandes, entraînant ses camarades par l'exemple de son courage jusqu'au moment où il est tombé mortellement blessé.

AFFAIRES DE MUIZON

Ordre de la V^{e} armée n° 318 du 23 juin 1918.

Capitaine de ROSTAND.

Adjudant-major d'une grande activité, bien qu'encore gêné par une ancienne blessure. A été pour son chef de bataillon un auxiliaire précieux pendant les rudes journées d'une bataille récente. Par son courage tranquille, sa mâle énergie, sa confiance inébranlable même aux heures les plus critiques, a fait l'admiration de tous. A su, grâce à son énergique attitude, ramener en première ligne des groupes isolés privés de leurs chefs.

Adjudant VINOT (Arsène).

Chef de section remarquable par son calme, son courage, sa mâle énergie. Au cours d'un récent combat, sa compagnie n'ayant plus d'officier et se trouvant réduite à l'effectif d'une soixantaine de braves, en a pris le commandement et a su inspirer à tous la volonté de tenir coûte que coûte. Coupé du bataillon et de l'unité voisine, sous la menace de l'encerclement et à bout de munitions, s'est replié sur une position sur laquelle il a encore combattu avec des renforts.

Aspirant INGOLD (François).

Chef de section remarquable, a maintenu sa position contre un ennemi supérieur en nombre ; a pu, par une contre-attaque audacieuse, permettre la progression d'une compagnie voisine ; a pendant vingt-quatre heures résisté a maintes attaques de forces ennemies considérables, en leur infligeant de très lourdes pertes (grièvement blessé en fin de combat).

Lieutenant colonel JACOBI (Émile-Jules).

A la tête d'un régiment colonial de marche, a montré, pendant une bataille récente, de bonnes et solides qualités militaires doublées d'une bravoure et d'un sang-froid de premier ordre. A défendu avec ténacité les positions à lui confiées et ne s'est retiré qu'après ordre formel.

Ordre de la V^{e} armée n° 327 du 1er juillet 1918.

Lieutenant CLÉMENT (Maurice).

Officier brave et courageux. A la suite d'une attaque ennemie qui avait réussi à prendre pied dans

notre ligne de surveillance, est parvenu à en chasser l'adversaire par une contre-attaque énergique et immédiate, qui a permis de s'emparer de 21 prisonniers et d'un important matériel.

Soldat de 2e classe DUPIN (Marcel).

Grenadier d'un allant et d'un courage remarquables. Dans une récente affaire, s'est porté crânement sur un de nos petits postes occupé par un fort détachement ennemi, a abattu un de ses adversaires à bout portant ; par son attitude courageuse, a vaillamment contribué à la reddition de 24 ennemis, dont 1 officier, et à la capture de 2 mitrailleuses.

Soldat COMBAET (Jean-Marie).

Soldat d'une bravoure exemplaire. Au cours d'une contre-attaque exécutée pour reprendre un petit poste, a fait preuve du plus beau courage et a contribué, pour une large part, à la capture des ennemis qui occupaient ce poste. A fait ensuite partie d'une patrouille qui a procédé au nettoyage de nos tranchées sous le feu de l'ennemi.

Sous-lieutenant GIRARDOT (Émile).

Excellent officier. Dans un récent combat, a fait preuve d'une grande vaillance en enlevant de haute lutte, à la tête de ses hommes, un petit poste tenu par un fort parti ennemi et en contribuant à la capture de 1 officier, 24 hommes et 2 mitrailleuses.

AFFAIRES DU SECTEUR DE REIMS (Est et Ouest).

Ordre de la Ve armée n° 356 du 29 juillet 1918.

Chef de bataillon REGNAULT (Jules-Léon-Louis).

Officier supérieur ayant, à un haut degré, le sentiment du devoir. Au cours des dernières opérations, a fait preuve de belles qualités militaires en arrêtant de violents assauts et en reprenant par une énergique contre-attaque une position importante que nous avons conservée malgré un vigoureux retour offensif de l'ennemi.

Caporal LE FÈVRE (Joseph).

Caporal fusilier-mitrailleur. Modèle de courage et de sang-froid. Est resté à son poste de combat avec son équipe sous un bombardement des plus violents. A contribué par ses feux au ralentissement de l'avance ennemie. Blessé très grièvement, n'a pas moins continué à rester à son poste, encourageant son équipe et montrant un réel mépris du danger. N'a évacué la position que sur l'ordre de son chef et après avoir eu son fusil mitrailleur brisé.

Ancestrami

Ordre de la V^e^ armée n° 3288 P du 29 juillet 1918.

Caporal VIZADE (René).

Caporal grenadier d'un allant et d'un courage remarquables. Au cours d'une contre-attaque faite sur une voie ferrée, s'est précipité sur l'ennemi qui arrivait en force, a abattu un Allemand armé d'une mitraillette qui balayait la voie et, par son exemple, a électrisé ses camarades. A déjà donné, en maintes circonstances, les preuves du plus grand allant. Vrai type du soldat d'élite. Véritable marsouin. Médaille militaire pour faits de guerre.

Sous-lieutenant VIENOT (André).

Chargé, avec une partie de sa section, de la défense d'une position, s'est acquitté de sa mission d'une façon remarquable en contenant l'adversaire très supérieur en nombre et dans des circonstances particulièrement difficiles, s'est replié le dernier. Tombé aux mains de l'ennemi, a trompé celui-ci, a réussi à s'évader et a rejoint nos lignes où il a repris le commandement de sa section sur les emplacements de combat.

Sergent FARGEAS (Louis).

Sous-officier brave et courageux, d'un calme à toute épreuve ; tenant un barrage de résistance avec un groupe de grenadiers, est tombé aux mains de l'ennemi. A réussi, malgré des circonstances difficiles, à s'évader et à rejoindre nos lignes. A repris le commandement de sa demi-section sur les emplacements de combat.

Soldat de 1^re^ classe CLUCHAGUE (Henri).

Modèle d'agent de liaison. Toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, sous un feu des plus violents, a, à quatre reprises, porté des ordres de la plus haute importance aux sections des postes avancés. Un groupe de contre-attaque se formant sous les ordres de son capitaine, est parti volontaire en tête. Cet officier ayant été blessé grièvement, a fait l'impossible pour essayer de ramener son corps. Ne s'est replié que sur les ordres du chef qui avait pris le commandement de la fraction et après avoir épuisé ses munitions. A continué à assurer la liaison avec le chef de bataillon dans des circonstances particulièrement délicates et périlleuses. Soldat du plus bel allant.

Ordre de la V^e^ armée n° 358 du 30 juillet 1918.

Capitaine MARQUENET (Paul).

Commandant les avant-postes de C. R. Officier d'un courage, d'un allant et d'une activité au-dessus de tout éloge. Attaqué au cours d'une offensive ennemie très importante et précédée d'un violent bombardement, a tenu tête à des forces très supérieures en nombre et n'a pas hésité à contre-attaquer à la tête de quelques hommes pour retarder sa marche. Est tombé très grièvement blessé en entraînant ses hommes.

Lieutenant COMMUNAL (Émile-Louis).

Officier mitrailleur d'un courage au-dessus de tout éloge. Au cours d'une violente attaque ennemie, sa section étant en réserve, est allé prendre, sous un bombardement des plus violents, le

commandement d'un point important de la défense dont les gradés étaient tués ou blessés et a, par son calme, son exemple et son brillant courage, ramené l'ordre parmi les défenseurs et rétabli la situation. S'est encore signalé à nouveau le surlendemain à la tête de sa section de mitrailleuses en appuyant énergiquement une contre-attaque.

Sous-lieutenant BENDER (Salomon).

Commandant une compagnie, chargé de mener une contre-attaque pour reprendre la ligne des avant-postes, a rapidement et intelligemment organisé cette opération qu'il a ensuite dirigée et conduite avec habileté et courage, enlevant à l'ennemi des prisonniers et des mitrailleuses.

Adjudant BARTHÉLEMY (Anthime).

Gradé hors de pair, chef de section qui, en maintes circonstances, a fait preuve de la plus grande conscience de ses devoirs. Par son mépris le plus absolu du danger, son calme, son sang-froid et la confiance que ses connaissances militaires inspirent à ses hommes, a mené à bien, le 16 juillet 1918, au cours d'une contre-attaque, la mission qui lui avait été confiée. A pris les dispositions les plus judicieuses pour briser la réaction de l'ennemi et s'installer sur le terrain en infligeant à l'adversaire des pertes sensibles.

AFFAIRES DE L'AVANCE SUR L'AISNE

Ordre de la V^{e} armée n° 441 du 9 décembre 1918.

Aspirant CHAPUS (André-Jean).

Gradé d'un allant et d'un courage remarquables. Au cours des attaques sur l'Aisne, du 9 au 14 octobre 1918, a revendiqué l'honneur de rester en avant-garde. Le 14 octobre, a lancé sa section à la rencontre d'une contre-attaque ennemie; bien qu'étant gravement blessé au cours de l'action, a continué de diriger sa section et n'a consenti à partir qu'après avoir mis en échec une tentative ennemie.

Sergent BARREAULT (François).

Au cours des combats des 13, 14 et 15 octobre 1918, a fait preuve d'un entrain et d'un courage remarquables. La section étant arrêtée dans sa progression par le feu d'une mitrailleuse ennemie qui la prenait d'enfilade, il s'offrit pour aller l'enlever avec deux hommes de sa section. Dans l'épais réseau de fil de fer qui la protégeait, il cisailla une chicane et s'avança jusqu'à quelques mètres de l'ennemi qu'il attaqua à la grenade, se servant de grenades allemandes lorsqu'il eut épuisé les siennes. Toutefois, la mitrailleuse étant fortement entourée, il ne put l'enlever, mais ne se replia qu'à bout de munitions.

Sergent GOULLET (Raoul).

Sous-officier modèle de bravoure. Le 14 octobre 1918, commandant une section à l'assaut d'une position fortement organisée, l'a brillamment conduite d'un seul élan sur l'objectif à atteindre,

Ancestrami

bousculant une patrouille et dispersant les défenseurs. Soumis ensuite à un feu meurtrier et sévère d'artillerie et de mitrailleuses, a maintenu sa section dans le plus grand ordre en donnant à tous l'exemple du calme et du plus grand mépris du danger.

Clairon BOURROUX (Jules).

Agent de liaison d'un dévouement et d'un courage remarquables. A assuré, dans des circonstances particulièrement périlleuses et délicates, la liaison avec les sections d'avant-postes, se dépensant sans compter. Le 14 octobre 1918, a pris part à l'assaut d'une position fortement organisée où il s'est brillamment conduit, allant chercher sous un feu des plus violents une mitrailleuse abandonnée par ses servants. A ramené ensuite le corps d'un de ses camarades blessé et qui était resté près des lignes ennemies.

Ordre de la V^e^ armée n° 442 du 9 décembre 1918.

Chef de bataillon RUAUX (Léon).

Au cours de la récente offensive, a parfaitement conduit son Bataillon, de Reims à l'Aisne, à travers une région accidentée. et très boisée ; a forcé le passage du canal des Ardennes et de l'Aisne sous un violent bombardement. Refoulant ensuite l'ennemi, s'est établi avec son bataillon en tête de pont au nord de l'Aisne et s'y est maintenu grâce à son énergie et ses habiles dispositions malgré tous les efforts de l'ennemi pour l'en chasser.

Capitaine MARTY (Jacques).

Officier d'une bravoure et d'une audace incomparables, ignorant le danger. Le 13 octobre, sous un feu d'une extrême violence, a franchi avec sa compagnie deux cours d'eau importants ; puis, rejetant l'ennemi des bois qui les bordent au Nord, s'y est installé et maintenu malgré les obus toxiques dont les couvrait l'ennemi et le tir de ses mitrailleuses prenant ses sections d'enfilade. A été mortellement atteint par un obus le 14 octobre 1918, alors qu'il s'apprêtait à faire un nouveau bond en avant.

Capitaine FINIGER (Eugène-Constant).

Officier d'une énergie farouche, véritable entraîneur d'hommes. S'est dépensé sans compter durant toute la campagne de 1918. S'est plus particulièrement fait remarquer au cours des opérations des 12 et 13 octobre 1918. Le 14 octobre, à la tête de sa compagnie, s'est emparé du cimetière de Gomont et poursuivant l'ennemi à la baïonnette, a dégagé le flanc d'une unité voisine. Mortellement blessé au moment où il se portait à hauteur de ses patrouilleurs arrêtés par un feu extrêmement violent de mitrailleuses.

Ordre de la V^e^ armée n° 446 du 13 décembre 1918.

Sergent DELUCHAT (Alfred).

Gradé admirable, plein d'entrain et de bonne humeur. A donné, au cours des dernières affaires, de

nouvelles preuves de son courage et de son sang-froid en prenant le commandement de sa section dont le chef venait d'être blessé. A résisté sur la position conquise malgré un brusque retour offensif ennemi et l'a définitivement conservée, infligeant des pertes sévères à l'ennemi.

Ordre du G. Q. G. n° 15569 D du 7 avril 1919.

Chef de bataillon GOUDOUNEIX (Marie-Jean-Georges).

Officier supérieur d'une grande bravoure et d'un bon sens militaire incomparables. Commandant, en octobre 1918, un bataillon chargé de renforcer un régiment voisin, a réussi, par ses habiles dispositions tactiques et ses qualités d'initiative, à remporter les plus brillants succès avec le minimum de pertes et, à conquérir les positions fortement défendues. A fait 61 prisonniers, dont 4 officiers, et a pris 6 mitrailleuses et 1 canon de 77. Une blessure. Chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre en 1912. Quatre citations.

Ancestramil

